11.4. Éléments de la logique naturelle
Apprendre à penser logiquement.
(423 p.)

11.4.0. Partie 0, pp. 1 à 7
11.4.1. Partie I, pp. 1 à 162
11.4.2. Partie II, pp. 163 à 299
11.4.3. Partie III, pp. 300 à 423

Voici la partie 2,

Cliquez sur le texte que vous souhaitez lire

Chapitre 2, Logique spéciale 165
1 Concepts 166
1.1 Le concept 166
1.1.1 Le concept (contenu / portée) 166
1.1.2 Antonomasia (changement de nom) 169
1.1.3 Universalia 171
1.1.4 Les limites de la physique 172
1.1.5 “Particulier” ou “certains” (Pas tous / même tous) 174
1.1.6 Symbole des termes abrégés 176
1.2 Définition et classification 179
1.2.1 Définition et classification 179
1.2.2 Catégories aristotéliciennes (prédicabilités) 181
1.2.3 Définition en tant que dénombrement réglementé 183
1.2.4 Eristic 184
1.2.5 La méthode des contre-modèles 186
1.2.6 les catégories aristotéliciennes (prédicaments) 187
1.2.7 Chreia (chrie) comme définition 188
1.2.8 Définition incrémentale 190
1.2.9 Définition du singulier 192
1.2.10 Quelques autres types de définition 193
1.2.11 Définition du terme “postmoderne”. 195
1.2.12 Perception : sensorielle et intellectuelle 196
1.2.13 Interpréter 200
1.2.14 Définition sous forme narrative 203
1.2.15 La maxime pragmatique de Peirce 204
1.2.16 Qu’étaient Henok et Elias ? 206
1.2.17 Définition de la “maladie psychiatrique”. 208
1.3 Linguistique 211
1.3.1 Textuologie 211
1.3.2. Thèmes 213
2 Théories du jugement 214
2.1 Le jugement 214

2.1.1 Le jugement (quantité / qualité) 215
2.1.2 Le jugement en lui-même et dans son contexte 217
2.1.3 La raison d'être d'un jugement 218
2.1.4 Possibilité de révision des décisions 220
2.1.5 Étapes sémantiques 222
2.2 L'intentionnalité d'un jugement 224
2.2.1 Intentionnalité 224
2.2.2 Tout jugement est basé sur la comparaison 226
2.2.3. Vérité de jugement 227
2.2.4. Identification partielle 230
2.3 Typologie 232
2.3.1 Le jugement analytique et synthétique 232
2.3.2 Axiome 235
2.3.3 Le jugement de valeur 236
2.3.4 Les jugements de valeur. 237
2.3.5 Le jugement éthique s'appuie sur des axiomes 239
3. La théorie du raisonnement 242
3.1 Le raisonnement syllogistique 242
3.1.1 Syllogistique 242
3.1.2 Si, alors - connexions 246
3.1.3 Combinatoire dans le syllogisme 248
3.1.4 Enthymeen (raison ou conséquence non dite) 253
3.1.5 Le rôle du moyen terme 254
3.2 Trois régimes de base 257
3.2.1 Raisonnement (déduction / réduction) 257
3.2.2 Raisonnement : quelques formules 259
3.2.3 Raisonnement (déduction / généralisation / généralisation) 264
1.2.4 Le concept de modalité logique. 266
3.2.5 Déduction et réduction - division modale 267
3.2.6 L'induction en tant que généralisation ou en tant que "globalisation" 268
3.2.7 Raisonnement (inclusion/exclusion/ inclusion partielle) 270
3.3 Induction 273
3.3.1 Le concept d'induction de Platon 273
3.3.2 L'induction dialogique 275
3.3.3 Induction biologique 276
3.3.4 Induction humaine (compréhension) 279
3.3.5 Probabilité sous forme de syllogisme 280
3.3.6 Induction statistique 283
3.3.7 Le concept d'induction de Hume 284
3.3.8 Le raisonnement analogique 286
3.4 Systèmes d'autorité 289
3.4.1 L'argument d'autorité 289
3.4.2 Foi 291
3.4.3 Consensus gentium 293
3.4.4 La mentalité est une taxonomie de groupe 294
3.4.5 mentalité des blancs 295
3.4.6 Méthode de la droiture (Ch. Peirce) 297

Le schéma de la logique traditionnelle : l'organon.

Nous suivons le format de l'*Organon* d'Aristote, qui signifie "outil" ou "méthode" en grec. Son Organon est toujours considéré comme une introduction à la logique. Cet ouvrage comprend

(**a)** des textes d'introduction sur ce qu'il appelle les "catégories" (un ensemble de concepts collectifs de base), et sur ce qu'il appelle l'"interprétation" (son terme pour "jugement") ;

(b) les première et deuxième analyses (qui traitent de la preuve, de la définition et de la classification des concepts ainsi que des principes fondamentaux).

Aristote traite de nombreux points de nature logique dans ses écrits métaphysiques, dans son exposé sur l'âme et dans ses ouvrages éthiques.

(c) La dialectique. Il s'agit de la troisième partie de l'Organon qui contient une section principale, les thèmes (sur les platitudes) et une discussion sur les sophismes. La "dialectique" d'Aristote signifie "science de la discussion" (comme dans le cas de Socrate). Elle enseigne l'élaboration et la mise à l'épreuve des conceptions. Les données sont "ta endoxa", les opinions dominantes. La demande est de discuter le pour et le contre. On apprend à aborder les problèmes en vue de parvenir à une véritable "science".

La rhétorique. O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, Wien, 1959-5, 16ss, ajoute à juste titre, dans l'esprit d'Aristote : " Une branche de la dialectique, quelque chose qui n'en est pas éloigné, c'est la rhétorique, qui s'occupe de la manière dont le raisonnement agit sur les sentiments et la volonté ". Remarque : La rhétorique, autrefois abolie au XIXe siècle, a connu une actualisation sans précédent au cours des dernières décennies. En effet : beaucoup de ce qui se présente comme donné ou prouvé, ne relève, à y regarder de près, que de la " propagande " ou de la " publicité ", et n'est rien d'autre que cela.

Willmann, loco citato, dit : "L'approche analytique du processus de la pensée permet de justifier les différentes étapes de celui-ci (...). Dans le récit de ses enseignements logiques, Aristote aborde l'"exactitude" des mathématiques d'une manière telle que Leibniz, en 1696, pouvait dire : "Il a été le premier à écrire de manière mathématique en dehors des mathématiques". Il n'est donc pas étonnant que certains penseurs revalorisent aujourd'hui la logique d'Aristote ou plutôt tout son Organon, y compris la dialectique et non sans "ce qui n'en est pas éloigné", la rhétorique.

Logique, dialectique et rhétorique recouvrent en effet une grande partie de ce qu'est la " pensée " et le " raisonnement ".

1 Concepts

1.1 Le concept

1.1.1 Le concept (contenu / portée)

Bibliograph. : Ch. Lahr, *Cours de philosophie*, I (*Psychologie, Logique*), Paris, 1933-27, 491/496 (L' idée et le terme). Définition. Un concept (notion, concept) est la réalité dans la mesure où il est donné dans notre esprit.

Remarque : Dans ce cours, nous limitons le terme "idée" au concept platonicien.

Concept / terme. "Une jeune fille" est constitué de trois "termes" grammaticaux mais n'est qu'un seul terme logique (qui peut être constitué d'un pluriel de mots ou de signes de toute nature). Cependant, "un", "jeune" et "fille" sont logiquement trois sous-termes.

Contenu conceptuel et portée conceptuelle. (3.1) Le contenu conceptuel (Lat. : comprehensio, complexus) est l'ensemble des caractéristiques (propriétés) - contenus de connaissance ou formae - qui constituent ensemble un contenu de connaissance ou "concept". La portée conceptuelle (Lat. : extensio, ambitus) est ce à quoi le contenu "se réfère", c'est-à-dire ce que le contenu présente.

Étendue distributive et étendue collective. Platon, lorsqu'il parle de 'stoicheiosis' (doctrine de l'ordre (s)) ; Lat. : elementatio), distingue entre 'tout' (distributif) et 'totalité' (collectif). Les scolastiques médiévaux (800/1450) parlent de 'omne' et de 'totum' (singulier) ou de 'omnes, omnia' et de 'cuncti, cuncta' (pluriel) ou de 'compréhension distributive' et de 'compréhension collective'. On parle de "collection" d'une part et de "système" d'autre part (ou encore d'"ensemble" et de "système"). Ainsi : " jeune fille " signifie l'ensemble de l'être d'une jeune fille (collectif) ; " toutes les jeunes filles " signifie la collection à laquelle le contenu se réfère (distributif) ; " l'ensemble (le monde) des jeunes filles " signifie la cohérence des jeunes filles entre elles (collectif). En d'autres termes : deux fois collectivement (individuellement et en tant que groupe) et une fois distributivement.

Le rapport "contenu / taille". Prenons l'exemple de la "jeune fille".

(1) Si le mot “jeune” est omis, alors “une fille” s’applique à beaucoup plus de filles (en fait à toutes les filles).

filles).

(2) Si on ajoute “ riche “ - “ une jeune fille riche “ -, l’expression désigne beaucoup moins de filles (c’est-à-dire toutes les jeunes filles riches). Conclusion : le contenu est inversement proportionnel à la taille. Plus le contenu est précis, plus la taille est petite. Et inversement, plus le contenu est petit, plus la portée est grande.

Concept classique et romantique. Le concept singulier est si riche en contenu qu’il se réfère à une seule instance, qui en constitue toute la portée. En logique classique, traditionnellement, un concept est toujours un concept général (“universel”).

Ch. Lahr, S.J., *Cours de philosophie*, I (*Psychologie.Logique*), Paris, 1933-27, 537, exprime ce point de vue scolastique : “Non datur scientia de individuo”, sur le singulier (individu) il n’y a pas de science disponible. Car “omne individuum ineffabile”, tout ce qui est singulier ne peut être soumis à des formules générales. La variété illimitée (synchronique) et le changement tout aussi illimité (diachronique) des données dans le monde réel qui nous entoure empêchent la construction d’une “science” universellement valable sur la variable-variable.

Conséquence :

Les sciences comme l’histoire et la géographie, qui visent essentiellement l’individu (et le développement), se limitent à une sorte de réseau d’énoncés généralement valables. Elles sont - pour utiliser un terme récent - “nomothétiques” (“nomos” = loi générale ; “thesis” = rédiger), c’est-à-dire qu’elles formulent des “lois” qui s’appliquent à une pluralité de paysages (géographie) ou d’événements (histoire), par exemple. Ainsi, il n’y a qu’une seule Belgique et qu’un seul Napoléon. Au singulier, il s’agit tout au plus d’une sorte d’“art” (représentant le particulier (et évolutif)) mais pas d’une “science” (représentant l’universel).

Le ***romantisme*** (1790+), cependant, définit également le concept comme celui qui représente l’unique et l’évolutif, - à côté du concept classique. Ainsi, l’histoire et la géographie peuvent être interprétées comme une “science idiographique”. L’“être” (c’est-à-dire ce par quoi quelque chose - dans ce cas, quelque chose d’individuel - se distingue du reste de l’être ou de la réalité) est, pour le romantisme, avant tout l’être singulier, reproductible dans un concept singulier, qui à son tour se prête à une définition singulière. Idios”,

en grec ancien, signifie “singulier” ; “grafia” signifie “représentation” ; par conséquent, l’idiographie est la représentation de l’individu.

D’***ailleurs,*** ce qu’on appelle une “monographie”, c’est-à-dire l’étude de quelque chose de singulier, est essentiellement idiographique.

La définition de l’unique. Bibliograph. : H. Pinard de la Boullaye, S.J., *L’étude comparée des religions, II (Ses méthodes)*, Paris, 1929-3, 509/554 (*La démonstration par convergence d’indices probables*). Ce texte est l’un des très rares textes sur notre sujet.

La règle de la définition est également ici : a. le tout donné ; b. seulement le tout donné (délimité par rapport au reste). En l’absence d’axiomes (définitions générales), on se rabat sur des notions lâches, mais de manière à les empiler (méthode cumulative) jusqu’à ce que l’on soit sûr que l’essence du fait individuel et seulement son essence sont représentées.

Dans cette énumération de caractéristiques qui se produit inductivement, le nom (propre) est en effet très particulier, car c’est la seule “singularité” qui ne peut pas être universelle. Voyez-vous, on définit en énumérant jusqu’à ce que le singulier devienne distinguable. Il n’y a qu’un seul Anvers ; il n’y avait qu’un seul Napoléon ! On peut dire beaucoup de généralités sur ces deux singularités, mais la science nomothétique parle-t-elle alors du vrai Anvers et du vrai Napoléon ?

En science, nous faisons référence à la méthode de l’ADN qui permet de définir précisément un être humain sur une base biologique - génétique.

Une application. -
(a) forma (forme de la créature. nom de l’espèce)) : femelle.

(b) 1. Figure (vue) : très belle ; 2. nom propre : Roxana ; 3. origine : fille d’Oxuartes, satrape (sorte de gouverneur) du “basileus”, le prince de Perse (c’est ainsi que les Grecs anciens appelaient le roi de Perse) ; 4. lieu de naissance : Baktrianè (région de l’ancienne Perse (+/- Turkestan / Iran / Afghanistan) ; 5. lieu : Asie moyenne ; 6. époque (point) : - 327. Lieu : Asie centrale ; 6. époque(point) : - 327 Roxana épouse Alexandre III (le grand : -456/-323 ; fondateur d’un empire macédonien oriental, source de la culture ‘hellénistique’ (= grecque tardive)) ; En - 319 elle part pour Epeiros (lat. : Epirus) avec la mère d’Alexandre. En -316, elle est emprisonnée par

Kas(e)andros (lat. : Cassandre), prince de Macédoine (Macédoine, au nord - de la Grèce), et assassinée en -310.

Tel est le "remplissage" du schéma qui permet de construire une définition d'un personnage de l'histoire humaine. Ainsi, une définition doit refléter l'ensemble défini ('global') et seulement le défini ('exclusivement').

Différentiel de tailles. On regarde deux ensembles :

- distributif ou collections concernant "singulier / privé / universel" ("un seul / quelques (uns) / tous (possibles)" ;
- collectifs ou systèmes : "une partie / plusieurs parties / toutes les parties".

Note : Il existe en ontologie (théorie de la réalité) un type particulier de concepts, à savoir les concepts "transcendantaux". Ce terme " transcendantal " ne doit pas être confondu avec " transcendantal ", qui, comme nous l'avons déjà mentionné (10.1), est kantien et signifie " critique ", c'est-à-dire qui remet en question la métaphysique traditionnelle.

Les concepts transcendantaux se réfèrent à toutes les réalités possibles et à la totalité de la réalité. Ainsi : " être(le) ", " réalité " (du moins au sens strictement ontologique), " unité ", " vérité ", " valeur (bonté) ". Nous y reviendrons plus tard, bien sûr.

Le schéma arborescent de Porphyre de Tyr (233/305 ; un théosophe néo-platonicien) ressemble à ceci : l'être est soit incorporel, soit matériel ; le matériel est soit inorganique, soit organique, l'organique est soit végétal, soit animal ; l'animal est soit sans raison, soit doué de raison. En effet, l'antiquité classique définissait l'homme comme "un animal doué de raison". Une fois de plus, nous constatons que plus le contenu du concept est riche, à partir du concept d'"être" qui tolère tous les ajouts possibles, plus la portée du concept est pauvre et plus il représente une partie décroissante de la réalité globale.

1.1.2 Antonomasia (changement de nom)

Bibliograph. : G. und I. Schweikle, Hrsg., *Metzier Literaturlexicon*, Stuttgart, 1984, 19 (Antonomasia). Avec ce terme, nous nous trouvons dans le domaine des périphrastiques (descriptions), qui remplacent un terme dans un texte par un terme lié au sens et ce, sur la base de la similitude ou de la cohérence. Cela inclut les tropes : métaphores et métonymies ainsi que les synecdoques métaphoriques et métonymiques (2.4).

Synecdoque et antonomase. Sur la base d'une similitude ou d'une connexion, on "dit" un terme mais on "signifie" un terme lié au sens.

Paradigme. Dans un seul et même texte, la planète Vénus est nommée à la fois "l'étoile du soir" et "l'étoile du matin". C'est ce qu'on appelle "antonomase" ou (l'utilisation) d'un nom alternatif. Motif : le fait que Vénus soit tantôt vue comme l'étoile du soir, tantôt comme l'étoile du matin, indique que son parcours comprend les deux phases. C'est la cohérence du parcours de Vénus qui permet de la désigner comme "l'étoile du soir" et "l'étoile du matin". On " dit ", par exemple, " l'étoile du soir ", mais on " signifie " Vénus. L'antonomase est une sorte de synecdoque ou de coauteur (2.4). En raison de sa ressemblance avec les étoiles, la planète lumineuse Vénus est aussi appelée, par métaphore, étoile du matin ou du soir, et non par exemple planète du matin ou du soir.

Typologie. Il existe deux types principaux.

(a). Changement de nom en appel. Les spécimens frappants d'une collection donnent lieu à des changements de noms. Parce qu'Eve, la figure féminine biblique, est frappante, on appelle une femme "une Eve". Parce que Judas, l'apôtre qui a trahi Jésus, est notoire, on appelle un traître "un judas". Parce que Casanova est connu pour être un coureur de jupons, on appelle un coureur de jupons "un Casanova". La similitude est la raison.

(b). Les caractéristiques changent de nom. La caractéristique de Jésus est qu'il est le Rédempteur. Conséquence : dans le même texte, son nom est remplacé par " le Rédempteur ". Car son parcours inclut son caractère rédempteur. Agamemnon est le fils d'Atreus. Il est un Atride. Son nom personnel, dérivé du père, son nom de changement patronymique, est "l'Atride" dans la poésie d'Homère. L'un des rôles du dieu suprême romain Jupiter était d'être, en tant qu'origine mythique, " le Père des dieux et des hommes ". Ce terme composé est son nom de rechange. La cohérence en est la raison.

Note : Depuis que G. Frege (1848/1925) a écrit son *Sinn und Bedeutung* (1892), les logiciens ont fait la distinction entre "Sinn", c'est-à-dire le contenu de la connaissance, et "Bedeutung", c'est-à-dire le fait singulier qui présente ce contenu. contenu de la connaissance, et "Bedeutung", c'est-à-dire le fait singulier qui présente ce contenu de la connaissance. Frege discute de l'usage antonomastique ou synecdoque du langage. Il tente d'établir les conditions de vérité d'une proposition de la forme "S = M". Rempli : "L'étoile

du soir (S) est (=) l'étoile du matin (M)". Pour justifier la vérité de cette phrase, il faut d'abord savoir que Vénus est à la fois étoile du soir et étoile du matin. Cette connaissance - "information" - est exprimée (de manière déformée) dans la phrase "L'étoile du soir est l'étoile du matin". À propos : de tels énoncés sont logiquement appelés "énoncés d'identité", où "identité" fait référence au fait qu'un pluriel de noms se réfère à un seul fait (identifiable) ("s'y réfère"). Le terme "identité" n'a pas ici le sens qu'il a dans l'axiome d'identité.

Note : Il ne faut pas confondre cet usage du langage avec celui de la logique naturelle, car le concept d'"étoile du soir" ou d'"étoile du matin" ne se réfère qu'à une portée limitée, à savoir Vénus en tant qu'étoile du soir ou en tant qu'étoile du matin. Ces deux contenus "différents" renvoient à deux champs d'application "différents". Ils ne sont pas identiques, bien qu'ils appartiennent à la même Vénus.

1.1.3 Universalia

Nous adhérons à ce terme latin parce qu'il est en usage depuis des siècles, mais en même temps il pose le problème par excellence : "Quelle est la raison sur laquelle nous nous appuyons pour parler en termes généraux-universels ?". Il n'y a pas de logique sans universaux.

Le raisonnement de Sextus Empiricus. Ce médecin et philosophe grec antique est l'un des principaux représentants de ce qu'on appelle le "scepticisme". On comprend bien le terme : Le "scepticisme" ne signifie pas que l'on "doute de tout", mais que l'on doute de ce qui n'est pas directement donné. On s'en tient strictement au "phénomène". C'est pourquoi le scepticisme est toujours une sorte de "phénoménisme" (ou "phénoménalisme"). On ne sait pas exactement quand vivait Sextus, mais on calcule, d'après ce que l'on sait de ses contemporains et autres, qu'il a vécu à la fin du IIe / début du IIIe siècle.

Ce qui est certain, c'est que Sextus met l'accent sur le singulier et le privé - au détriment de l'universel - et souligne en même temps la différence et l'écart entre les faits de notre expérience et la compréhension universelle. Voici comment il raisonne dans ses esquisses pyrrhoniennes.

Sextus sur l'induction. L'induction consiste à s'appuyer sur des phénomènes singuliers et privés pour en déduire l'universel. Ce qui est une généralisation. Pour Sextus, c'est du " dogmatisme " et il l'identifie à une " croyance ".

Dilemme : soit nous examinons tous les cas, soit nous n'examinons pas tous les cas.

(1) Il est impossible de tester tous les cas résumés dans une universale (singulier des universaux) puisque - sauf pour des inductions sommatives très limitées - les cas singuliers et privés sont en nombre "infini".

(2) Ne pas tester tous les cas est faisable mais laisse les autres dans l'incertitude. Conclusion. Dans les deux cas, l'induction est sans raison suffisante et n'est pas une preuve absolument concluante - Aristote dirait "apodictique" -.

Note : On voit que Sextus place la nature sommative de l'induction au centre (et en ce sens il est aristotélicien car 'induction' (sans plus) est pour Aristote une sommation). On ne peut, dans la mesure où il l'affirme, être en désaccord avec lui sur ce point. Ce qui nous amène à deux types d'universaux :

(1) il existe des universaux qui reposent sur le test de strictement tous les cas, c'est-à-dire sur une induction sommative qui n'est réalisable que dans la mesure où elle concerne un nombre fini de phénomènes (cas) qui se trouvent dans le champ de notre capacité de test ;

(2) il y a des universaux qui manquent d'induction sommative et qui sont donc universels tout au plus de manière hypothétique. Celui qui parle "universellement" sur cette dernière base - dans les lois de la nature par exemple ou dans les lois sociales -, parle axiomatiquement en ce sens qu'il parle d'une manière qui n'a pas été complètement testée et qu'il pose donc des hypothèses en premier lieu. Car on ne sait jamais avec une certitude absolue - et c'est ce que veut dire Sextus - si dans les cas non testés, il n'y a pas de "falsifications" (cf. K. Popper, voir plus loin 4.1.4), c'est-à-dire de réfutations, qui rendent l'"universel" non universel.

Note : Ces exceptions seront discutées plus tard.

1.1.4 Les limites de la physique

La physique, d'autant plus qu'elle travaille mathématiquement par essais et erreurs, est une science fondamentale. Nous la définissons aujourd'hui comme la science de la "nature" (entendue comme la matière) basée sur des méthodes "opérationnelles" (P.W. Bridgman, *The Logic of modern Physics*). Depuis des siècles, elle teste de cette manière une partie de la nature globale. C'est son induction sommative. Le reste, qui n'a pas encore été testé, reste en jachère.

Naturalisme (physicisme, physicalisme). On essaie - afin d'être aussi strictement scientifique (comprenez : opérationnel) que possible - d'élaborer le reste des sciences d'une manière physique. Cela implique qu'un phénomène - pour être considéré comme un fait scientifique - doit présenter des preuves physiques (matérielles). C'est ce qu'on appelle le "physicalisme" ou le "naturalisme". Cette approche est appliquée aux phénomènes biologiques et humains. Dans ce sens, la physique devient la science de base.

Les phénomènes paranormaux. Il existe des phénomènes qui rencontrent encore des résistances dans les sciences établies car les méthodes établies ne les intègrent pas à moins d'être mutilées. Ils sont donc dits "paranormaux" (situés en dehors du paradigme "normal" des sciences). La paranormologie est la science de ces données qui sont physiques, biologiques, psychologiques, sociologiques, économiques, artistiques, etc. (de sorte que la parapsychologie n'en étudie qu'une partie et si elle est poursuivie, elle est unilatérale en termes de méthode).

Preuves scientifiques. Les réactions des scientifiques établis face aux faits indéniablement paranormaux sont partagées :

a. de nombreux positivistes (qui ne reconnaissent que "le fait positif", - de préférence aussi matériellement que possible - le fait prouvable), nient au nom de cet axiome même les faits les plus évidents ;

b. de nombreux scientifiques considèrent que même ces derniers faits "n'ont aucune importance du point de vue de la physique, de la biologie, de la science humaine" ;

c. Certains, comme W. James (1842/1910), les étudient. Cette multiplicité d'interprétations indique que le problème principal de la paranormologie est : "Comment atteindre le stade de la preuve scientifique ? Il y a des preuves, mais il n'y a " aucune preuve universellement acceptée ". Conséquence : le faible degré de preuve entraîne une division des opinions en " contre ", " indécis " et " pour ".

Phénomènes paranormaux physiques. Surtout depuis H. Thurston (1856/1939), *The Physical Phenomena of Mysticism*, Londres / Monaco, 1952-1, 1985-2, ainsi que *Surprising Mystics,* Londres, 1955, les phénomènes paranormaux physiquement vérifiables ont été une tâche, aussi et surtout pour les physiciens qui sont intéressés en principe par "tous" les faits physiques. La lévitation (l'inverse de la gravitation), les stigmates (taches

de sang sur le corps rappelant la crucifixion de Jésus) : Nous nous référons aux stigmates de Padre Pio, sérieusement étudiés), les phénomènes lumineux, le salamandrisme (soit l'incombustibilité, soit la résistance aux brûlures de la peau), l'immortalité (les restes corporels ne périssent pas), le jeûne total (abstinence complète et prolongée de nourriture), la multiplication des aliments, les odeurs, sont des faits matériellement constatables et relèvent donc fondamentalement du domaine de la physique. Et ce, avec des "preuves physiques", ce qui n'empêche pas la communauté des chercheurs établis de les "ignorer". Note : Ceux qui veulent en savoir plus peuvent lire par exemple P. Sbalchiero, dir. *Dictionnaire des miracles et de l' extraordinaire chrétiens*, Fayard, 2002 (une collection de 230 volumes, incluant les non-croyants, avec 830 articles).

Induction sommative.

a. Ce qu'on appelle "Physique" laisse donc de côté une partie des faits physiques, ce qui implique que son induction concernant les phénomènes physiques n'est pas sommative. Elle ne peut donc se prononcer de manière responsable que sur la partie examinée et non sur la partie non examinée.

b. Parmi les phénomènes dits paranormaux physiquement déterminables, seuls certains physiciens - qualifiés de "francs-tireurs" - n'ont étudié que certains phénomènes plus en détail, ce qui oblige à suspendre le jugement concernant le reste, la partie non examinée.

Conclusion. La physique est effectivement finie.

1.1.5 "Particulier" ou "certains" (Pas tous / même tous)

Le fait. - Jevons, Logique, 58, dit : " Comme signes d'une proposition privée, on trouve les chiffres indéfinis : "certains", "un nombre", "quelques", "beaucoup", "la plupart" ou d'autres qui signifient "en partie au moins". O.c., 66, il dit : "Le lecteur doit se méfier d'une ambiguïté par laquelle même d'éminents logiciens ont été trompés. Dans un certain nombre de propositions non universelles (note : en rapport avec des jugements contraires), le chiffre "quelque" ou "tout" doit être lu attentivement comme "quelque et il peut être moins ou plus ou même tout". Cela implique que dans ces cas ("quelque") peut signifier parfois "pas tous", parfois "même tous".

Le demandé. Comment cela s'accorde-t-il ? Parce que "pas tous" est en conflit avec "même tous".

Solution. Bibliograph. : A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, PUF, 1978-10, 743s. (particulier) ; P. Foulquié / R. Saint-Jean, *Dict. de la langue philosophique*, PUF, 1969-2, 500 (Opposition), 515s. (Privé).

- ***Circonstancielle.*** "Certains" signifie "au moins deux" (et certainement pas "tous"). "Privé" signifie "ce qui n'est pas public", comme dans "Les intérêts privés entrent parfois en conflit avec le bien public". Dans "Un particulier peut acheter ce terrain", "privé" signifie "certains".

- ***Doctrine des collections.*** Au sein d'une collection (et à sa manière au sein d'un système), "privé" signifie "pas toutes les copies (resp. portions)". Ainsi : "Certains triangles sont des triangles rectangles". C'est-à-dire : " pas tous " les triangles . Le langage courant parle ainsi. Aussi I. Kant (*Kritik der reinen Vernunft* (1781-1)). Entre "tous" (universel) et "tous pas (aucun)", on trouve "pas tous" (privé), où précisément "un" (singulier) est un cas de "pas tous".

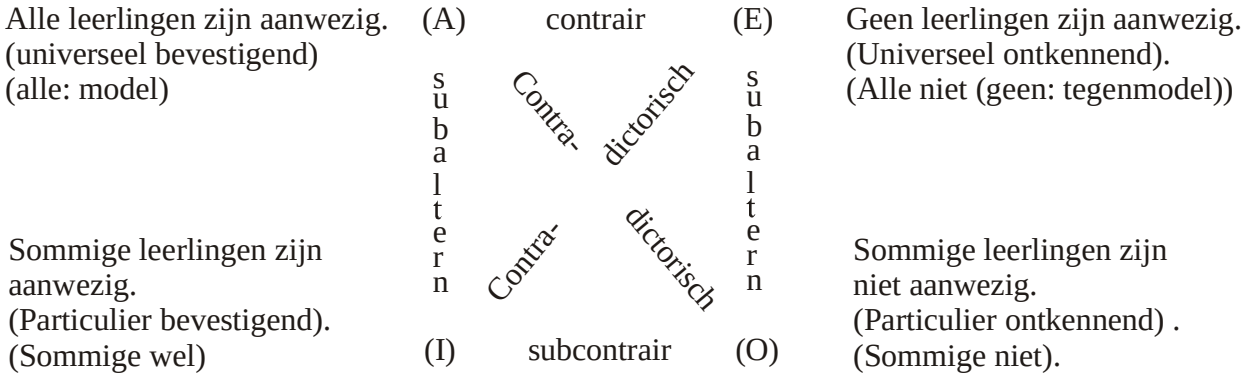
- ***Logique.*** Le schéma suivant est utilisé pour les jugements qui sont "opposés", c'est-à-dire qui ont le même sujet et la même expression mais qui diffèrent en quantité ou en taille (ici distributif : tous, certains, certains non, aucun) et en qualité (ici : confirmation (modèle) ou négation (contre-modèle) (voir aussi 2.1.1.).

Note : Les scolastiques ont dérivé A (tous) et I (certains (font)) de "affirmare" ("affirmer") et O (certains ne font pas) et E (aucun) de "nego" ("je nie"). un aperçu:

Tous les élèves sont présents (A)	tous	Universellement affirmée.
Certains élèves sont présents (I)	certains	Particulier affirmatif.
Certains él. ne sont pas présents (O)	certains pas	Particulier négatif
Aucun élèves. n'est présent (E)	aucun	Universellement négatif

Ainsi, A (tous) et I (certains présents), et O (certains absents) et E (aucun) diffèrent en quantité. Ainsi, A (présent) et O (non présent), et I (présent) et E (non présent ou aucun présent) diffèrent en qualité.

Dans le cadre ci-dessous, “privé” signifie “au moins un”. Ce qui n’exclut pas “plusieurs” ou même “tous”. Dans ce cadre, “Some” signifie “non par nombre de spécimens ou de portions spécifiés”. Nous obtenons :



Note : Comme indiqué ci-dessus, A avec E est appelé un “jugement contrairal” ; I avec O un “jugement subcontraire”. A avec I, et E avec O sont appelés “jugements subalternes”. A avec O, et I avec E, enfin, sont appelés “jugements contradictoires”.

Synecdoque. (2.4.) La synecdoque dit “privé” (comme dans la langue des rapports et la théorie des ensembles, où “privé” se distingue de “singulier” d’une part et de “universel” d’autre part, mais s’y rapporte en termes de théorie des ordres) mais signifie “au moins” “un” (singulier), voire “plusieurs” (privé) ou même “tous” (universel), précisément pour des raisons de cohérence. Celui qui “dit” un membre de la connexion sur la base de la similitude ou de la cohérence, mais “signifie” l’autre membre, commet un trope, appelé “synecdoque”. Ainsi, d’un point de vue linguistique, le même terme “individu” (“certains”) peut signifier collectivement “pas tous” et au sens propre “au moins un / plusieurs / tous”.

1.1.6 Symbole des termes abrégés

Ce terme se compose d’une métaphore, à savoir “raccourcissement”, car le “raccourcissement du symbole” est un type de raccourcissement, et d’une métonymie, à savoir “symbole”, qui ne ressemble pas au “raccourcissement” mais s’y rapporte comme suit : “ au raccourcissement du symbole “.

Un exemple concret. W. St. Jevons, Logique, Utr/Antw., 1966, 5 et surtout 50/52, donne le modèle concret suivant. En langage familier : si nous

multiplions la somme de deux quantités par sa différence, alors c'est la différence entre ses puissances secondes. Les symboles algébriques abrègent cela en : $(a + b)(a - b) = a^2 - b^2$. Jevons : " Avec ce produit, nous travaillons dans l'obscurité ou " symboliquement ". Nous utilisons les lettres a et b selon certaines règles fixes, mais sans savoir, ou sans nous soucier, de leur signification". Nous allons maintenant développer ce point.

Le couple "intuitif / symbolique". Jevons éclaire notre problème de raccourcissement des symboles en utilisant ce couple d'opposés. Intuitif" signifie quelque chose comme "facilement compris par la pensée de l'esprit commun". Il affirme que tout symbolisme part d'une intuition minimale - essentielle. Par exemple, des notions comme "carré" ou "hexagone" sont intuitives, mais des notions comme "mille angles" ou "la différence entre une figure à mille côtés et une autre à mille côtés" sont intuitivement si vagues que seule la notion définie intellectuellement a encore un sens. D'autres notions simplement compréhensibles intellectuellement sont par exemple "zéro", "contradictoire" (par exemple un arc de ligne droite ou une douleur non ressentie), "le néant" (certainement au sens ontologique du "néant absolu" qui n'est absolument rien). Dans le langage de Jevons, ce sont des termes "symboliques".

Le "remplissage" (interprétation sémantique) des symboles.
Prenons "Tous les nombres inférieurs à 2".

Symboliquement : "Pour tous les nombres x tels que $x < 2$". Cette dernière expression peut être remplie sémantiquement, c'est-à-dire concrètement, par exemple par "$- 4 < 2$". Tous les termes abstraits, c'est-à-dire résumant des données concrètes, peuvent être "remplis" de cette manière. Ce que nous voulons clarifier maintenant.

Jevons dit que nous travaillons dans l'obscurité et que nous ne nous soucions pas de la signification des symboles, une fois interprétés sémantiquement. Ses intentions sont peut-être bonnes, mais nous pensons qu'elles doivent être clarifiées. La lettre - en fait, la "lettre-chiffre" - "x" ne doit pas être remplie comme ça. Seuls les chiffres inférieurs à 2 peuvent être remplis. Cela signifie que le sens concret n'est pas laissé "dans le noir".

Mais il y a plus. Même les termes raccourcis par des symboles n'obéissent pas à la même règle. Dans la phrase "Toutes les fleurs de cette plante sont jaunes. Eh bien, ces fleurs proviennent de cette plante. Donc ces fleurs sont jaunes ", des termes comme " fleurs " ou " jaune " ou même " de cette plante

“ sont des termes abstraits, dans la mesure où, dans un exposé de logique, le raisonnement ci-dessus est cité en exemple. Ils sont présentés comme “remplaçables” et donc immédiatement “remplissables” par d’autres termes logiquement équivalents. Ainsi : “Toutes les pierres de cette montagne sont en granit. Eh bien, ces pierres proviennent de cette montagne. Donc ces pierres sont en granit”. Il n’est pas simplement nécessaire de réduire tous les termes à des termes raccourcis par des symboles pour apprendre à penser logiquement de manière “exacte” - “akriboos” en grec ancien. De quoi ? Parce que notre esprit, s’il est correctement guidé, saisit avec précision les termes abstraits dans et par les termes concrets. L’esprit commun fait cela en permanence. Certes, les “symboles” abstraits sont plus puissants sur le plan informatique, mais, comme l’insinue Jevons, ils présupposent quelque chose d’intuitif.

Sous cette forme simplifiée et raccourcie par des symboles, la logique naturelle symbolisera par exemple un jugement comme “S (sujet, sujet) est P (prédicat)” ou exposera structurellement un raisonnement comme suit : “Si phrase 1 et phrase 2, alors conclusion (logiquement valide)”. Mais ce n’est que si elle est “remplie” que cette “formule” (diminutif de “forma”) commence à “vivre”. Ne serait-ce que parce que même les logiciens ont appris à penser concrètement avant d’en arriver aux “formules” abstraites. À propos : Hegel ne disait-il pas qu’un terme abstrait est “infiniment riche” en termes d’interprétation ?

Cette sous-section est résumée : La logique traditionnelle suit le format de l’Organon d’Aristote. La logique spéciale commence par la théorie des concepts. Un concept est la réalité dans la mesure où il est donné dans notre esprit. Les concepts ont un contenu et une portée. Plus le contenu est pauvre, plus la portée est grande. Par exemple, le concept de fille se réfère à toutes les filles. Plus le contenu est vaste, plus l’étendue est petite. La “fille aux yeux bleus” ne fait référence qu’à une partie de “toutes les filles”. L’étendue peut être distributive. Elle fait alors référence à une collection. L’étendue peut aussi être collective, dans ce cas elle concerne un système. En logique classique, le concept est considéré comme général. Le concept romantique de “ compréhension “ met l’accent sur le divisé ou l’individuel.

L’antonomase prête attention aux descriptions. Celles-ci peuvent se référer à la similitude ou à la cohérence.

La logique n’est concevable que parce que nous pouvons parler en termes généraux, en universaux.

La physique exige des preuves physiques à partir des données. Cela implique que les phénomènes paranormaux ne peuvent être intégrés à la physique que de manière mutilée. La physique ne peut faire des déclarations responsables que sur la partie étudiée et non sur la partie inexplorée. La physique est donc limitée.

Les mots de comptage indéterminés présentent un différentiel allant de tout oui, en passant par un certain oui, un certain non, jusqu'à aucun. Les jugements peuvent varier en quantité et en qualité.

Dans leur négation, les jugements peuvent être contrariants, subcontariants, subalternes et contradictoires.

Jevons soutient que nous utilisons des concepts raccourcis par des symboles sans nous soucier de leur signification. Ce faisant, il soutient que tout symbolisme part d'une intuition minimale - essentielle.

Selon lui, les symboles peuvent être si vagues que seul celui qui est défini intellectuellement a encore un sens. On peut noter ici que notre esprit, par le biais de termes concrets, saisit les termes abstraits. Ainsi, ceux-ci ne doivent pas toujours être réduits à des termes raccourcis par des symboles pour nous permettre de penser avec précision.

1.2 Définition et classification

1.2.1 Définition et classification

Définition (contenu) et classification (champ d'application)

Définition et classification en tant qu'induction sommative appliquée. La définition et la classification sont des modes d'énumération. Or, seule une énumération complète, donne comme résultat une définition ou une classification valide. Les composants (instances / parties) d'une énumération doivent être mutuellement irréductibles, mais ensemble ils forment une donnée. Distingués mais non séparés.

Par ***conséquent***, une énumération peut contenir des éléments superflus. Par exemple, lorsque le même élément est mentionné plus d'une fois. Par exemple, lorsque le professeur mentionne Piet deux fois dans l'annonce des participants. Ou lorsque l'on parle d'une jeune fille. Une énumération peut être pécheresse en mentionnant trop peu. Par exemple, lorsque la "jeune fille"

est mentionnée comme une “jeune personne” ou lorsqu’un participant est oublié lors de l’appel nominal. Ce sont les deux erreurs fondamentales de définition et de classification.

Définition. Si l’on énumère toutes et seulement toutes les caractéristiques (=énumération) du contenu d’un concept, alors il y a une bonne définition. Dans l’interprétation traditionnelle de la définition, elle est considérée comme une “détermination de l’être” : l’“être” (ce qu’est une chose et ce par quoi elle diffère du reste de ce qui est réellement), exprimant l’être entier et seulement l’être entier, constitue une bonne définition.

Classification. Si toutes et seulement toutes les instances d’une collection ou toutes et seulement toutes les parties d’un système sont énumérées, alors cela donne une classification valide de l’étendue d’un concept. Comme on le voit : définir s’applique au contenu d’un concept, classer s’applique à son étendue.

“A potiori”. Il s’agit d’une énumération incomplète, qui indique le trait le plus frappant ou du moins le plus caractéristique de la chose à “définir” ou à “classer”. Car dans de nombreux cas, une énumération strictement complète est impraticable, mais une énumération incomplète contient suffisamment d’informations pour éviter toute confusion avec autre chose. C’est ce qu’on appelle une énumération potiori.

Une application. Dans une “ esquisse “ (une énumération approximative) de ce que les pédagogues et les psychologues appellent “ l’enfant tyrannique “, ils disent : “Un petit tyran vit comme un impécunieux, est surévalué par ses parents, joue les trouble-fête dans le domaine matériel, n’accepte les déceptions que s’il reçoit des concessions pour celles-ci, sait séduire et faire du chantage, considère ses semblables comme ses serviteurs, provoque souvent lui-même le rejet des autres, fait preuve d’une fausse maturité, apparaît comme une personne insensible, se démotive très vite, est un malheureux.”

Certes, cette définition est à proprement parler incomplète, mais elle donne une “image” qui prouvera son utilité pratique dans de nombreux cas. Une telle définition est le résultat d’une induction : de même que Socrate partait de situations concrètes distinctes pour arriver à un concept général qu’il voulait à chaque fois définir strictement, de même les parents et les éducateurs sont arrivés à l’“image” de l’enfant tyrannique, mais non pas à une définition stricte, mais à un ensemble de distinctions lâches qui

permettent néanmoins de distinguer (“discriminer”) aussi strictement que possible “l’essence” de l’enfant tyrannique de tout ce qui n’est pas l’enfant tyrannique.

Il apparaît immédiatement qu’une énumération stricte - a.o. en ce qui concerne la définition - peut être très difficile parce que l’induction qu’elle doit rendre possible, est elle-même défectueuse.

1.2.2 Catégories aristotéliciennes (prédicabilités)

Quelque chose peut être un modèle pour un original de plus d’une façon. Les antiquités nous ont laissé les catégorèmes et les catégories. D’abord un mot sur les catégorèmes. Les catégories seront abordées plus tard (1.2.6).

En grec ancien, “Katègorèma” signifie “dire quelque chose de quelque chose”, proverbe. En latin, c’est “ praedicabile “ (d’où “ predicabilia “). Les catègorèmes appartiennent au type distributif.

Dans les catégorèmes d’Aristote, on peut distinguer la définition de la créature et la définition de la propriété. A la définition de la créature appartiennent : le genre (universel), l’espèce (privée), la sorte (privée). La définition de la propriété comprend la propriété normale (toujours présente) et la propriété accidentelle (parfois présente). Ces deux dernières fournissent des informations supplémentaires.

1. Définition de la créature. Paradigme. Définition d’un type de meurtre. Trois catégories définissent l’“être”, c’est-à-dire ce par quoi une chose est elle-même (et donc distinguable du reste de la réalité totale).

- Genus. Gr. : genos ; Lt. : genre. (collection universelle). Ici : tuer.
- Différence spécifique. Gr. : diafora eidopoios, Lt. : differentia specifica (kentrek privé). Ici : “brutal” en raison des nombreux coups de couteau.
- Espèce. Gr. : eidos, Lt. : espèce (collection privée). Ici : mise à mort au moyen de coups de couteau. On voit que l’espèce combine les deux précédentes.

Structure. (1) Tuer, (2) si par un coup de couteau, (3) définit l’être. Ce que la structure de la définition démontre.

2. Définition des propriétés. Tout être présente des propriétés (au sens large platonicien qui inclut les relations) mais celles-ci diffèrent selon qu’elles appartiennent ou non à l’être.

- Propriété essentielle (normale). Gr. : idion, Lt. : proprium (essence). Ici : attaque. Il n'y a pas de meurtre sans une attaque minimale sur quelque chose de vivant.

- Propriété accidentelle (non normale). Gr. : sumbebèkos, Lt. : accidens (coïncidence). Ici : au moyen de sept coups de couteau. Tous les meurtres ne se passent pas de cette façon !

Note : Dans la liste des catégories aristotéliciennes (voir ci-dessous) le terme 'sumbebèkos' (accidens) apparaît également, mais là dans un sens non distributif (comme ici) mais dans le sens collectif.

La coïncidence. La portée de la coïncidence apparaît mieux lorsqu'on examine un donné - un être ou une essence - dans son " cours " : à partir du concept défini " meurtre ", par exemple, est strictement déductible et donc prévisible " attentat ", mais à partir de ce même concept défini " meurtre " n'est pas déductible et donc pas prévisible " au moyen de sept coups de couteau ".

Ce qui n'empêche pas qu'à partir d'une autre essence définie - par exemple "meurtre au moyen de sept coups de couteau" - (dans son esprit, le meurtrier a l'intention de procéder à sept coups de couteau bien comptés) la propriété d'essence "au moyen de sept coups de couteau" est déductible et donc prévisible comme "pas de coïncidence".

En d'autres termes, le fait qu'un bien soit substantiel ou non substantiel dépend de la définition de l'être.

Revenons à notre paradigme. Sur la base des noms de catégories, nous pouvons donner une définition rationnelle : tuer après une attaque au moyen de sept coups de couteau. Voilà une définition d'un type de meurtre et de manière rationnelle. On voit que les cinq points de vue distributifs forment une sorte de schéma de définition qui définit les caractéristiques lâches en un tout cohérent.

Note : Dans l'antiquité grecque, les paléopythagoriciens (-550/-300) étaient apparemment très soucieux de définir, mais sur la base de leur arithmétique (théorie des formes de nombres). Aristote, *Magn. mor.*, 1 : 1, dit que Pythagore de Samos (-580/-500) exprimait les déterminations des êtres (Gr. : horoi) au moyen de formes de nombres. Ainsi, les vertus sont des " formes numériques de mesure " (" arithmoi "). Ce qui est généralement traduit par " mesures ". Ainsi : si l'homme, le cheval, le dieu sont " mesurés " (c'est-à-dire résumés en un terme général), alors leur mesure est " les êtres vivants ". Aristote, Métaph. xiv : 1, 15, désapprouve ce mode de définition

arithmétique mais ne tarit pas d'éloges sur le contemporain paléopythagoricien de Platon, Archytas de Tarentum où il dit : "Qu'est-ce que l'accalmie ? Le calme dans la masse d'air" ou encore "Qu'est-ce qu'une mer calme ? La douceur de la mer". C'est ainsi qu'est née la définition grecque antique.

1.2.3 Définition en tant que dénombrement réglementé

Tout d'abord, un exemple. Quelqu'un a un jour défini la "conscience" comme suit (nous clarifions ici la disposition (structure)) : "(1) Une voix intérieure (concept de base) (2) qui nous fait prendre conscience que 'quelqu'un' nous regarde (concepts ajoutés), (3) est la conscience (concept défini)". Le "concept de base" est le contenu de la connaissance qui, par rapport aux "concepts ajoutés", situe ce qui suit dans tout ce qui a été, est et sera jamais (la réalité). Le concept de base le plus complet est le terme "quelque chose" (représentant tous les concepts situants possibles). Nous connaissons tous l'expression : "C'est quelque chose qui (…)" pour faciliter la définition !

Définition. Une définition est un jugement tel que, grâce à l'énumération (1) d'un concept de base ('genre') et (2) d'au moins un concept ajouté ('différence spécifique'), toutes et seulement toutes les caractéristiques qui constituent le contenu du concept à définir ('espèce'), sont correctement représentées. À propos : selon une vieille tradition latine, l'énumération (concept de base et concepts ajoutés) est appelée "definiens" (ce qui définit) et le concept à définir est appelé "definiendum" (ce qui doit être défini).

Exemple collectif. On peut aussi utiliser les parties d'un tout (système) pour définir : " Une maison (2) composée d'un grenier, d'un sous-sol, d'un rez-de-chaussée (cuisine, salon, chambre, toilettes, débarras, garage), est (3) une maison moyenne ". Ce qui revient à utiliser la disposition pour exprimer la définition.

Les ***catégorèmes*** (predicabilia, "quinque voces" (cinq termes de base), univers logiques) constituent le système de truismes qui assurent la structure d'une bonne définition. Les trois principaux : terme de base (genre), termes ajoutés (différence entre espèces), terme défini (espèce) ont été précisés plus haut.

Un exemple : le cercle. Prenons : "Une figure géométrique (concept de base), créée par la rotation d'un segment de droite - dans le sable

(coïncidence) comme si - dans un plan autour d'un de ses points d'extrémité (concepts ajoutés), est un cercle (concept défini)". Il est clair que " dans un plan dans le sable " n'est qu'une coïncidence qui n'a pas sa place dans le cours normal, c'est-à-dire appartenant à l'essence, de la création d'un cercle, - sauf par coïncidence. La coïncidence est le quatrième lieu commun. Le cinquième est la propriété " essentielle " ou " nécessaire ". Dans ce cas, par exemple, "dans un plan" ou "autour d'une de ses extrémités", car ces caractéristiques sont indispensables et font partie intégrante des concepts ajoutés.

En passant, la définition ci-dessus en mentionnant "dans le sable" pèche par redondance.

Autre exemple. "La vache, compte tenu de ses sabots fendus, de son estomac multiple, de ses molaires à couronne aplatie et excluant les griffes, de son estomac unique, de ses canines et de ses molaires à nodules sur la couronne (typiques du prédateur), est un ruminant".

On voit que l'on peut définir en excluant. Cela rend l'"essence" du definiendum beaucoup plus claire à la lumière de ce qu'il exclut.

Exemple. "Une situation indéterminée (1), si, par une transformation contrôlée ou guidée, elle se transforme en une situation si définie dans ses distinctions et relations essentielles que les éléments de la situation initiale sont élaborés en un tout unifié (2), est une enquête ou un travail d'investigation (3)." Ainsi J. Dewey, *Logic* (*The Theory of Inquiry*).

1.2.4 Eristic

Bibliographie : E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde van Parmenides tot Bolzano*, Antwerp, Nijmegen, 1944, 78/86.- Le DO est une affirmation. Le DE consiste à trouver au moins un contre-modèle. L'"éristique" est un "raisonnement". Elle est spécialisée dans la réfutation.

Cl. Ramnoux, *Parménide et ses successeurs immédiats*, Rocher, 1979, 158. Parménide d'Élée (-540/-480) est qualifié par G.E.M. Anscombe, déjà cité en 10.1, de : "le texte fondateur sur lequel toute la philosophie occidentale n'est qu'une série de notes de bas de page". Ce qui n'est pas peu dire. Eh bien, son élève Zénon d'Élée (-500/- ...) a raisonné de manière fondamentalement éristique : "Si un adversaire de mon maître Parménide récite son contre-modèle ('antilogia', réfutation) et si des suites contradictoires en découlent, alors c'est la preuve que son contre-modèle est

impossible (absurde)". L'axiome de Zénon se lit comme suit : "Si le contre-modèle est valide, alors aucune contradiction ne peut en découler".

Ramnoux souligne le passage de Parménide, qui mettait l'accent sur l'"être" (la réalité), la pensée logique de l'être, l'appréciation éthique de l'être - il était ontologue -, à Zénon, qui préfère "achever" un adversaire de la manière la plus mathématique (comme on le concevait à l'époque) possible. Zénon passe à l'éristique.

"Ni toi ni moi". Beth, o.c., 19, note que, selon Aristote, les contre-raisonnements de Zénon présentent un trait fondamental : "L'adversaire "ni l'un ni l'autre" comme Parménide présente des raisons concluantes, toutes définitivement convaincantes." Il ne donne pas non plus de "raison finale". Par conséquent, aucune conclusion logiquement décisive ne peut être tirée des affirmations de l'un ou l'autre camp. Ce qu'Aristote appellera plus tard "situation dialectique".

Actualisation. Les mathématiques et la logistique modernes ont appliqué cette méthode éristique "avec un grand succès" (Beth, o.c., 84). Elle est appelée "la méthode des contre-modèles". Cependant, Beth note que, bien que cette méthode ait "une pleine valeur probante" (ibid.), elle n'est que l'introduction à "une investigation plus profonde" (ibid.).

Question sur l'arc. Sextus Empiricus (Adversus mathematicos VIII : 10). "Dis-moi si tu connais ton père." "Oui !" "Je mets maintenant un homme enveloppé dans un drap à côté de toi et je te demande si tu le connais". "Je ne le connais pas." "Mais c'est ton père ! Donc, si tu ne connais pas cet homme, tu ne connais pas ton père." C'est ce qu'on appelle "Electra". Cette histoire, bonne comme l'humour calendaire, s'en prenait au critère de l'évidence d'Aristote qui dit que l'on peut faire confiance à ce qui est évident. L'homme à qui l'on montre l'homme en tissu, s'il se fie à ce qui est " évident " - au sens de " directement donné " - doit dire qu'il ne connaît pas " l'homme " (qui n'est pas " évident ").

Le sophisme de l'éristique consiste à interpréter de manière trop étroite le concept d'" évidence " d'Aristote, car ce dernier, confronté à une telle " évidence ", aurait demandé une seconde " évidence ", c'est-à-dire celle qui vient après le retrait de la feuille. Dans ce cas, Aristote connaît plus d'une notion d'" évidences ", alors que l'éristique, contre la thèse d'Aristote, en fait une des deux et interprète donc mal Aristote. Il y a une première évidence

(l'homme dans le drap) et il y a une seconde évidence (l'homme dénudé). Aristote n'est pas naïf au point de ne pas connaître les deux.

1.2.5 La méthode des contre-modèles

Définition générale. "Si vous affirmez que (modèle), alors, après un examen plus approfondi, ce que vous réfutez (contre-modèle) s'ensuit". La base est bien sûr le dilemme "soit le modèle, soit le contre-modèle". On peut appeler cela une réfutation basée sur "l'absurde", entendu comme ce qui est "invraisemblable" pour l'adversaire. Nous expliquons au moyen de paradigmes.

Bibliographie : W.C. Salmon, *Logic*, Englewood Cliffs (N.-J), 1970, 30. Un des aspects de la dialectique socratique consistait à définir des concepts, notamment éthico-politiques. La notion de "justice", traduisible par notre "comportement consciencieux", était donc centrale, tout comme la notion de "vertu" - comprenez : être un être humain vertueux au sein de l'ancienne "polis" (cité-état). Tel est le contexte.

Définition (modèle) de Céphale. "C'est vrai, Céphale", ai-je répondu (Socrate). "Mais qu'est-ce que c'est que la justice ? Céphale : "Dire la vérité et rendre ce qui est dû". Socrate : "Cette définition est-elle correcte ? En d'autres termes : n'y a-t-il pas d'exceptions ? Supposons qu'un ami rationnel me confie des armes et qu'ensuite, n'étant plus rationnel, il me demande de les lui rendre. Est-il juste de les lui rendre ? Personne ne dira que je dois les rendre. (…)".

Prémisses sur la question. 1. Le contenu d'un jugement, seulement s'il s'applique à tous les cas de l'étendue (et donc ne peut être réfuté par aucune exception (contre modèle)), est correctement défini. 2. Confier des armes à quelqu'un, s'il n'a pas toute sa tête, est injuste. Ces propositions logiques et éthiques ont été posées comme des axiomes par le Socrate "critique", c'est-à-dire sujet aux erreurs.

Les ***proto-sophistes*** (-450/-350) tenaient l'axiome suivant : "La justice, si elle est identifiée à l'expertise, est correctement définie". Ils affirmaient également, en tant que citoyens, qu'une société devait au moins être vivable, sinon " idéale " (leur " modèle "). Ce à quoi Socrate, qui est sujet à des erreurs de pensée, répond : "Eh bien, un voleur peut être défini comme "un expert dans l'appropriation des biens d'autrui". Comment concilier cela avec "une

société vivable, et encore moins idéale" ? En d'autres termes : "Si c'est ce que vous prétendez (votre définition de la justice en tant que 'modèle'), alors ce que vous réfutez (le 'contre-modèle' de votre modèle) en découle après un examen plus approfondi".

Voici quelques paradigmes de "la méthode des contre-modèles" dans le monde de la dialectique socratique.

1.2.6 les catégories aristotéliciennes (prédicaments)

Bibliographie. : F. Ildefonse / J. Lallot, prés., *Aristote, Catégories*, Paris, 2002. Cette étude historique tente de définir la nature propre des catégories d'Aristote, notamment leur lien avec la grammaire grecque ancienne et avec les vues de Platon. Ceci ne nous intéresse pas tant ici et maintenant que l'utilité de cette liste dans la construction d'un texte. Car les catégories ou " prédicaments " (comme nous l'avons déjà dit : à distinguer des " categoremen " ou " predicabilia ", voir 1.2.2) sont en fait un ensemble de platitudes à valeur heuristique. Nous suivons la classification de certains qui relient les catégories.

1. Couple de base. Ousia, lat. : essentia, l'être, et sumbebèkos, lat. : accidens, concomitant. Nous pourrions dire en néerlandais courant "essence / propriétés" de quelque chose qui est le thème d'un texte. Application. Prenons un cas concret, le meurtre d'une jeune fille. Comment le définir sur la base des catégories ?

2. Autres caractéristiques. Celles-ci sont à nouveau liées.

Poion ", lat. : quale, combien, et " poson ", lat. : quantum, combien. Ici : la mise à mort,

compte tenu des coups de couteau, est brutale (hachurée) et il n'y a qu'un seul décès (numéro).

2.2. "Pros ti", lat. : relatio, relation. On peut distinguer trois types de relations.

"Pou", lat. : ubi, où, et "pote", lat. : quando, quand. Ici : dans un parc de la ville et la nuit. Poiein, lat. : actio, agiter, et paschein, lat. : passio, subir. Ici : un meurtre et une victime surprise.

'Keisthai', Lat : situs, posture, et 'echein', Lat : habitus, équipement. Ici : baissé et partiellement déshabillé.

Définition. Un récit, réduit à l'essentiel ("ousia", essence), peut être articulé sur la base des catégories suivantes. Le meurtre d'une jeune fille. Compte tenu des coups de couteau, meurtre brutal d'une personne dans le

parc de la ville, la nuit, par un violent qui a surpris sa victime qui a été trouvée assommée et partiellement déshabillée.

Bien sûr, on pourrait dire qu'elle est en bois. C'est le cas de toutes les platitudes. Mais il faut reconnaître que la définition, si elle est exécutée avec perspicacité, se perd dans des détails irréels. Elle (1) typifie (qualité / quantité) et (2) situe (relation, - lieu / temps, action / subir, attitude / équipement) un événement.

La distinction entre les catégorèmes et les catégories : Les catégorèmes (prédicabilités) - genre / différence d'espèce / espèce et propriété nécessaire et accidentelle - définissent un être de manière distributive (selon la théorie des ensembles). Les catégories par contre définissent collectivement (selon la théorie des systèmes).

Une discussion est possible concernant le couple "attitude / équipement" car on ne peut nier que dans et à travers ce couple transparaît un couple plus familier pour nous, modernes, à savoir "situation / réaction", où "keisthai" signifie "être situé" (comme un donné) et "echein" signifie "répondre à la situation" (comme demandé). Cela ferait penser à la paire existentielle "jeté / conception" : jeté dans une situation, on conçoit une réponse à cette situation. Une telle interprétation, aussi libre soit-elle, n'est pas sans rapport avec le couple aristotélicien en question.

1.2.7 Chreia (chrie) comme définition

Bibliographie : H.I. Marrou*, Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 1948, 241. L'auteur dit que la chreia dans l'enseignement secondaire antique, une fois terminée, équivalait à une petite page. La " chreia " signifiait " configuration utile " de platitudes. Comme les catégories d'Aristote, la chreia est une manière collective de définir selon la cohérence des " lieux ".

J. F. Marmontel (1723/1799 ; *Eléments de littérature* (1787) dit que la chreia est une définition. Comme les catégories aristotéliciennes, la chreia met en avant l'ambiguïté d'un thème. De même qu'un " être " (noyau des catégories) offre une multitude d'aspects, de même le thème, c'est-à-dire le " quoi ", de la chreia, comme nous allons le voir. Nous appliquons la méthode du paradigme comme modèle que nous allons expliquer.

1. Les deux bases.

Une personne a dit ou fait quelque chose. Ce sont les thèmes.

- **1.1.** Qui . Celui qui parle ou accomplit un acte. Isocrate d'Athènes (-436/-338) était un célèbre "rhéteur" (professeur de prospérité) et logographe (rédacteur). Il a bénéficié d'une très bonne éducation. Il a suivi les cours des proto-sophistes Gorgias et Prodicus. Et aussi de Socrate. En tant que partisan du panhellénisme (l'unité de tous les Grecs était son idéal), il plaçait ses espoirs en Philippe II (-382/-336), roi de Macédoine. Cependant, lorsqu'il s'aperçut qu'il réalisait l'unité de tous les Grecs d'une manière non démocratique, il se laissa mourir de faim. Cette " caractérisation " est mise en place au début de la chreia afin que l'on " sache à qui " l'on a affaire.

- **1.2**. Quoi. Dans notre paradigme, une "gnomè", une maxime de sagesse, d'Isocrate : "Les racines de l'éducation sont amères. Les fruits ont un goût agréable". Note : Cette affirmation est métaphorique. Celui qui développe le thème, ne doit pas oublier de traduire le trope. Ici : tout comme les racines d'une plante donnent ses fruits, l'éducation stricte donne des résultats agréables. De cette façon, on ne tombe pas, par exemple, dans une discussion sur le modèle au lieu d'une discussion sur l'original.

2. La deuxième section met en lumière un certain nombre d'aspects ou de perspectives.

- 2.1. Raison. Note : Il faut faire attention à la distinction en néerlandais entre "cause" (cause ; - motif inconscient) et "pourquoi" (motif conscient). Isocrate était très timide et avait une voix faible. Cela l'empêchait de jouer le rôle d'orateur dans l'"agora" (assemblée publique). Il est donc resté à l'écart de la politique directe mais est devenu très influent grâce à ses efforts "amers" : il savait par sa propre expérience ce que sont des "racines amères".

- **2.2.a.** Contre-modèle. (a contrario) Si les éducateurs se gâtent, il y a un risque que, sans "racines amères", le résultat soit "désagréable". Les éducateurs gâtés sont le plus souvent incapables de résister à la vie "amère". Il n'est pas nécessaire d'argumenter ici.

- **2.2.b.** Similitude. (une comparaison). On cite ici des données connexes qui ne représentent pas la même chose mais qui sont approximatives. Ainsi : " L'éducation (…) est l'art de diriger (l'œil de l'âme) et de trouver la méthode la plus efficace (…) pour le faire. Elle ne consiste pas à apprendre à l'œil (de l'âme) à voir, car il voit déjà ; (…) elle le dirige vers la conversion (en mieux). (Platon ; État, 7). Note : Isocrate ne partageait pas toutes les idées de Platon, mais cela n'empêche pas de mettre en parallèle leurs points de vue en termes d'"éducation amère".

- **2.3**. Exemples. (a similé, ab exemplo) Ici, Démosthène d'Athènes (-384/-322) peut être cité comme une application : il avait une voix faible mais grâce à une "pratique amère", il a pu se produire sur l'agora et est devenu l'orateur le plus célèbre d'Hellas. Note : L'"exemple" est un échantillon du champ d'application auquel se réfère le contenu de la thèse d'Isocrate et appartient à la méthode inductive.

- 2.4. Témoignage. Il s'agit d'arguments d'autorité. Les opinions ou les sondages confirmant (ou réfutant) la thèse d'Isocrate peuvent être cités ici.

Des formules mnémotechniques latines. Parmi elles, on en trouve deux.

- A. Introduction. B. Le milieu. Quis (qui). Quid (quoi).- Cur (raison). Contra (contre-modèle). Simile (semblable). Paradigmata (exemples). Testes (témoignages). C. Conclusion.

Aphthonius d'Antioche (270/ …) nous a laissé une formulation différente.

- A. Introduction. B. Le milieu. Paraphrase (qui / quoi).- A causa (raison). A contrario (contre-modeI). A simili (similaire). Ab exemplo (exemples). Testes (témoignages).- C. Slot. (Sous la forme de "a brevi epilogo" (un bref épilogue).

Par exemple, les maîtres anciens enseignaient la définition sous la forme d'un texte plus ou moins long.

Il faut noter que tant les catégories d'Aristote que les " lieux " de la chreia sont fondés sur la ressemblance et la cohérence.

1.2.8 Définition incrémentale

- Scénario. Quelqu'un arrive dans un grand village. Depuis des jours et des semaines, tout le monde parle d'"une funeste querelle de voisinage" : l'un raconte ceci, un autre cela, un troisième autre chose. Voici le DO. La DE : découvrir le véritable événement, 'x'. Il s'agit de définir x.

- ***Structure de la définition***. L'aboutissement de la recherche qui conduit à la définition est une forme de définition " déictique " (" ostensive ") ou tonique. R. Nadeau, *Vocabulaire technique et analytique de l'épistémologie,* PUF, 1999, 152, définit au moyen d'un paradigme : " Le terme "rouge", si l'on montre par exemple une tomate mûre (un spécimen du champ de compréhension) en disant : "La couleur de la tomate mûre est rouge", est défini ostensiblement". Mais avant qu'il y ait ce point final concernant X, un autre mode de définition est nécessaire, la définition accumulative ("cumulative"). "X, si, partant d'un 'lemme' (définition provisoire), à travers

une ‘analyse’ (mise à l’épreuve du lemme) sous la forme d’une série - au moins suffisamment convergente (convergeant en un point) - d’actes (méthode praxéologique) comme échantillons tâtonnants démontrés (fin ostensionnelle), s’avère être défini de manière accumulative”. Nous expliquons maintenant cette formulation complexe.

- *Lemmatic - définition analytique*. Son fondateur est Platon. On commence par un lemme, une hypothèse, ici : l’une ou l’autre des histoires en circulation. Toutes les actions qui suivent sont appelées “analyse” par Platon, ici : la mise à l’épreuve de l’histoire initiale avec le X en tête.

- ***Concurrence.*** Bibliograph. : H. Pinard de la Boullaye*, L ‘étude comparée des religions, II (Ses méthodes), 509/554 (La démonstration par convergence d’indices).* L’enjeu est une induction de recherche : (1) une série d’échantillons sous la forme, par exemple, d’interrogatoires de toutes sortes, (2) qui, à un moment donné, vont au moins de manière prédominante, voire décisive, dans une seule et même direction - “convergent” -, c’est-à-dire qui révèlent (plutôt / très / hautement) probablement X.

Accumulation. Les “indications” (latin : indicium) s’accumulent les unes après les autres.

- Conditions.

Les indices doivent être à la fois indépendants les uns des autres (par exemple, remettre en question les autres à chaque fois) et liés entre eux (concordance). Dans la mesure où ils s’unifient (bien qu’ils puissent contenir des versions différentes), ils fournissent dans la même mesure (“à égalité”) la vérité (“information”) sur X.

- Chasse au trésor.

Cette structure est jouée par les enfants lors de la chasse au trésor : le X, par exemple un bijou que l’enseignant a caché, dans la grande forêt, est trouvé et “montré” à travers un certain nombre de tentatives de recherche.

- Les théories. Les échantillons qui s’accumulent - dans une chasse au trésor, par exemple, les enfants cherchent au hasard, ici et là (de même dans une enquête judiciaire comme dans la série télévisée : les enquêtes de Derrick) prouvent qu’il s’agit d’une induction, d’une induction tâtonnante. L. Newton (1642/1727 ; *Principia mathematica philosophiae naturalis* (1688)) a défini la définition accumulative au moyen d’un “modèle” mathématique :

comme un polygone régulier à l'intérieur d'un cercle, lorsqu'on multiplie ses côtés à l'infini, a pour limite le cercle lui-même, ainsi en est-il des indices. Ils pointent, si du moins la recherche est fructueuse, progressivement vers le X comme leur "limite".

Note : "Omnis comparatio claudicat" (disaient les anciens Romains), c'est-à-dire "Toutes les comparaisons sont fausses" : Le modèle de Newton est mathématique de manière régulière et prévisible, alors que dans la recherche d'un trésor ou la découverte d'un crime, on peut trouver tout sauf la régularité et la prévisibilité mathématiques !

1.2.9 Définition du singulier

"Il y a une fille qui joue dans ce pré là-bas". Il s'agit d'un énoncé " existentiel ", articulant l'existence réelle, qui est en outre " singulier " car il a pour sujet un contenu conceptuel (" une fille qui joue ") qui renvoie précisément à une instance de l'étendue du concept, à savoir " une fille qui joue maintenant (temps) dans ce pré là-bas (espace) ".

Bibliographie : H. Pinard de la Boullaye, *L' étude des religions, II (Ses méthodes),* Paris, 1929-3, 509/554 (La démonstration par convergence d'indices probables). La méthode est la suivante : (1) Par induction, c'est-à-dire par des échantillons séparés qui effacent les caractéristiques. (2) Par accumulation -méthode cumulative- on définit le singulier à définir jusqu'à ce que l'on soit sûr que le tout défini et seulement le tout défini ne peut plus être confondu avec le reste de la réalité (complémentation ou division). Ainsi le singulier se distingue dans son unicité (singularité). Note : Nous faisons brièvement référence à la méthode de l'ADN qui peut définir précisément un être humain sur une base biologique-génétique.

- Un algorithme.

Les Jésuites de Coïmbra (Portugal), dans leur In universam dialecticam Aristotelis (1606), ont établi un distique (vers de deux lignes) comme algorithme définitionnel : "Forma (être), figura (vue, configuration), locus (lieu), stirps (descente), 'nomen' (nom propre), patria (patrie), tempus (temps), 'unum' (le singulier) perpetua lege reddere solent". La séquence est régie par des vers latins mais l'algorithme qu'elle contient est valable.

- Application.

(1) Anne (nom propre), (2) si forma (femme), figura (grande taille), patria (Belgique), locus (Anvers), tempus (27.06.1977 comme date de naissance), stirps (famille méfiante) sont connus, (3) puis suffisamment (car

inextricablement liée à quelqu'un) définie. On voit que les "notae" (traits de caractère) sont énumérés afin de définir l'unicité. Chacune des caractéristiques en soi est insuffisante mais le complexe (la cohérence) sauve le caractère défini.

Note :. Comme déjà mentionné (voir : 1.1.1 ; le concept classique et romantique), il existe une forte tradition qui affirme : " omne individuum ineffabile " (tout ce qui est singulier est " indicible ", c'est-à-dire : non définissable objectivement). Ceci dans le contexte de la "science" dont on dit : "Non datur scientia de individuo" (aucune science n'est possible sur le singulier). Les Jésuites de Coimbra sont la seule exception. Dans une veine romantique :

Wilhelm Windelband (1848/1915 ; fondateur de l'école néo-kantienne Heidelberger Schule) a introduit la distinction entre les sciences "nomothétiques" (formulant des lois générales) et les sciences "idiographiques" (décrivant le singulier), afin que l'unique ait raison, également dans les "sciences". On pense à la géographie et à l'histoire : il n'y a qu'un seul Anvers ; il n'y avait qu'un seul Napoléon ! On peut dire beaucoup de généralités sur ces deux singularités, mais la science nomothétique parle-t-elle alors de la vraie Anvers et du vrai Napoléon ?

1.2.10 Quelques autres types de définition

Bibliographie. : I.M. Copi, *Introduction à la logique*, New York / Londres, 1972-4 (Définition). L'auteur commence par noter la définition "synonyme" telle qu'on peut la trouver dans les dictionnaires bilingues. Par exemple, dans un dictionnaire anglais/néerlandais : 'advertisement' = 'announcement'. Copi limite la synonymie aux mots singuliers mais, à y regarder de plus près, toute autre définition est une synonymie mais sous la forme d'un mot pluriel.

Définitions "connotative" et "dénotative".

Copi distingue les définitions "connotatives" et "dénotatives". Connotative" signifie "ce qui exprime le contenu conceptuel" (comme ci-dessus). Dénotative' signifie "ce qui exprime ou emploie soit des spécimens d'un ensemble, soit des parties d'un système, afin de conduire à une compréhension générale de l'ensemble ou du système". En d'autres termes : on définit le long de la portée du concept. Exemple. Montrer un ordinateur en fonctionnement à quelqu'un qui n'y connaît rien suggère une compréhension générale dans et par un acte concret ayant pour objet

l'ordinateur. L'acte - montrer, manipuler - est essentiellement répétable parce qu'en général la portée d'un concept contient une pluralité de copies ou de parties. La structure : "Une opération répétable (concept de base) avec comme objet au moins une copie d'une collection ou au moins une partie d'un système (concepts ajoutés) de telle sorte que le contenu conceptuel de la collection ou du système pénètre l'esprit".

Paradigme.

Cette méthode rappelle les grammaires traditionnelles qui indiquent d'abord une application concrète pour suggérer la règle générale dans et par cette application. L'exemple concret est appelé "paradigme".

Définition opérationnelle.

P.W. Bridgman, *The Logic of Modern Physics* (1927), en tant que physicien, définit "opérationnel" (par action) : "Actions physiques répétables (concept de base) avec comme objet une chose physique (par exemple un processus électronique) (concepts ajoutés) de telle sorte qu'un contenu de concept physique émerge". A un niveau simple : mesurer la température d'une pierre ensoleillée (objet) avec un thermomètre (action répétable) donne un concept de température (définition en degrés Celsius). Une telle chose donne bien sûr une preuve physique. On a également essayé d'introduire cette manière opérationnelle d'agir dans les sciences humaines en définissant de manière opérationnelle les phénomènes physiques qui accompagnent par exemple les processus mentaux (par exemple, lorsque nous pensons, notre cerveau réagit). Le cognitivisme est connu pour cette méthode en psychologie "cognitive".

Définition causale.

Aristote, De anima II, 2 : 1 : " La définition ne doit pas seulement exprimer des données (...) mais elle doit aussi exprimer l'aitia (la raison) ". Ainsi : "Le soleil (concept de base), s'il est couvert par la lune glissant par (concepts ajoutés), présente une éclipse solaire (concept défini)". Les termes ajoutés articulent ici la raison, la cause. Ce qui conduit à une définition causale.

O. Willmann, o.c., 125, mentionne à ce propos la définition génétique qui exprime dans les termes ajoutés la venue à l'existence (devenir "genèse") du definiendum. Déjà Platon, mais surtout Aristote, adhéraient à cette méthode : "Si l'on peut retracer les données dans leur devenir depuis le début, alors c'est la compréhension la plus aboutie de la signification" (*politica* 1 :2). Ainsi, Aristote (à la suite de Platon) définit l'État d'alors comme étant " devenu " à

partir de la famille et du village. Ce devenir compte comme une sorte de "raison" qui rend intelligible et … définit l'état de l'époque.

1.2.11 Définition du terme "postmoderne".

Ce que l'on appelle "postmoderne" est un type de culture. La culture est un donné que l'on aborde à partir d'une demande. L'homme post-moderne aborde la réalité et son rôle dans celle-ci différemment de l'homme moderne, dans une perspective différente.

Le terme. Postmoderne" contient deux sous-termes : post' après, et 'moderne'. Littéralement : "ce qui vient après la modernité". Post' implique que l'on se distancie de ce qui est moderne, oui, que l'on recherche les fondements de la modernité et que l'on conçoit de nouveaux fondements.

D'une grande "histoire" à plusieurs petites "histoires". F. De Wachter, éd. *Over nut en nadeel van het postmodernisme voor het leven* (Sur l'utilité et l'inconvénient du postmodernisme pour la vie), Kapellen, 1993, le voit comme suit.

Contenu conceptuel. Le terme "histoire" signifie ici "vue d'ensemble". La Bible pré-moderne avait une seule grande histoire : Dieu crée l'univers et y place l'homme avec la tâche de coopérer à un futur état de salut, le royaume de Dieu. Le marxisme avait une autre grande histoire : l'homme industriel moderne dans le rôle du prolétaire a la tâche de se libérer de l'esclavage du capitalisme vers un état futur. La disparition de la foi chrétienne traditionnelle et l'effondrement des États communistes nous laissent avec une fragmentation, à savoir une multitude d'histoires sans prétention et donc "petites".

Au lieu de créer une culture de travail moderne, l'homme post-moderne se promène : comme s'il était porté par le train de la modernité, il se délecte des impressions clignotantes du monde extérieur. Tout au plus, il s'attache à ces "petites" histoires.

Portée conceptuelle. L'art (l'architecture, par exemple), la perception du corps, les nouveaux mouvements sociaux, les nouveaux comportements moraux, sans oublier la multiculture et la "transculture", incarnent le contenu postmoderne. Et ceci plutôt comme "l'état final de la modernité" (L. De Cauter). De la réalité disjointe à la réalité imbriquée. J. Gerits, *Recent trends in Dutch literature*, in : Streven (Anvers) 1994 : Mai, 416/417, voit les choses ainsi.

Contenu conceptuel. La raison moderne s'ordonne elle-même et les choses qui l'entourent de manière nettement distincte. L'homme postmoderne, en revanche, fait l'expérience de lui-même et des choses qui l'entourent comme étant liées entre elles. L'impression générale est la suivante : "Tout est flou".

Portée conceptuelle. Les faits et la fiction s'entremêlent (le nouveau roman historique ou documentaire ; ainsi : E. Marain, *Rosalie Niemand* (1988)). Fiction et métafiction (théorie de la fiction) se côtoient (P. Hoste, *Ontroeringen van een forens* (1993)). Les textes s'imbriquent les uns dans les autres (intertextualité, où un texte est incorporé dans un autre texte (P. Claes, *De Sater* (1993), où des fragments d'Apulée, de Pétrone, d'Homère - des genres littéraires distincts - s'imbriquent les uns dans les autres). Le moi se confond avec le monde et ses données (I.Michiels, Journal brut avec le titre "*Ikjes sprokkelen*" ; Bemlef, Eclips (1993) dans lequel un homme émerge d'un accident de voiture comme quelqu'un qui, en raison d'une amnésie, de troubles de la parole, d'une insensibilité de la moitié gauche du corps, fait l'expérience de lui-même et du monde comme étant flous et entremêlés). Impression générale : une conscience de soi désordonnée dans un environnement désordonné.

Les deux caractéristiques donnent comme définition approximative un ensemble de traits pour caractériser une culture. Chacun met l'accent sur l'une ou l'autre des caractéristiques mais s'accorde sur une critique de la modernité qui se concentre sur le moi rationnel avec son pouvoir d'ordre sur lui-même et sur les choses.

1.2.12 Perception : sensorielle et intellectuelle

Fr. Joignet/ P. van Eersel, *Visions (Le chaos par Prigogine),* in : Actuel (Paris) 1990 : oct., 91/93. Le texte commence comme suit : "Au cours d'une matinée glaciale de l'hiver 1961, Edward Lorenz, un mathématicien très doué, se rend dans son laboratoire du MIT, le très célèbre Institut de technologie du Massachusetts à Boston. Mais il ne se rend pas encore compte que le chaos est sur le point de s'installer. Depuis la Seconde Guerre mondiale (1940/1945), il s'est plongé dans les mathématiques. Ce jour-là, il est fasciné par la séquence d'une simulation numérique (Note : une représentation technique) de l'évolution d'un climat. Dans le calme de son laboratoire, il affine les données sur son ordinateur - un vieux Royal Mac Bec - concernant le climat à étudier (...).

Lorenz n'en croit pas ses yeux : le tracé des nouvelles courbes - loin de répéter bravement l'ancien modèle - s'en éloigne ! De quelques millimètres au début. Plus tard, le coordinateur dessine les chiffres les plus fous. Le nouveau climat, montré dans la simulation, n'a rien à voir avec les prédictions". Remarque : Lorenz a découvert l'effet papillon : un changement météorologique minuscule à un endroit provoque un changement météorologique maximal, de sorte qu'à partir d'un changement météorologique minuscule donné, le maximum est imprévisible (ce qui signifie "cours désordonné" ou rayons).

Analyse phénoménologique.

1. Qu'est-ce que Lorenz perçoit immédiatement comme un phénomène, au sens propre du terme ? Les courbes, la description numérique (simulation) d'un climat - en - évolution.

2. Qu'est-ce que Lorenz perçoit immédiatement comme phénomène, logiquement parlant en tant qu'être pensant ? Par la perception sensorielle, il " voit " avec son esprit l'évolution du temps, une évolution chaotique dans ce cas. Comment devons-nous interpréter cela de manière phénoménologique ? Tout d'abord, il y a le concept d'"observation". En d'autres termes, il y a deux phénomènes, c'est-à-dire des réalités directement données : ce qu'il voit sensuellement (avec les yeux) sur l'écran, et ce que son esprit saisit à travers cette perception sensorielle, l'évolution du climat. Il y a aussi une perception par l'esprit.

Analyse psychologique de la conscience. - Imaginez un double scénario.

a.1. Lorenz s'est endormi avec son ordinateur. Physiquement, il est devant l'écran. Note - On pourrait suggérer que pendant le sommeil, son esprit ou même ses sens saisissent encore quelque chose quelque part, mais cela ne signifierait pas grand-chose scientifiquement alors.

a.2. Un enfant entre en regardant l'écran de travail depuis le Lorenz endormi. Il perçoit des mouvements sur l'écran, mais ne les voit pas comme des courbes significatives mais comme des mouvements de l'écran : sa conscience est avec ce dernier comme un phénomène, le seul phénomène qu'il perçoit.

b. Lorenz se réveille, regarde l'enfant et répète sa perception de ce que montre l'écran : il est maintenant non seulement physiquement mais aussi avec sa conscience, sensorielle et en même temps intellectuelle, avec l'écran et à travers l'écran avec le climat en évolution. La conscience de l'enfant est

à l'écran. La conscience de Lorenz est aussi à l'écran. Mais quelle différence profonde !

Immédiat et moyen. - L'enfant est immédiatement avec l'écran et ses mouvements. Lorenz est immédiatement, comme l'enfant, avec l'écran et ses mouvements, mais il est de plus, à travers ces mouvements, visible sur l'écran avec le temps qui évolue : pour lui, il est immédiatement là.

(1) Même si, par exemple, un psychologue du comportement déclarera qu'il n'a qu'une perception moyenne du temps. Le psychologue comportemental limite le phénomène à ce qui est physiquement perceptible sur l'écran. Le reste est de l'interprétation.

(2) Mais cette interprétation est une forme d'observation directe, psychologiquement consciente. Lorenz est avec le temps, pas avec les courbes, sauf s'il explique à quelqu'un la théorie sur la signification de ces courbes. Ce n'est qu'alors qu'il pense à la médiation de ces courbes entre lui (observateur) et le temps, en d'autres termes, le point de vue du psychologue du comportement.

Conclusion. Lorsque nous décrivons les processus de conscience de manière créative, nous établissons ce qui suit.

1. La conscience de quelque chose - par exemple le temps qui évolue - est susceptible d'évoluer : un enfant qui frissonne sous la pluie froide a conscience du "temps qu'il fait". Et ceci est autant sensoriel (épiderme humide, yeux couverts de gouttes de pluie, oreille captant le bruissement, etc.) qu'intellectuel (saisir la "pluie froide" comme un phénomène à multiples facettes qui concerne principalement les sens individuels). Mais un météorologue qui se promène avec un enfant par la main sous exactement la même pluie - objectivement parlant - en a une conscience différente. En d'autres termes, les expériences antérieures (en tant que mémoire), l'éducation scientifique déterminent également à leur manière la conscience, qui s'avère donc être un donné flexible et évolutif.

2.2. L'immédiateté du donné,

L'immédiateté de ce que la conscience perçoit comme un phénomène, c'est-à-dire directement ou immédiatement donné, évolue avec elle. Nous l'avons vu très clairement dans la saisie par Lorenz (sensorielle, certes, mais par les sens intellectuellement) de ce qu'est le temps et en particulier de la susceptibilité du temps aux changements. Pour l'enfant non formé à la

météorologie, c'était un point noir, un x ou un inconnu, à tel point que les courbes sur l'écran ne signifiaient rien pour lui en termes d'évolution du temps. Pour l'enfant non formé, ces images et leurs mouvements n'étaient pas des simulations (descriptions) de l'évolution du temps et donc ces images étaient un terme médiat en plein par lequel le médiat ou l'intermédiaire devenait abondamment clair.

Simulations. -

Bien sûr, cela suppose que la simulation est une traduction de la météo, par exemple, mais pas une traduction déformante : les courbes simulent réellement (même si cela ne sera jamais complet) la météo. De sorte que pour les météorologues, elles représentent, aussi transparentes qu'elles soient dans la précision de leur représentation, le temps qu'il fait. Mais cela appartient à la théorie de l'essence des simulations en tant que descriptions de données, dont l'utilité dépend du degré d'immédiateté des moyens intermédiaires. Comprendre : le degré d'exactitude inhérent aux moyens de description en tant que traduction d'une donnée transférant de l'information.

Lorsque Lorenz, assis devant l'écran, suit les courbes dans leur évolution, il les perçoit bien sûr avec son œil (avec les psychologues, nous appelons cela "perception sensorielle"), mais il perçoit plus que cela et de cette manière purement sensorielle : il est littéralement avec sa conscience observatrice du temps - en - mouvement (nous appelons cela "perception intellectuelle"). En d'autres termes, les distinctions que les psychologues font au cours de leurs analyses disparaissent dans la perception directe. Lorenz prête attention au temps en évolution à la fois sensorielle (par la simulation) et intellectuelle (par la simulation). C'est le contact direct, non encore obscurci par la théorie concernant la perception sensorielle et intellectuelle, avec le phénomène lui-même dans sa pureté. - Qui trouve l'expression "perception intellectuelle" invraisemblable, trahit un apriori : pourquoi notre perception, c'est-à-dire notre contact direct avec la réalité, ne serait-elle pas possible avec notre esprit ? L'homme est une véritable unité de l'esprit - et - des sens, et c'est ce qu'affirme la phénoménologie.

Nous faisons également référence, par exemple, au processus d'apprentissage de la lecture. Une personne analphabète regarde un mot écrit ou imprimé de manière très différente qu'un lecteur entraîné. En effet, il sera impossible à ce dernier de regarder le mot imprimé sans évoquer immédiatement l'image sonore correspondante. La perception est sensorielle et intellectuelle. Les expériences antérieures, ici l'apprentissage de la lecture lui-même, jouent un rôle dans la perception.

1.2.13 Interpréter

Interpréter, c'est réagir sur un fait donné de manière à le comprendre le plus justement possible. On parle de création de sens. Dans ce domaine, on peut distinguer des degrés, à savoir la conception du sens et le fondement du sens.

- ***Signification*** : Il s'agit ici du donné "selon lui-même", c'est-à-dire comme un donné, en lui-même. Lorsque nous essayons de saisir (le sens ou l'essence de) quelque chose - un événement, une parole, un paysage - de manière correcte et véritable, nous prêtons attention à cette chose elle-même, en elle-même.

Ainsi : Un chef d'entreprise regarde les chiffres : à travers ce " signe ", il comprend que sa marge bénéficiaire est en baisse. Il définit donc à la fois le signe (les chiffres) et ce qu'ils signifient (la perte).

Edward Lorenz et l'enfant qui regarde l'écran appréhendent la réalité. L'enfant ne perçoit que les courbes sensorielles. Lorenz perçoit le sensoriel et l'intellectuel : les courbes lui donnent des informations sur l'évolution du temps.

Note : Parménide d'Eléa (-540/ …), le fondateur de la philosophie éléatique, nous a laissé une expression : "être selon soi" ("Kath'heautou"). C'est-à-dire : ce qui est donné (et demandé) selon le donné (et demandé) lui-même et non selon nous. En d'autres termes, en termes modernes : c'est l'objet qui décide, et non le sujet indicateur. Dans la formule d'Aristote pour "ontologie / métaphysique", cela se traduit comme suit : "l'être en tant qu'être" ("to on èi on").

- ***Interpréter*** : Il s'agit ici à la fois du donné (et du voulu) et surtout de ce que ce donné (avec son demandé) suscite chez celui qui y est confronté. Autrement dit : en termes modernes : et de l'objet, et surtout du sujet en tant qu'être interprétant indépendant de l'objet. C'est le second degré de l'interprétation : il faut du courage pour voir "le panneau sur le mur" et au moins autant pour "y trouver quelque chose". C'est la réaction complète.

Selon Peirce (1.2), celui qui perçoit d'une manière idiosyncratique, directe ou préférentielle, n'adhère pas aux données, ne se limite pas à la conception du sens, mais fonde son propre sens. De même, la théorie ABC (6.11) affirme

que la perception A peut être colorée et obscurcie par les préjugés du sujet (B), de sorte que le comportement (C) devient compréhensible.

Note : Il convient de se référer à cet égard à J. Kruithof, *De zingever* (*Introduction à l'étude de l'homme en tant qu'être signifiant, appréciant et agissant*), Anvers, 1968, un ouvrage qui considère l'ensemble de l'existence humaine comme un signifiant à un triple degré, à savoir "signifier" (c'est-à-dire juger), apprécier, agir. Les jugements de valeur et l'action sont deux degrés d'interprétation.

Sens large. Ch. Peirce (1839/1914), dans sa théorie des complexes, place l'interprétation au centre : l'homme est un " interprète ". Mais ce niveau d'interprétation n'est que la pointe d'un phénomène général : fondamentalement, toute chose, lorsqu'elle rencontre quelque chose d'autre, interprète cet autre. La pierre qui attrape une pierre qui tombe "réagit" à cette rencontre sur le plan physique. La plante qui reçoit la même pierre "réagit" à son niveau biologique. L'animal qui reçoit la même pierre " réagit " à son niveau biologique. Dans la métaphysique de Peirce, les signes jouent un rôle central dans ces rencontres et réactions à celles-ci : ils portent un message qui émane du " rencontré " et est saisi (et interprété) par le " réagissant ", de sorte que l'univers est un grand agrégat de tels signes, transmettant et saisissant des choses et des processus.

Sens plus étroit. Bibliographie t : H. Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, 1970, 116/120 (L' herméneutique). L'"herméneutique" était traditionnellement une science auxiliaire de l'interprétation des textes sacrés ou profanes. Le Père Schleiermacher (1768/1834) fut le premier à convertir, dans sa *Dialektik* (1839), l'"herméneutique" en une vaste théorie de la connaissance (épistémologie) : toutes les expressions humaines (écrites ou non) sont des objets d'interprétation en tant que produits dans lesquels l'âme ou l'esprit humain se révèle. Elles sont des signes de la vie intérieure de l'homme. Comprendre notre prochain à travers ces signes est quelque chose de complètement différent de l'explication scientifique de ces mêmes signes.

- J. Droysen (1808/1884), W. Dilthey (1833/1911), G. Gadamer (1900/2002 *; Wahrheit und Methode,* Tubingen, 1960) ont entre autres élaboré une telle herméneutique. Cfr K.O. Apel, *Die Erklären / Verstehen - Kontroverse in transzendental -pragmatischer Sicht*, Frankf am Main, 1979.

- L'objet ici est l'homme en tant qu'être animé et doué : l'"interpréter" signifie saisir ce qu'il montre à travers son comportement (paroles, gestes),

ses œuvres (produits, œuvres d'art), en un mot : ses expressions culturelles. Grâce à ces signes, l'herméneute peut saisir le "sens" de ce que vit l'autre être humain. C'est ce qu'on appelle la méthode de la "compréhension".

Sens cognitiviste. Le même monde intérieur chez nos semblables peut également être tracé - interprété - par la science et la biologie. La recherche biologique indique la vie psychique par les influences de l'ADN ou l'indique par des méthodes de scannage qui exposent physiquement les processus cérébraux qui accompagnent la vie intérieure. Les "signes" à l'aide desquels le cognitivisme interprète la vie intérieure de nos semblables ne sont plus des signes à comprendre par le sens commun, mais des structures biologiques (l'ADN par exemple) ou des processus biologiques.

Sémiotique. Il faut noter que l'accent extrême mis sur les signes en tant que termes intermédiaires n'est pas tenable car ce n'est que si avant ou en même temps que le signe, on comprend aussi le signifié, on sait qu'il s'agit d'un signe, c'est-à-dire d'une référence (sur la base de la ressemblance ou de la cohérence). La signification du signe dépend de la saisie directe du signifié, de la vie intérieure : la saisie de la vie intérieure de l'homme lui-même est le message.

Remarque : L'inconvénient des signes est qu'ils sont beaucoup trop peu, des modèles insuffisants de similitude de la vie intérieure, mais beaucoup trop, des modèles excessifs de cohérence et qu'ils ne fournissent donc qu'une connaissance indirecte, c'est-à-dire une "interprétation" indirecte.

Nous vous expliquons plus en détail. Selon les spécialistes du cerveau, lorsque le texte que vous lisez a été écrit, les voies neuronales dans des centres spécifiques du cerveau de l'écrivain étaient actives. Cependant, il est plus approprié à ce moment-là de ne pas penser à ces activités neuronales pour "comprendre" l'intention (le "message", l'information) du mot écrit. On prête attention à ce que l'écrivain a voulu communiquer à travers les signes du texte. De cette manière, on peut entrer en empathie avec la vie mentale de l'écrivain, de sorte qu'un modèle similaire de ce qu'il pense se dégage. Le cerveau est peut-être déjà nécessaire : il n'est qu'un modèle de cohérence !

Il y a des biologistes - des généticiens - qui, lorsqu'ils observent un jeu amoureux, pensent (et disent) : "Les personnes impliquées transmettent leurs gènes à leur progéniture". Ces commentaires sont corrects. Cependant, pour "comprendre" ce qu'est ce jeu d'amour en tant que vie de l'âme, il est plus efficace d'avoir de l'empathie pour ce que les deux partenaires vivent,

sans penser à la transmission des gènes ! Ce n'est que de cette manière qu'un modèle de jeu d'amour apparaît et que l'on ne reste pas coincé dans un modèle de cohérence. Ce qui est lié est certainement informatif, mais ce qu'est la vie de l'âme elle-même est beaucoup plus accessible par l'empathie.

En résumé. Apparemment, il y a des choses qui échappent à la biologie. Ce qu'elle comprend a bien une valeur symbolique, mais elle est trop indirecte lorsqu'il s'agit d'interpréter la vie intérieure de l'homme. Passons maintenant à des "signes" moins scientifiques.

Lorsque nous fouillons dans les bâtiments en ruine d'Amérique centrale et du Sud - les archéologues le font intensivement de nos jours - nous tombons sur les vestiges d'anciennes cultures indiennes. En l'absence d'informations historiques suffisantes sur ce que les concepteurs avaient en tête, nous voyons bien un modèle de similitude dans la mesure où il a été matériellement élaboré, mais la signification ultérieure de ce "signe" est souvent un point d'interrogation : "Vénéraient-ils des divinités ? Ou honoraient-ils les ancêtres ? Commémoraient-ils des faits d'armes ? Les bâtiments garantissaient-ils des pouvoirs magiques - de guérison ou de répulsion ?". Sans parler des cérémonies qui s'y déroulaient. Ou encore "Ne souhaitaient-ils pas dissimuler plutôt que montrer ?". Nous pouvons voir les matérialisations de leur monde intérieur, même si elles sont dans un état de délabrement, mais ce qu'ils avaient dans l'esprit reste, à travers les signes restants, à un degré sérieux de mystère. Les signes, par conséquent, ne signifient pas grand-chose. La vie intérieure de cette époque peut être interprétée jusqu'à un certain point, mais de manière "indistincte", c'est-à-dire "peu claire". Les signes - en l'absence de contact direct avec leur signification - donnent lieu à des points d'interrogation.

Encore une fois : les signes sans contact préalable ou simultané avec leur signifiant sont indiscernables.

1.2.14 Définition sous forme narrative

Bibliographie . : W. Wagenaar, *Where logic fails and stories convince*, in : Our Alma Mater (Leuven) 45 (1991) : 3 (Aug.), 258/278. Il s'agit d'un cas aux Pays-Bas. L'événement réel que nous appelons 'x' est ce que les enquêteurs, les juges et les parties concernées tentent de définir.

- Histoire 1. Mme A., qui vit avec son petit ami depuis l'âge de 21 ans, affirme avoir été "agressée par son père il y a six ans". Son petit ami l'incite à signaler l'agression. L'"agression" est une première définition de x.

- Histoire 2. Le père nous raconte qu'une fois, lui et sa fille de quinze ans "étaient seuls dans la maison, mais qu'il ne leur a administré qu'une vigoureuse raclée". "Juste une vigoureuse raclée" est une deuxième définition de x.

- Rapport. Le médecin désigné détermine que Mme A. n'est "plus vierge". "N'est plus vierge" est une troisième définition - cette fois scientifique - de x.

La ***rhétorique***. La "rhétorique" est soit la théorie de la persuasion, soit la pratique de la persuasion. Dans ce contexte, la paire d'opposés du milieu du siècle dernier "objet matériel / objet formel" est appropriée. L'objet - dans ce cas x - est dit "matériel" dans la mesure où il s'agit d'une donnée brute, indubitable (pour toute interprétation). Il est dit "formel" dans la mesure où il est exprimé dans une "forma", un concept, c'est-à-dire une interprétation. Un objet matériel provoque généralement une multitude d'objets formels (interprétations). Ici, les concepts dans lesquels la fille, le père et le médecin jugent x, - chacun selon sa propre perspective, c'est-à-dire les intérêts (fille, père) ou le rôle (médecin). L'un veut persuader (rhétorique), l'autre communique des informations (science).

Logiquement. Logiquement, les histoires et le rapport sont des pré-sentences desquelles on peut déduire des post-sentences. Si l'histoire 1 est vraie, alors le père est nécessairement coupable. Si l'histoire 2 est vraie, alors le père est nécessairement innocent. Si le rapport scientifique est vrai, alors le père n'est pas nécessairement coupable (car Mme A. vit avec son petit ami).

La logique ne fait pas défaut mais est appliquée. L'axiome retenu par chacun est "se venger" ou "contribuer scientifiquement". A partir de là, tous raisonnent de manière strictement logique et définissent leurs histoires, respectivement leur rapport de telle sorte que ll conclusion (coupable, innocent, peut-être coupable) suive. Avec la conséquence juridique qui s'ensuit.

Comme déjà mentionné, *La Logique de Port-Royal* observe que très souvent le sens commun ou même l'intelligentsia (l'avant-garde intellectuelle et artistique) raisonnent très logiquement mais à partir de prémisses critiquables. (cf. primitifs)

1.2.15 La maxime pragmatique de Peirce

Ch. Peirce, *How to Make Our Ideas Clear*, in : Popular Science Monthly 12(1878) : 286/392, articule sa "maxime pragmatique" : "Considérez quels effets, qui pourraient avoir des implications pratiques, nous concevons que l'objet de notre conception ait. Notre conception de ces effets est alors la totalité de notre conception de l'objet". Considérez les effets - qui pourraient avoir des implications pratiques - que nous concevons pour l'objet de notre conception. Dans ce cas, notre conception de ces effets est l'ensemble de notre conception de l'objet. En d'autres termes : si nous avons la compréhension des effets, nous avons la compréhension de l'objet lui-même.

1. Peirce. "Cette maxime a été qualifiée de principe sceptique et matérialiste. En fait, elle n'est que l'application du seul principe de logique recommandé par Jésus : 'C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez'. Cela signifie que cette maxime est étroitement liée aux idées de l'Évangile. Il ne faut donc pas comprendre l'expression 'portée pratique' dans un sens bas et banal". En 1905, Peirce écrira : "Si l'on prépare une certaine prescription pour une expérience, une certaine observation suivra". Ce qui revient à déduire des tests à partir d'un concept donné, à sa mise en œuvre, aux déterminations qui suivent sur le contenu pratique du concept.

Note : Le texte de Matthieu 7, 15/20 parle de la manière d'obtenir une véritable compréhension des faux prophètes : "C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. Cueille-t-on des raisins sur des épines ou des figues sur des chardons ? Il est très douteux que ce soit le seul principe de logique que Jésus ait recommandé. Mais à cette fin.

2. J. Dewey (1859/1952 ; instrumentaliste sur la connaissance). Dewey écrit en 1922 que l'idée principale de Peirce (dont il était l'influence) est le 'pragmatisme'. Alors que W. James (1842/1910) était partisan d'un "pragmatisme" qui évaluait la connaissance en fonction de ses résultats, Peirce était un réaliste conceptuel scolastique et mettait l'accent sur la connaissance en tant que valide en soi, ce qui l'a amené à remplacer le nom "pragmatisme" de James par "pragmatisme". Ce qui n'empêchait pas Peirce de tester la valeur de nos concepts par rapport à leurs résultats pratiques. En ce sens, il était "pragmatique", c'est-à-dire préoccupé par les résultats.

"Le monde en devenir".

Dewey souligne que le pragmatisme présente les caractéristiques suivantes.

a. Le message n'est pas de regarder passivement et contemplativement les simples contenus de la connaissance et de la pensée, mais de travailler

avec ces contenus de la connaissance et de la pensée. Expérimentez les concepts, et vous apprendrez à connaître leur valeur cognitive propre.

b. Ne pas vérifier sans fin les origines de nos concepts, comme la tradition occidentale l'a trop fait, mais plutôt travailler avec des concepts et vérifier leurs résultats qui ne se trouvent pas dans le passé mais dans le futur, voilà la "maxime pragmatique". Le monde non pas tel qu'il était jusqu'à présent, mais le monde en devenir devient central avec le pragmatisme et le pragmatisme.

Cela signifie que l'on définit le contenu conceptuel en fonction des résultats que l'on obtient lorsqu'on l'applique pratiquement (c'est-à-dire qu'on le teste sur des échantillons de son champ d'application).

1.2.16 Qu'étaient Henok et Elias ?

Bibliographie : Ch. Peirce, *Déduction, Induction et Hypothèse*, in : Popular Science Monthly 13 (1878) : 470/482.

(Note : vous pouvez trouver ce texte de Peirce à l'adresse suivante : :

http://www.archive.org/stream/popularsciencemo13newy#page/469/mode/1up

La Bible, le livre de la Genèse 5:21/24 déclare que Henok a été enlevé vivant de la terre par Dieu pour des raisons de sainteté personnelle et d'extension de ce rôle. 2 Rois 2, 1/13 déclare qu'Elias, pour des raisons de sainteté personnelle et d'extension de ce rôle, a été "enlevé dans le tourbillon - vivant - par Dieu dans le ciel". Peirce tente maintenant de définir leur "être" ("ce qu'ils étaient") sous la forme d'un discours de clôture. Et ce, sous sa propre forme tripartite. Nous avons déjà donné les noms des différents syllogismes (Barbara, Bocardo, Baroco) qui seront expliqués plus loin dans ce texte, sous 3.1.3.

1. Barbara. Tous les humains meurent.
Henok et Elias étaient humains.
Henok et Elias meurent.

Sous forme de définition. Henok et Elias (concept de base), si tous les humains meurent et s'ils sont des humains (concept ajouté), alors meurent (concept défini). Le raisonnement est évidemment déductif (de l'ensemble universel (tous les humains) au sous-ensemble (Henok et Elias)).

2. Bocardo. Henok et Elias n'étaient pas mortels.
Henok et Elias étaient humains.
Certaines personnes ne sont pas mortelles.

Sous forme de définition. Henok et Elias (concept de base), s'ils ne sont pas mortels et sont (encore) des humains (concept ajouté), ne sont pas mortels (certains) humains. On reste prudent dans l'ensemble des personnes mais on abandonne la caractéristique "mortel" comme s'appliquant strictement à toutes les personnes. Certaines personnes sont mortelles dans cette interprétation, d'autres ne le sont pas. Le raisonnement, s'il est formulé de manière déductive, est le suivant : parmi toutes les personnes, on conclut, sur la base d'un sous-ensemble, que certaines sont mortelles et d'autres non.

3. Baroco. Tous les humains sont mortels.
Henok et Elias ne sont pas mortels.
Henok et Elias n'étaient pas des personnes.

Sous forme de définition. Si tous les humains sont mortels, et si Henok et Elias (concept de base), ne sont pas mortels (concept ajouté), alors ils n'étaient pas des humains (concept défini).

On reste prudent à l'intérieur de l'ensemble des personnes, mais - contrairement à bocardo ci-dessus - on conserve la caractéristique "mortel" comme s'appliquant à strictement toutes les personnes.

Déduction : si tous les humains sont mortels et que Henok et Elias ne le sont pas, alors Henok et Elias ne sont pas des humains ! Ils sont en dehors de l'ensemble des personnes.

Vous voyez, définir dépend de notions définies. En effet, selon le fait que les "personnes" ont déjà été définies comme étant soit mortelles, soit parfois mortelles et parfois non mortelles, la phrase suivante est soit "Henok et Elias n'étaient pas des personnes" (baroco), soit "Henok et Elias étaient des personnes non mortelles" (bocardo).

Il n'est donc pas surprenant que la logique classique attache une telle importance à des notions telles que les "formae" définies (contenus de la connaissance et de la pensée). Par essence, les jugements et les raisonnements peuvent invariablement être exprimés sous une forme définie, comme démontré ci-dessus. Cela indique que - au moins dans la logique formulée naturellement - on définit ou on construit des définitions sur des concepts définis.

1.2.17 Définition de la "maladie psychiatrique".

Nous reproduisons textuellement la réaction suivante d'un lecteur : Thérèse Liechti (Pully, VD), *Qu'est-ce que la maladie mentale* ?, in : Le Temps (Genève), 29.10.01, 20 ;

(...) "Vous affirmez que les troubles mentaux neuropsychiatriques sont responsables de près d'un tiers des handicaps dans le monde. D'un point de vue psychiatrique, on pourrait considérer une telle affirmation comme plausible. Cependant, la psychiatrie est depuis longtemps à l'œuvre dans toutes les couches de la société, aidée par des millions de francs suisses (1 franc suisse = 0,6 euro). Et pourtant, le nombre de guérisons totalement réussies de personnes "souffrant de troubles mentaux" est anormalement bas. Depuis plus d'un siècle, la psychiatrie promet de guérir les maladies dites mentales. Malgré des dépenses sans précédent dans ce domaine, les maladies mentales continuent d'augmenter. En 1952, le DSM (la bible américaine de la psychiatrie) recensait 112 troubles mentaux. Aujourd'hui, il en compte 374. Plus on s'en remet à la psychiatrie - ou plutôt plus elle s'impose - plus la société s'enfonce dans les problèmes mentaux. En Suisse, le nombre de cas d'Assurance invalidité pour raisons mentales est passé de 23507 en 1986 à 62000 en janvier 2001.

Une preuve d'inefficacité ? En fait, si la psychiatrie ne parvient pas à résoudre un problème, elle prétend qu'il s'agit d'une "maladie incurable". Avant que les sept milliards d'habitants de la planète ne soient qualifiés de "malades mentaux", nos dirigeants devraient tester une fois pour toutes la validité de cette pseudoscience pour voir si elle a encore sa place dans notre société.

Voilà pour le texte soumis en réponse à un article précédent.

Remarque. On peut faire valoir que le fait que le nombre de troubles psychiatriques soit en augmentation, comme mentionné ci-dessus, est peut-être dû à une recherche plus approfondie sur ces troubles et n'est donc pas une preuve d'ignorance. Il reste que l'auteur a raison d'attirer l'attention sur la définition de ce qui constitue une "maladie psychiatrique". Le fait que le DSM soit passé de 112 à 374 affections "définies" est peut-être la preuve que la définition générale elle-même a évolué et que, par conséquent, le concept de "maladie psychiatrique" lui-même a commencé à être flou.

Il se peut que ce soit encore le cas, comme l'insinue clairement l'auteur. Si, après enquête, cette dernière hypothèse s'avérait exacte, alors les échecs - qui sont indéniables, surtout lorsque notre psychiatrie occidentale traite des "maladies psychiatriques" de peuples non occidentaux - auraient pour raison le caractère pseudo-scientifique de la psychiatrie établie.

Bien sûr, avant d'affirmer publiquement que la psychiatrie établie est une pseudoscience, il faut d'abord le prouver. Il se pourrait que la psychiatrie soit encore "en chemin" et que ses échecs incontestables ne prouvent pas qu'elle est pseudo mais qu'elle a encore beaucoup de chemin à parcourir.

En ce qui concerne les "affections psychiatriques" des cultures non occidentales, nous parlons d'ethnopsychiatrie. En substance, cela revient à dire que notre psychiatrie occidentale rationaliste qui fonctionne pour nous, Occidentaux (si elle fonctionne !), peut difficilement être appliquée à d'autres cultures. Là-bas, on cherche plutôt refuge et salut auprès des guérisseurs de la tribu ou du clan, les chamans, qui tentent d'aider les patients avec les moyens traditionnels (invocation des esprits, incantations...). Dans de nombreux cas, les patients affirment être aidés par leurs guérisseurs traditionnels beaucoup mieux, beaucoup plus fondamentalement, que par (certains de) nos psychiatres, qui ont tendance à résoudre les problèmes dans les profondeurs de l'âme humaine avec une prescription pharmaceutique de tranquillisants. Voir e.a. Daryush Shaygan : *Le regard mutilé, Pays traditionnels face à la modernité*, Editions Albin Michel, 1989

Ce chapitre résume : La définition et la classification sont des modes d'énumération. La définition fait référence au contenu du concept, tandis que la classification fait référence à la portée du concept. Une énumération potentielle signifie qu'au moyen d'une énumération approximative, les caractéristiques les plus importantes sont mentionnées.

Les catégorèmes et les catégories définissent l'original. Les catégorèmes renvoient à l'essence de la définition, ils définissent de manière distributive. Les catégories fournissent des informations supplémentaires.

Une énumération calculée peut également conduire à une définition. En option, on peut définir en indiquant ce qui est exclu dans la définition.

L'éristique ou le débat sur la raison est spécialisé dans la réfutation : si d'un contre-modèle découlent des phrases contradictoires, alors ce contre-modèle est absurde. Un tel contre-argument peut également rester indécis, de

sorte que ni ses partisans ni ses opposants ne peuvent tirer de manière convaincante une conclusion logiquement décisive. Zénon l'a exprimé par son immortelle déclaration : "Ni vous, ni moi ne prouvons vos prémisses de manière convaincante". La maïeutique socratique consistait donc à réfuter une définition incomplète par des contre-modèles afin de parvenir à un degré de définition précis.

Les catégories sont un tas de platitudes à valeur heuristique et se définissent collectivement.

Tout comme les catégories d'Aristote, la chreia est une manière collective de définir en fonction de la cohérence des "lieux". Les deux lieux de base sont "qui" et "quoi". En outre, la chriea met en évidence un certain nombre d'aspects ou de perspectives : la définition est par exemple complétée par une raison, un modèle pour ou contre, des exemples et des témoignages.

Une définition accumulative tente de trouver un événement vrai à travers diverses données et témoignages. Lorsque l'on arrive à une définition provisoire, il faut la tester à nouveau. Platon parlait d'une définition lemmatique - analytique. On part d'une hypothèse préliminaire, dont on vérifie l'exactitude par une recherche.

Le singulier est défini par une accumulation d'échantillons jusqu'à ce qu'il devienne distinguable du reste de la réalité.

Dans la méthode classique de définition, il n'y avait pratiquement aucune attention pour le concept singulier. La méthode romantique définit le concept de manière à rendre justice à son caractère unique.

On peut trouver des définitions synonymes, par exemple, dans un dictionnaire bilingue. La définition connotative concerne le contenu conceptuel, la dénotative donne la portée conceptuelle.

Les définitions opérationnelles montrent un contenu conceptuel via des actions physiques répétables. On peut aussi définir de manière causale. Les concepts ajoutés expriment alors la raison.

Si nous essayons de définir le postmoderne, il s'avère que les postmodernes examinent de manière critique les fondements de la culture moderne d'un point de vue holistique et multiculturel.

Interpréter une réalité signifie que l'on donne à un fait donné la signification la plus correcte possible. Dans ce processus d'attribution de sens, on peut distinguer des degrés, à savoir : la conception du sens et le fondement du sens. L'histoire de Lorenz montre que la conception du sens comporte un aspect sensoriel et un aspect intellectuel. Parménide parlait de "l'être selon soi", selon lequel c'est l'objet qui décide, et non le sujet qui interprète.

Le terme "interpréter" a un sens large, qui fait qu'à peu près tout réagit sur tout. Schleiermacher interprète toutes les expressions humaines comme des signes de sa vie intérieure. Il cherche ainsi à comprendre son prochain, ce qui est bien plus profond qu'une simple explication scientifique de son comportement. Comprendre son prochain présuppose une attitude d'empathie. Celle-ci est fondée sur la ressemblance. Les modèles de ressemblance rendent la vie de l'âme beaucoup plus accessible que les modèles de cohésion.

Les histoires sont également des prépositions dont on peut dériver des postpositions. Une fois appliquées, il apparaît si les prépositions correspondent ou non à la réalité. Peirce plaide également pour une telle règle pragmatique, qui teste les résultats de la connaissance. .

La définition dépend des concepts définis, c'est pourquoi la logique classique attache une importance si exceptionnelle à une définition correcte. La définition de la "maladie psychiatrique", ou mieux, le manque de clarté à son sujet, montre que ce n'est pas toujours aussi simple.

1.3 Linguistique

1.3.1 Textuologie

"Textus" en latin signifie "tout ce qui est assemblé", comme par exemple un tissu, une charpente, un bâtiment. La 'textuologie' est l'assemblage de textes, la textologie.

Texte. Tout ce qui constitue un texte logiquement solide est résumable dans un contenu conceptuel. Vu sous cet angle, le texte est un terme long qui exprime le contenu. Le contenu et la portée, s'ils sont logiquement solides, sont résumés dans le titre au-dessus du texte.

Bibliographie . : H.L Marrou, *Histoire de ! éducation dans l' antiquité*, Paris, 1948, 239. Les élèves écoutaient d'abord une histoire ('muthos', 'epangelia' ; Lat. : narratio). Ils devaient en faire un compte rendu logique,

en fait une “paraphrase”, c’est-à-dire une réécriture, de préférence avec des mots à eux, indiquant la structure.

Algorithme. Qu’est-ce que l’on recherche lorsqu’on fait une paraphrase logique ? L’élaboration d’un algorithme apparemment simple, comportant deux étapes essentielles. Nous allons maintenant présenter un paradigme de manière à ce que, dans et par celui-ci, le concept général de la paraphrase logique devienne clair dans notre esprit.

Texte. (1) Exemple du champ de compréhension. “ Un garçon qui avait assassiné son père et qui craignait la législation sur le parricide s’enfuit dans le désert. Alors qu’il traversait les montagnes, il fut poursuivi par un lion. Avec le lion à ses trousses, il grimpa sur un arbre. C’est alors qu’il voit un “dragon” (note : serpent) se précipiter vers son arbre, peut-être pour y grimper aussi (…). (…). Pendant qu’il fuyait le dragon, il fit une chute”. (2) Définition du contenu conceptuel. “Le malfaiteur n’échappe pas à une divinité : la divinité fera subir au malfaiteur un jugement”. Note : les mots cités entre guillemets sont des mots cités de mémoire selon l’explication de Marrou.

Logique du concept. Le texte illustre la logique du concept.

1. Le contenu conceptuel. Celui-ci émerge dans ce que la textologie traditionnelle (littératologie, littérature) appelle “la leçon morale”. Ici : “La divinité fera subir au malin un jugement”. Remarque : le “ jugement de Dieu “ est un élément régulier de nombreuses religions antérieures. Ici : le lion et le dragon ne sont pas des accidents au sens de cet axiome, mais des interventions dans la vie terrestre par une divinité quelconque qui rétablit ainsi un ordre éthique violé (et sont donc des interventions directrices (cybernétiques)).

2. La portée de la compréhension. Le contenu de cette “leçon de morale” - la proposition ou “thèse” exprimée et illustrée dans la paraphrase - se réfère à tous les cas de jugement de Dieu. L’histoire, cependant, est limitée - pour des raisons textuelles - à un seul échantillon de toute la collection des jugements de Dieu.

Règle. Sans l’échantillon du champ d’application, le simple contenu est sans vie. Sans le contenu explicitement articulé, l’échantillon est trop “anecdotique”. Une “anecdote” est, selon la définition logique du moins, un échantillon de toute une histoire sans aucun sens de sa portée logique (dans la “leçon morale” ou le contenu conceptuel général qu’elle illustre, articule).

Une paraphrase logique - comme toute histoire logique - tient compte de l'algorithme en deux étapes. Depuis les années 1970, l'objectif est d'apprendre aux enfants à "philosopher" sur la base d'histoires auxquelles ils répondent logiquement. Si l'algorithme en deux étapes, dans l'histoire elle-même et dans le traitement par l'enseignant et les enfants, est respecté, on arrivera à la "philosophie pour enfants", car la logique appliquée s'en chargera.

1.3.2. Thèmes

Bibliographie : O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, Wien, 1959-5, 10/12. Les médiévistes distinguaient une pluralité de thèmes textuels. Deux prépositions. On ne peut pas tomber sur un sujet sans une règle de composition du texte.

1. Tout thème est un concept, c'est-à-dire un contenu et une portée. Le premier réflexe est donc de chercher la définition de ce contenu et d'en choisir au moins une dans la portée.

2. Chaque thème est en soi un "objet matériel", c'est-à-dire une donnée pour toute interprétation, qui est cependant ouverte à une pluralité d'"objets formels" (perspectives, points de vue). Le second réflexe consiste donc à saisir les données indéterminées et à vérifier si, dans les données demandées, il n'y a pas d'objet formel ou s'il y en a un ou plusieurs.

1. Un seul terme.

"Quaestiones simplices de uno vocabulo" ("Tâches simples concernant un mot"). Ainsi : "La fille" ou "Travail". Dans le simple titre, aucun objet formel n'est perceptible. Par conséquent, l'élaboration d'un tel thème est, en principe, encyclopédique au sens suivant : il faut discuter du contenu des concepts ainsi que de toutes les instances (portée distributive) et de l'ensemble qu'ils constituent (portée collective). Ce serait une discussion sans fin. Remarque : Lorsqu'un tel sujet "sans fin" est présenté, cela signifie presque toujours que l'on s'attend à définir le contenu du concept au moyen d'échantillons (méthode inductive) du volume distributif ou collectif. Pourquoi aussi le volume collectif ? Parce que les filles ne sont pas seulement les spécimens d'une collection, mais elles sont aussi les "membres" de leur propre cohérence, que l'on pourrait appeler "le monde des filles". Il en va de même pour le thème du "travail". Il y a des spécimens de travail et il y a " le monde du travail ".

2. Une relation.

Nous ajoutons ce type de thème à ce que dit Willmann à ce sujet. Ainsi : "La fille et le garçon" ou "Travail et économie". Ici, un seul objet formel est indiqué, à savoir la relation. L'infini du thème précédent est fortement réduit. Mais attention : il ne s'agit pas de deux dissertations mais d'une définition des deux termes du thème et surtout de la relation entre eux : la fille dans sa relation au garçon et le travail dans sa relation à l'économie.

3. Un jugement.

"Quaestiones coniunctae de propositione aliqua" ("Déclarations composées concernant un jugement"). Ainsi : "Les filles ont invariablement des problèmes qui leur sont propres" ou "Le travail peut être un plaisir mais est aussi un fardeau". L'objet formel est donc : "avoir ses propres problèmes" ou "l'agréable mais aussi le pénible".

4. Un texte entier.

Nous ajoutons également ce type de thème à l'exposé de Willmann. Il s'agit alors de résumer le texte dans son contenu conceptuel (avec d'éventuels prélèvements dans la portée distributive ou collective). C'est ce qu'implique le résumé. Pour le reste, ce qui a été dit plus haut à propos des objets formels s'applique.

Ce n'est que si la formation du texte est comprise logiquement qu'elle est également justifiée logiquement et qu'elle ne devient pas une question émotionnelle ou autre question non logique.

Cette partie est résumée : Un texte logiquement solide a un contenu conceptuel et une portée conceptuelle. Le thème peut se référer à un seul terme, à une relation ou à un jugement. La tâche d'un texte entier peut aussi être de saisir le contenu conceptuel, éventuellement avec la portée distributive ou collective.

2 Théories du jugement

2.1 Le jugement

Sophie a accompagné sa mère chez le médecin.

- "Et, Sophie, qu'a fait le médecin ? "demande le père le soir.

- "Il a d'abord pris mon poignet, puis il a regardé pour voir quelle heure il était.

Un jugement est l'attribution de modèles déjà présents dans l'esprit (la mémoire) à un original (le sujet) comme en témoigne le jugement de Sophie.

2.1.1 Le jugement (quantité / qualité)

“ Juger, c’est de quelque chose, c’est affirmer quelque chose “, dit Aristote, dans le *De interpretatione*. Son titre dit tout : interpréter le sujet (sujet comme original, S) en fonction du dire (prédicat comme modèle, P), c’est juger. Dans ce sens aristotélicien, la théorie du jugement fait partie de l’“herméneutique” (la théorie de l’interprétation).

- La phrase en elle-même. Bernhardt Bolzano (1781/1848), connu pour sa *Wissenschaftslehre* (1837) en quatre volumes, conçoit le jugement comme un contenu ou une forma de connaissance indépendante de l’esprit connaissant et pensant en tant qu’être psychologique : pour lui, la logique se distingue immédiatement du jugement, la psychologie du jugement. Il parle donc du “jugement, exprimé en un sens, en lui-même”.

- ***Qualité et quantité.*** Bibliographie : Ch. Lahr, *Cours* (*Logique*), 502/506 (La proposition). Le terme s’exprime dans un terme. Le terme de jugement est la phrase (proposition, énoncé). Le terme de jugement est, comme le terme de concept, un terme total divisible en sous-termes.

- La phrase et la phrase complète. La phrase prend deux formes grammaticales, la phrase singulière et la phrase complète. Ainsi : “La jeune fille est venue en remontant la plage” et “Parce qu’elle voulait savoir si l’eau de la mer était chaude, la jeune fille est venue en remontant la plage”. La phrase complète représente bien sûr un contenu compréhensible plus large.

- “S est P”. Il ne faut pas se méprendre sur cette formule abrégée, car elle symbolise à la fois un jugement d’héritage et un jugement exprimant une relation. J. Lachelier (1832/1918) distingue les jugements d’héritage des jugements de relation. Ainsi : “ Pierre est un être humain “ signifie : “ Pour Pierre, l’être humain est propre ou “ inhérent “ “. On peut également dire : “Pete est (implique) d’être un être humain”. “Pete est le fils de Joseph” signifie “La relation de Pete à Joseph est celle de fils (à père)”. Mais logiquement, on peut aussi dire : “Le fait que Pierre soit le fils de Joseph est inhérent à Pierre”. Une “ relation “ est une identité partielle (analogie) et c’est une propriété (au sens platonicien large) que possède une chose dans la mesure où elle est pensée comme incluant autre chose. Conclusion : on ne confond pas les signes grammaticaux (ici les mots) avec les termes logiques. Si les relations en soi jouent un rôle, alors - logiquement parlant - elles sont, comme souligné plus haut, la ressemblance et la cohérence. Dans la phrase “Piet est le fils de

Joseph", c'est la cohérence, car ils ne se ressemblent pas du point de vue de la personne en question, mais ils sont liés entre eux.

Qualité. On fait attention au caractère identitaire du proverbe qui, par rapport à un sujet, est affirmatif (est), négatif (n'est pas) ou restrictif (avec réserve : est dans un certain sens et n'est pas dans un certain sens). Il s'agit de trois "qualités". Jugement de style. "Ce mur est blanc". "Ce mur n'est pas blanc". Supposons que deux peintres en bâtiment regardent le mur avec un œil de connaisseur et que l'un d'eux dise : "Ce mur est blanc et n'est pas blanc". Logique : "Ce mur, si le blanc pur est 'blanc', n'est pas 'blanc', mais si le blanc impur est 'blanc', alors il est 'blanc'". En d'autres termes : logiquement parfaitement en ordre avec une certaine apparence de contradiction. Un jugement restrictif : "blanc avec réserve". La vie comprend de nombreux jugements restrictifs - prudents. On pense par exemple à "à mon avis", "dans la mesure où il apparaît" et autres.

La ***quantité***. La quantité est trahie par les mots qui comptent avec le sujet.

- ***Distributif.*** Singulier, certain, universel.

"Le platonicien Speusippus était le cousin de Platon. "

"Certains platoniciens étaient sceptiques.

"Tous les platoniciens mettent Platon en premier. "

"Dieu seul est le créateur de l'univers en évolution" est une manière de dire "Dieu est le seul qui (...)". Ce qui est un jugement singulier.

- ***Collectif***. Il concerne une partie, plusieurs parties ou toutes les parties.

"Le panache de cet oiseau est brun. "

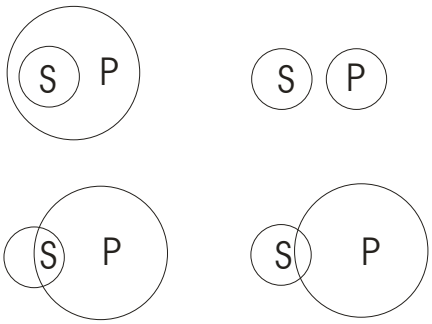
"La tête et le cou de cet oiseau sont blessés. "

"L'oiseau entier fait une mauvaise impression. "

Comme déjà cité (1.1.5), les scolastiques ont dérivé les lettres A (tous) et I (certains (font)) de "affirmare" ("affirmer") et "O" (certains ne font pas) et "E" (aucun) de "nego" ("je nie").

Modèles géométriques. O. Willmann, *Abriss*, 73f, mentionne que le quantitatif d'un jugement est 'picturable' dans des cercles ou des diagrammes de Venn, d'après John Venn (1834/1923) , mathématicien et philosophe anglais.

Nous obtenons respectivement :



S a P S e P
Tous les S sont P Aucun S n'est P

S i P S o P
Certains S sont P Certains S ne sont pas

2.1.2 Le jugement en lui-même et dans son contexte

Un jugement comprend un terme qui, en tant qu'original, détermine le reste, et un terme frappant qui est le noyau du modèle. Mais à côté de cela, il y a les "clauses" qui précisent à la fois l'original et le modèle. Un mot à ce sujet.

La clause attributive représente (spécifie) un terme non verbal. Ainsi : "Belle, elle est apparue sur la plage". Beau' spécifie 'elle' et non pas comme on pourrait le croire, vu la proximité locale, 'apparu' ! "Elle, la maîtresse du café, ne s'est pas laissée faire". La clause " la maîtresse du café " comporte un nom et spécifie " elle " (on parle alors d'" ajustement " ou d'" apposition ") et le fait en tant que spécificateur de raisonnement.

La clause adverbiale (adverbiale) est accompagnée d'une forme verbale. Ainsi : "Soudain, elle est apparue" (où "soudain" est un adverbe).

Les ***'modalités' grammaticales***. Cet aspect du jugement nous semble important au vu des nuances ('nuances') qui concernent le caractère de réalité dans le verbe.

1. Interrogativus. Interrogatif. " Une fille apparaît-elle sur la plage ? ".

2. Dubitativus. Exprimer le doute. " Une fille apparaîtrait-elle sur la plage ? ". Interprétation : " Il semble peu probable " ou " Il est douteux que… ".

3. Potentialis. Possibilité indiquant . "Peut-être / peut-être qu'une fille apparaîtra sur la plage". Ou encore " Il est possible que . ".

4. Realis. Qui indique un fait. "Une fille apparaît (réellement) sur la plage".

5. Concessivus. Concessif. "Néanmoins (nonobstant) une fille apparaît sur la plage". Ou encore "Contre toute attente .

6. Irrealis. Irrealis. "Aucune fille n'apparaît sur la plage. "

7. Conditionalis. Conditionnel. "Dans ce cas (sous cette condition), une fille apparaît sur la plage".

Contextuel. Un jugement, dans la vie, n'est généralement pas une déclaration isolée. Nous allons maintenant en donner un exemple.

1. Hilde marche". Si cette phrase est une réponse à la question "Quelle profession exerce Hilde ? ", alors cette phrase signifie " Hilde est une marcheuse ". Elle fait alors partie des coureurs.

2. "Hilde marche ". Si cette phrase est une réponse à la question " Que fait Hilde en ce moment ? ", alors la phrase signifie " Hilde marche en ce moment ". Elle est alors représentée dans une activité réelle.

Le "non-dit". Ces dernières années, un certain nombre de linguistes ont parlé du "non-dit".

Ce qui n'est pas dit dans une conversation, y compris dans un jugement, peut avoir une importance décisive pour la bonne compréhension de ce qui est dit ! Apparemment absent, ce qui n'est pas dit est pourtant présent ! Il se représente - sans mots mais contextuellement - dans le sens d'un jugement. C'est ce qui ressort très clairement de la phrase "Hilde marche" lorsqu'on pose la question à laquelle cette phrase est une réponse.

Conclusion. Tant "en lui-même" que "dans son contexte" (contextuellement), un jugement est sujet à des significations de toutes sortes !

2.1.3 La raison d'être d'un jugement

" Le tournant sémiotique. La tendance à rendre central tout ce qui est signe remonte à Ch. Peirce (1839/1914), F. de Saussure (1857/1913) et Ch. Morris (1901/1971).

- Ch. Peirce *Collected Papers* (1931/1935)), a défini le signe comme "quelque chose qui représente pour quelqu'un quelque chose à quelque égard" (quelque chose qui, aux yeux de quelqu'un, représente quelque chose sous un certain point de vue).

- Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, ouvrage posthume publié par trois de ses élèves en 1916), appelait la théorie des signes "sémiologie" et mettait l'accent sur le système des signes.

- Ch. Morris ; *Foundations of the Theory of Signs*, Chicago Univ. Press, (1938) préconise la "sémiotique" à trois volets qui s'est banalisée depuis lui, en suivant d'ailleurs les traces de Peirce.

- On peut également mentionner Lady Welby (1837/1912), qui, avec son "significa", a mis l'accent sur "l'acte de langage" comme moyen de compréhension humaine et qui a trouvé des adeptes aux Pays-Bas, entre autres pays.

La raison sémiotique. Morris a distingué trois aspects principaux.

- ***1. syntaxique***. "Il fait beau aujourd'hui". La "syntaxe" désigne la formulation bien formée d'un signe linguistique, ici la phrase "Il fait beau aujourd'hui". Les parties du discours s'emboîtent bien linguistiquement : les règles du discours s'imposent. C'est la raison syntaxique de la validité de l'énoncé.

- ***2. sémantique***. " Il y a du soleil aujourd'hui. " La " sémantique " prête attention à la vérité de l'énoncé.

S'il fait effectivement - définitivement - beau aujourd'hui, la phrase est un énoncé sémantiquement " significatif " un jugement au sens propre. La syntaxe situe la phrase dans le système linguistique avec ses règles mais la sémantique la situe dans l'ensemble de la réalité environnante avec ses " faits ", ici le fait que le soleil brille. " Ce qui est ainsi est ainsi " : le soleil brille et donc le locuteur dit de manière véridique et réaliste que " c'est ainsi " ! C'est la raison sémantique de la validité de l'énoncé.

- ***3. pragmatique.*** " Il y a du soleil aujourd'hui. "Pragmatique" note le résultat visé par l'énonciation. L'homme qui parle dit à sa femme à l'aube : " Il fait beau aujourd'hui " avec l'intention de lui faire une proposition, c'est-à-dire de profiter de cette journée ensoleillée pour sortir. La phrase est une invitation. C'est la raison pragmatique de l'énoncé.

Pensez à la formule d'Einstein "$E = mc^2$". En elle-même, cette formule est une équation mathématique. Rien de plus. C'est de la syntaxe. Mais le jour où Einstein remplit les blancs (lemmata platoniques) de cette formule, c'est-à-dire qu'il les interprète, ils deviennent des termes descriptifs : E pour l'énergie, m pour la masse et c pour la vitesse de la lumière. Einstein décrit ainsi la structure de l'ensemble des éléments qui composent E, m, c^2.

La théorie des modèles s'exprime : les formules ou "coquilles" syntaxiques mais vides acquièrent un contenu sémantique et deviennent pragmatiques, utilisables. Il s'agit de modèles physiques qui fournissent des informations sur des réalités physiques.

L'acte de langage proprement dit. L'enjeu principal de significa est une forme de compréhension entre les personnes avec comme instrument un usage du langage qui se met le plus efficacement possible au service de cette compréhension. Significa, si elle est cohérente avec elle-même, renverse l'ordre de la sémiotique expliqué ci-dessus dans un paradigme. Il y a d'abord la pragmatique qui vise le rapport - ici : obtenir de la femme qu'elle sorte avec elle, - ce qui était depuis longtemps l'intention des deux, qui n'attendaient que l'occasion favorable d'une journée ensoleillée Ensuite, il y a la sémantique : enfin la condition principale de la sortie est un fait et donc le " Il fait - compris : enfin - beau aujourd'hui " résonne. Enfin, il y a une phrase bien formée, une expression de la syntaxe.

La raison. Tout ce qui est, a sa raison. Même une déclaration. Morris nous a appris à les comprendre sémiotiquement. Lady Welby nous a appris à les interpréter de manière signifiante. Deux "perspectives", c'est-à-dire deux méthodes d'approche, d'un même énoncé ou d'un même "signe linguistique", qui en montrent l'ambiguïté.

2.1.4 Possibilité de révision des décisions

Bibliographie . : J.M. Bochenski, *Philosophical methods in modern science,* Utrecht / Anvers, 1961, 74vv. (Sens sémantique et vérifiabilité).

Deux propositions défendues par l'auteur.

1. Un jugement, si l'on peut identifier une méthode par laquelle il est "vérifiable" (dont on peut tester la vérité), est "sémantiquement significatif" (qui signifie quelque chose).

2. Une expression (par exemple, un mot) qui n'est pas un jugement, si elle s'avère utile dans le cadre d'un jugement sémantiquement significatif, est " sémantiquement significative ". "

Le sens (la signification) et la testabilité ne sont pas totalement identiques. Les penseurs qui identifient les deux sont réfutables.

La testabilité n'est pas précisée et ce dans un double sens : il existe une multitude de méthodes de test (par exemple, le test sensoriel n'est qu'une méthode) et dès lors qu'il y a, sinon vérité, du moins probabilité, il y a une raison suffisante pour valoriser un jugement comme significatif, c'est-à-dire fournissant une information, disant quelque chose au lieu de " ne rien dire ".

Quelques types. H. Reichenbach (1891/1953) considère que la confirmation ou la réfutation d'un jugement scientifique est possible de quatre manières : logique, technique, physique et trans-empirique. Cependant, il existe également d'autres classifications.

- ***1) Logique***. Un jugement, s'il ne contient aucune contradiction, est logiquement (comprendre : logiquement) vérifiable. Ainsi : "Un corps physique, s'il se déplace à une vitesse de 350 000 km par seconde, devient extrêmement léger". Physiquement, un tel jugement est invérifiable mais logiquement il ne contient pas de contradiction.

- ***2.1. Technique.*** Une opinion, s'il existe des moyens techniques de la vérifier, est techniquement vérifiable. " La température de cette pierre ensoleillée est de 25° C. " est vérifiable au moyen d'un thermomètre car le thermomètre est un moyen technique de vérifier la vérité du jugement.

- ***2.2. Physique***. Un jugement, s'il ne viole pas les lois de la physique, est physiquement vérifiable. "Un corps physique, s'il se déplace à une vitesse de 350 000 000 km/seconde, devient extrêmement léger" est contraire aux lois de la physique et donc "falsifiable", réfutable.

- ***3. transempirique***. Trans-empirique" signifie "ce qui va au-delà des méthodes empiriques". Reichenbach choisit comme modèle l'opinion d'une certaine secte religieuse : "Le chat est un être divin". Quelle méthode d'essai pouvons-nous trouver pour cela ? En d'autres termes : comment rendre une telle chose évidente ? Pour l'empiriste (ou le positiviste), une telle affirmation appartient au non-sens de la métaphysique, car il n'accepte que des critères techniques, physiques et logiques (signes distinctifs).

- Mais il existe d'autres classifications. Un phénoménologue husserlien acceptera comme vérification l'effacement pur et simple d'un (phénomène) donné. Les psychologues qui appliquent la méthode d'introspection de manière scientifique, acceptent comme vérifié un jugement qui naît selon cette méthode. Les jugements religieux ont leurs propres moyens de vérification, que Bochenski appelle "trans-naturels". Ces méthodes dépassent celles du positiviste logique (= empiriste logique) qu'était Reichenbach.

axiome de tolérance. R. Carnap (1891/1970), qui a fondé la revue *Erkenntnis* avec H. Reichenbach, affirme : "Chacun est libre de décider quel type de vérifiabilité il considère comme admissible. Bien sûr, de telle sorte que des jugements au moins probables voient le jour !

Note : La testabilité intersubjective consiste dans le fait que, à part un individu qui se forge une opinion selon une méthode ou une autre, d'autres peuvent également tester cette opinion. Du moins en principe. Ceci est vrai pour toutes les méthodes, mais surtout pour la méthode introspective qui porte des jugements sur sa propre vie mentale. Mais cela s'applique également aux jugements qui ne concernent qu'un seul fait (physique ou non physique) observé par un seul témoin. Qui est le seul témoin d'un meurtre, peut - certainement pas de manière directe - être aidé de manière intersubjective au tribunal ! Mais cela n'implique pas que ce témoin n'est pas crédible, c'est-à-dire qu'il ne dit pas la vérité ou la probabilité.

2.1.5 Étapes sémantiques

Bibliographie . : I.M. Bochenski, *Les méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr./Antw.,1961, 72v . R. Nadeau, *Voc. techno. et anal. de l'épistémologie*, PUF, 1999, 403s. (Métalangue). " Sémantique " signifie " ce qui est relatif au sens d'un signe (les mots par exemple) ".

On peut distinguer un stade sémantique zéro, un premier stade ou "langage objet" et un second stade ou "métalangage".

- 1. stade zéro sémantique.

Cette étape est encore pré-sémantique. DO (Donné). Sur terre. Un lièvre saute de l'herbe là. C'est le phénomène qui n'a pas encore pénétré la conscience et qui n'a pas encore été exprimé en signes (langage). DE. (Demandé). Les étapes sémantiques.

- 2.1. Première étape ou "langage objet".

Il pénètre ma conscience et en moi (avec le mot intérieur) je dis : "Un lièvre saute de l'herbe là". Je rencontre un ami et je dis : "Un lièvre saute de l'herbe là". Le phénomène entre dans le langage intérieur et dans le langage parlé. Ainsi, les deux phrases deviennent " sémantiques ", c'est-à-dire qu'elles indiquent quelque chose, signifient quelque chose. L'objet, le lièvre qui saute de l'herbe, est représenté dans le langage, qui est un langage objet.

- 2.2. Deuxième étape ou "métalangage". Un peu plus loin, je dis à un bon ami : "Je viens de dire à mon ami : 'Un lièvre saute de l'herbe là-bas'". (Discours direct (utilisation du langage)). Ou encore : "Je viens de dire à mon ami qu'il y avait un lièvre qui sautait de l'herbe". (Discours latéral). Le discours direct et le discours indirect sont "le discours quotidien ou l'usage de la langue". La phrase principale est le métalangage (si vous voulez : le langage sur le langage). La phrase subordonnée est le langage objet, le langage qui est mentionné ou cité.

Règle sémantique. La règle du sens est : “Tout langage qui parle de lui-même - sans citations - n’a pas de sens”. C’est un “non-sens sémantique”. Le paradoxe du menteur. Depuis Platon, la phrase suivante fait l’objet de discussions : “Ce que je dis maintenant est faux”.

- ***En langage simple***. L’énoncé contient un sujet - “ce que je dis maintenant” - et un proverbe, “est faux”. Le terme subordonné “maintenant” peut indiquer ce qui est dit immédiatement avant ou après. La phrase n’acquiert son sens qu’à travers le contexte, car la subordonnée “ quoi “ est un lemme remplissable (coquille vide). Remplie par ce qui est dit avant ou après, la phrase peut contenir une vérité ou une non-vérité (c’est-à-dire un sens). Sans le contexte, la phrase est indécidable par manque d’information.

- ***Strictement sémantique.*** La phrase est un langage objet (“ce que je dis maintenant”) et en même temps un métalangage (“est faux”). Elle va à l’encontre de la règle du sens. Car le participe “ maintenant “ ne renvoie pas à ce qui est dit avant ou après, mais à la phrase elle-même au moment même où elle est prononcée. L’incomplétude (par une phrase citée) du terme subordonné ‘quoi’ (“ ce que je dis “) se venge clairement.

Le Père Bochenski, o.c., 72 ans, le voit ainsi : “Toute expression qui implique cette expression elle-même est dépourvue de sens. Raison : un tel langage appartiendrait en même temps aux deux stades sémantiques du langage, c’est-à-dire qu’il serait à la fois langage et langage sur le langage. Ou, en termes linguistiques : il s’agirait d’un discours direct et indirect, “ce qui est incompatible avec la doctrine des étapes sémantiques”. Le paradoxe du menteur ne nous donne aucun jugement : “Dans cette pseudo-affirmation, quelque chose est, en fait, dit sur l’affirmation elle-même”. (Ibid.). Ce n’est que dans un métalangage que l’on peut en dire quelque chose de sérieux. Mais il n’y en a pas.

Note : Le logicien Alfr. Tarski a introduit les étapes sémantiques pour formuler le concept de vérité du jugement : “La neige est blanche” (langage objet) est vrai si et seulement si la neige est blanche (métalangage). Les guillemets signifient “La phrase “La neige est blanche” est (...)”. En aparté : “Que ‘la neige est blanche’ est vrai si et seulement si la neige est blanche”. Susan Haack, *It is True What they Say about Tarski*, in : *Philosophie* 51:323/336, paraphrasant : “ La phrase ‘La neige est blanche’ est affirmée par le pape ex cathedra si et seulement si la neige est blanche. “ Note . “ Ex cathedra “ signifie “ par autorité “.

Conclusion. Si l'on parle de phénomènes linguistiques (langage objet) (métalangage) pour exprimer la vérité jugée du langage objet, cela conduit à de telles phrases qui, si elles sont entendues par des non-sémantiques, c'est-à-dire par le commun des mortels, donnent l'impression que l'on vend une sorte d'humour savant !

Cette partie résume : " Juger, c'est affirmer quelque chose ", selon Aristote. Bolzano, entre autres, affirme que le jugement est indépendant de l'esprit connaissant et pensant.

Lachelier distingue les jugements d'héritage et les jugements de relation.

Les jugements peuvent être qualitatifs ou quantitatifs. Des clauses supplémentaires précisent le jugement. Un jugement a des modalités grammaticales. Le non-dit joue également un rôle dans le contexte linguistique.

La sémiotique tente de mettre au centre tout ce qui est signe. On peut distinguer ici un aspect syntaxique, sémantique et pragmatique. La signification, en tant que compréhension humaine, renverse cet ordre.

La véracité des affirmations peut être vérifiée par diverses méthodes. Reichenbach distingue les tests logiques, techniques, physiques et trans-empiriques.

D'autres classifications témoignent d'un examen phénoménologique, psychologique et religieux.

On peut distinguer un certain nombre de stades sémantiques dans le langage. Une phrase qui exprime simultanément le langage objet et le métalangage, comme l'exprime le paradoxe du menteur, conduit à un non-sens sémantique.

2.2 L'intentionnalité d'un jugement

2.2.1 Intentionnalité

F. Brentano (1838/1917 ; *Psychologie vom empirischen Standpunkt* (1874)), dans son étude des phénomènes psychiques, a découvert qu'ils sont invariablement " conscience de quelque chose " et a ainsi fait revivre le terme scolastique " intentio " (comprendre : orientation de la conscience vers

quelque chose). (H. Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, 1970, 139). Ch. Lahr, *Cours*, 494, définit " la portée objective " d'un concept par le terme médiéval " intentio ". Notons que notre mot 'intent' (intention) ne doit pas être confondu avec cette 'intentio' qui, depuis Brentano, est appelée 'intentionnalité'. E. Husserl, dans ses *Méditations cartésiennes,* dit : "Le mot "intentionnalité" ne signifie rien d'autre que cette propriété approfondie et générale que présente la conscience, à savoir la conscience d'être quelque chose". En 1913 (Idées), il appelle la conscience à cet égard "noësis" et la chose "noëma", comme les pôles subjectif et objectif.

Intentio prima / intentio secunda. Nous définissons les deux degrés de conscience (noësis) de quelque chose (noëma).

- L'intentionnalité première. Une chose, si elle attire l'attention dans la conscience, se montre immédiatement, alors elle est l'objet de la première intentionnalité ("intentio prima"). Tout ce qui n'est pas rien peut être "noema", objet de la conscience (un triangle, un garçon qui vient s'y promener, une utopie par exemple).

- Intentionnalité seconde. Une chose, si elle apparaît dans notre conscience alors que nous prenons conscience de cette présence, est l'objet d'une intentionnalité seconde ("intentio secunda"). Ce que les médiévistes appellent "entia rationis" (entités relevant simplement de notre vie mentale) appartient à ce domaine. Ainsi, les concepts, les jugements, les raisonnements, les catégorèmes, les énoncés contradictoires, l'absence d'expression de l'intuition ("ne pas voir"), etc. appartiennent à ce domaine.

Compréhension. Une chose, si elle est présente dans la conscience d'une personne dans la mesure où elle la saisit avec précision, est une "compréhension" de cette chose. En d'autres termes, il existe un degré de conscience qui saisit avec précision quelque chose dans son mode d'être et l'exprime au moins avec le mot intérieur.

Jugement. Une chose, si elle est dans la conscience d'une personne dans la mesure où elle est capable de juger cette chose, est l'objet d'un jugement. C'est un pas de plus que la conceptualisation, qui comprend et formule ce qui est présent, mais ne porte pas de jugement sur lui. Le jugement prend position sur l'existence et le mode d'être de ce qu'il comprend.

Conclusion. Intentionnellement, un jugement est toujours : à propos de quelque chose (A) quelqu'un (sujet, personne) (B) dit quelque chose (C). En d'autres termes, en langage logique : "Si A (sujet) et B (personne qui juge) sont connus, (C) alors dire est compréhensible". Un jugement n'est

compréhensible que si on le considère comme l'expression de quelqu'un dont l'esprit sait ce qu'est juger, et encore moins si on le considère comme étant au moins partiellement déterminé par la contribution propre (préjugés, axiomes) de la personne qui juge. Cette contribution est décrite dans le dicton. Ce qui est dit est le jugement. Celui qui le dit est aussi le jugement. Dans ce sens, Aristote avait raison lorsqu'il a intitulé sa théorie des jugements "Peri hermèneias" (De interpretatione, Sur l'interprétation). Dans un ordinateur, on peut mettre des "jugements", mais ce sont des produits mentaux de la personne qui programme, et non un simple processus mécanique. Une machine ne juge pas, sauf dans un sens très métaphorique, comme une figure de style.

2.2.2 Tout jugement est basé sur la comparaison

Bibliographie: Ch. Lahr, *Cours*, 226s. (*Le jugement et la comparaison*).- Nous supposons qu'un jugement est " prononcer à partir d'un original (sujet) un modèle (proverbe) ". "Cela signifie que l'on pense le sujet en incluant le proverbe et que l'on se prononce immédiatement sur le sujet en fonction de ce proverbe. Or, penser quelque chose en incluant autre chose, c'est comparer les deux. Nous suivons maintenant ce que dit Lahr.

1. Tous les logiciens soutiennent que certains de nos jugements ont une base comparative, à savoir, dans la mesure où l'agent de jugement compare consciemment et de manière réfléchie le sujet et le proverbe.

2.1. Certains logiciens nient que les jugements qui relient inconsciemment le sujet et le proverbe reposent sur la comparaison. Th. Reid (1710/1796),- V. Cousin (1792/1867) et d'autres affirment que des phrases telles que "J'existe", "Je souffre", "Il fait froid", "La neige est blanche" et d'autres encore ne reposent pas immédiatement sur la comparaison, car ce n'est qu'ensuite que l'auteur du jugement est capable de comparer réellement les deux parties de ces jugements.

2.2. Aristote, et avec lui toute une série de logiciens de l'Antiquité, du Moyen Âge et des temps modernes, soutiennent que les jugements inconscients et inconscients sont aussi en fait fondés sur une sorte de comparaison. Ainsi, selon J. Locke (1632/1704 ; fondateur des Lumières anglaises) :

" Un jugement est la perception d'une relation d'adéquation (note : jugement affirmatif) ou de non-adéquation (note : jugement négatif) de deux

“ idées “ (note : contenus de conscience) qui ont déjà été observées et comparées. “

“Il fait froid. “Il est soit le temps en soi autour de nous, soit notre réaction corporelle au temps, soit la réunion des deux. Ce sujet tropologiquement abrégé (il dit soit une partie (le temps qu’il fait/la réaction), soit le tout (la réunion des deux) demande dans chaque cas une information comme un original et provoque ainsi un modèle (cette information). Notre esprit, avec sa mémoire linguistique, fait alors apparaître le terme demandé, le dicton. Si notre impression de frisson est celle du “froid”, le mot correspondant surgit spontanément de notre mémoire linguistique. Note : La même analyse s’applique d’autant plus à une phrase que nous prononçons spontanément : “ La neige est blanche “ (comprise comme une exclamation), car dans de tels énoncés, le sujet n’a pas été remplacé par un raccourci.

Note : Toute la question est : “ Notre pensée - y compris dans la forme comparative - est-elle seulement consciente (réfléchie) ou existe-t-il aussi une pensée inconsciente (non réfléchie) ? “(cfr. 5.5. transcendance et métaphysique de la lumière). A W. Dilthey (1833/1911) ou un W. Wundt (1833/1920) soutiennent que “ das unmittelbare Erleben “ (“ l’expérience directe “) est la prémisse de notre pensée. Selon eux, cette expérience directe est déjà une expérience de pensée réelle. E. May (1905/1956), par exemple, affirme que l’axiome de l’identité - “Ce qui est, est” ou “Ce qui est, est” - n’est ni postulé consciemment ni conçu de manière constructive (c’est-à-dire créé à partir de son propre contenu mental), mais “urtümlich geschaut” (c’est-à-dire directement perçu). Pour de tels penseurs, il n’est pas si difficile de désigner chaque jugement - même les abrégés - comme “directement vu comparativement”.

Nous constatons que notre disposition logique naturelle est essentiellement comparative. Qu’est-ce que la logique naturelle sans “penser les données en fonction les unes des autres” et “les exprimer immédiatement en fonction les unes des autres” ? C’est ce que fait l’esprit commun sans jamais avoir étudié explicitement la logique. Et c’est évidemment peu ou pas de réflexion !

2.2.3. Vérité de jugement

Bibliographie . Ch. Lahr, *Cours*, 677/682 (Divers états de I’ esprit en présence du vrai). Il s’agit ici de la vérité du jugement (appelée aussi vérité “ logique “), c’est-à-dire du fait que ce qui est affirmé dans un jugement correspond à la réalité visée par celui-ci. Cette vérité est régie par l’axiome d’identité qui stipule que “ tout ce qui (est) est, (est). “Un fait, s’il est

directement rencontré, fait appel à notre honnêteté en la matière qui nous oblige à affirmer ce qui se montre (vérité phénoménologique).

Stade zéro. Ce qui est vrai peut être inconnu, de sorte que l'ignorance règne de notre côté.

Les étapes de la vérité. Lahr distingue d'abord la " probabilité " (" Il semble qu'il en soit ainsi "). Lahr : "Cela fonde l'opinion", un jugement incertain.

Evidentialité. Ce qui est vrai peut être donné, c'est-à-dire présent, comme "évident" ou "évident". Cela conduit à la " certitude ". On dit : "C'est évident. Je suis certain précisément parce que c'est évident"" (o.c., 680). Une définition ancienne dit : "Fulgor quidam veritatis mentis assensum rapiens" (littéralement : "Une certaine simplicité inhérente à la vérité qui oblige l'esprit à prendre garde"). C'est le fondement de toute phénoménologie : le fait qui se montre directement, provoque, chez celui qui y est confronté, la certitude de l'évidence.

Note : La certitude. Une définition ancienne dit que la certitude est "quies mentis in vero" (traduit : "la paix de l'esprit concernant la vérité"). Celui qui affirme des preuves objectives le fait sans risque de se tromper. De plus, cette certitude ne connaît pas de degrés : ce qui est évident est là avec toute la force de sa présence. En ce sens, une telle certitude est toujours une certitude absolue. Si ce n'est pas le cas, elle dégénère en "opinion" ("Cela peut être vrai").

Note : Objectivité. L'"objet" est "tout ce qui se présente à notre esprit". Objectivement, c'est-à-dire en soi, seuls les données ou les faits "vrais" existent, car ce qui est vrai est identique à ce qui est ! Vrai' est donc utilisé dans un sens ancien comme "être tel qu'il arrive (ou tel qu'on peut le montrer)". Conséquence - selon Lahr - : soit quelque chose est vrai, soit ce n'est pas vrai (ce qui est l'axiome de contradiction) et en dehors de vrai ou pas vrai il n'y a pas de troisième (ce qui est l'axiome de tiers exclu). La vérité et l'être obéissent aux mêmes axiomes.

Un malentendu. Ce qui est vrai est soumis à nos réactions - parfois passionnées. La vérité peut être déformée (incompréhension partielle) ou même niée (incompréhension totale). Cela peut se faire consciemment ou même plus ou moins inconsciemment. Un degré gênant de ce phénomène est appelé "négationnisme", c'est-à-dire le fait d'essayer de se débarrasser d'une

vérité fondamentalement connue par des moyens dialectiques (en utilisant la contradiction) ou rhétoriques (en utilisant la persuasion). Un dicton est attribué à F.M. Voltaire : " Mentez ! Mentez ! Il en restera toujours quelque chose ! "("Mentez ! Mentez ! Il en restera toujours quelque chose !"). En d'autres termes : répandre le mensonge contre vents et marées signifie qu'il en restera toujours quelque chose comme vérité.

Paradoxe de G.E. Moore (1873/1958) et de L. Wittgenstein (1889/1951). Une attitude propositionnelle est une attitude envers un fait donné qui s'exprime dans une proposition (jugement) : "X croit que A". Par ailleurs, "croit" peut aussi être "souhaite", "désire" et le reste des attitudes. "Anneke croit que la terre tremble, alors qu'en fait la terre ne tremble pas" semble plausible comme proposition. "Je crois que la terre tremble, alors qu'elle ne tremble pas" semble contradictoire. Les deux phrases, dans la mesure où elles sont prononcées par la même personne, rendent l'énoncé d'Anneke "plausible" alors que l'énoncé en forme de I est contradictoire dans la mesure où je suis censé dire la vérité et donc ne pas commettre de contradiction.

B. Sylvand, *Les paradoxes pragmatiques*, in : Sciences et Avenir (*Les grands paradoxes de la science*) 135 , Paris, 2003 (juin / juillet) 31, parle du paradoxe de G.E. Moore comme suit : "Il y a un koko dans la cuisine mais je ne le crois pas". Selon Sylvand, cela implique : 1. que je prétende quelque chose et 2. que je prétende que je ne le crois pas. Comme la phrase "Il y a un koko dans la cuisine mais je ne le crois pas" est un jugement qui prétend à la vérité, il y a contradiction. Le langage objet et le métalangage sont utilisés de manière interchangeable (cf. 2.1.5). On peut se demander si de tels paradoxes nous apprennent beaucoup de choses !

L'existence de la vérité du jugement. On entend des affirmations : "Il n'y a pas de vérité" ou "Personne ne possède la vérité" ou "Chacun a sa vérité". Un exemple récent nous donne Joseph Ratzinger et Paolo Flores d'Arcais, *Est-ce que Dieu existe ? (Dialogue sur la vérité, la vérité et l'athéisme*), Paris, 2005. d'Arcais, en tant que sceptique, affirme que la vérité est une illusion et immédiatement que ceux qui prétendent la posséder et la proclamer, ne survivront pas à l'exposition du scepticisme. - La fermeté avec laquelle le sceptique du type d'Arcais prononce son jugement, du moins sans le dire, présuppose qu'il est vrai que la vérité est une illusion. Le sceptique met en avant, sans le dire, ce qu'il nie. Soit dit en passant, les sceptiques radicaux suspendent tout jugement et s'en tiennent à l'indécidable en ce qui concerne l'existence ou la non-existence de la vérité. - D'ailleurs, d'Arcais emploie le terme d'"illusion". Comment peut-il être aussi sûr qu'il y a illusion

s'il ne met pas en avant la non-illusion ? Celui qui juge qu'une affirmation est fausse ne peut le faire que s'il connaît déjà la vérité à son sujet.

D'ailleurs, l'axiome d'identité (ce qui est (ainsi), est (ainsi)) est le fondement de toute vérité inhérente au jugement. Le respect de ce qui est et de ce qui est ainsi préfigure l'honnêteté avec laquelle on traite de ce qui est et de ce qui est ainsi.

2.2.4. Identification partielle

Bibliographie: J Hacking *; L'émergence de la probabilité*, Paris, 2002 (or. : The Emergence of Probability, Cambridge, 1975). Le thème est "les preuves factuelles" dans le contexte de *La logique du Port Royal* (1662). La distinction entre les preuves directes et les affirmations des témoins est précisée : " Pour constater un événement (...) on faisait attention à toutes les circonstances qui le composent, tant internes qu'externes. " J'appelle " circonstances internes " les circonstances qui appartiennent à l'événement lui-même. "Les circonstances externes" sont celles qui sont liées aux personnes dont le témoignage nous amène à croire à l'événement. Nous traiterons de ces problèmes dans un instant.

Scénario.

(1) Une personne marche sans se douter de rien dans une forêt dense. Au bout d'un moment, son nez perçoit un filet de fumée qui ressemble à l'odeur d'un feu de bois. Les premières odeurs, presque imperceptibles, semblent devenir plus fortes. "C'est comme si quelqu'un avait allumé un feu dans cette direction. Note : On perçoit apparemment une partie d'un feu de bois. Ce qui représente une évidence partielle ou partiale. Le feu de bois est partiellement donné directement.

(2) Soudain, la forêt devient plus lumineuse. L'odeur du bois brûlé devient très claire. Jusqu'à ce qu'une clairière dans la forêt se montre avec le bûcheron assis près d'un feu brûlant. Note : L'ensemble du feu de bois brûlant est maintenant donné directement.

C'est clair : les "conditions intérieures" du feu de bois sont directement observées à deux degrés d'évidence factuelle (évidence phénoménale).

Par comparaison. Hacking cite un texte de J. L. Austin, *Sense and Sensibilia* (1962), dans lequel il énumère les éléments d'évidence qui fondent un jugement comme étant juste : (1) la terre montrant des traces ressemblant à celles de porcs, des seaux contenant de la nourriture pour porcs, des grognements et des odeurs de porcs. Cette première preuve factuelle

provoque comme un jugement : “Ici, quelque part, il y a des cochons” (2) Jusqu’à ce qu’au coin de la rue, on puisse voir directement les animaux eux-mêmes. Cette deuxième preuve factuelle suscite un jugement : “ Les voilà, les cochons ! “.

Pas si nouveau. Hacking soutient - dans le sillage de M. Foucault (1926/1984) qui divise l’histoire culturelle en périodes séparées par des “trous” cognitifs - que de telles preuves factuelles sont radicalement nouvelles en épistémologie. Pourtant, il lit Platon : dans l’allégorie de la caverne (10.2), les habitants de la caverne ne voient que les ombres de ceux qui passent et qui leur restent invisibles. Ces ombres ressemblent à celles des humains et sont liées aux passants. Il s’agit d’une preuve partielle. La différence est que les habitants de la grotte doivent renoncer à l’évidence totale, mais ils s’en rendent compte indirectement.

Preuves partielles. Elle est interprétée par Hacking comme un “signe” de l’ensemble des preuves. Pas apparemment sur la base de faits “atomiques”, c’est-à-dire de faits sans relations (qui ne ressemblent à rien et ne sont reliés à rien). Ce qui peut être expérimenté dans une première phase de perception est une partie d’un tout (système ou concept collectif comme disaient les scolastiques) qui ne peut être directement perçu que dans une seconde phase. Une partie qui ressemble essentiellement - et non par coïncidence - à son tout et qui y est particulièrement liée.

Les probabilités. Le livre de Hacking place la probabilité au cœur du sujet. Appliqué ici : la partie directement expérimentée est signe du tout et rend le tout (ou plutôt le reste) “ probable “.

Les ***expériences antérieures***. Ce qu’il ne faut pas sous-estimer dans la présomption sur la base d’une partie expérimentée, ce sont les souvenirs : ceux qui n’ont jamais senti l’odeur du feu de bois, - ceux qui n’ont jamais connu les porcs verront la probabilité soulignée par Hacking considérablement affaiblie. La ressemblance avec ce qui a déjà été perçu implique une “reconnaissance” qui joue un rôle très déterminant dans la probabilité de la partie ou du tout non directement expérimenté.

Conclusion. Ce ne sont pas des faits atomiques mais des faits qui ressemblent ou sont liés à quelque chose d’autre qui sont la raison ou le motif de la valeur de signe des preuves partielles.

Cette particule résume. La conscience est toujours la conscience de quelque chose. Ce qui se montre directement est l'objet de la première intentionnalité. Quand on en prend conscience, c'est l'objet de l'intentionnalité seconde. Juger implique que quelqu'un dise quelque chose sur quelque chose ou quelqu'un ; à partir d'un original, quelqu'un dit un modèle. Juger est donc toujours une forme de comparaison consciente ou inconsciente.

La vérité du jugement est régie par l'axiome d'identité "tout ce qui est (ainsi) est, (ainsi) est". La vérité et l'être obéissent aux mêmes axiomes.

Les preuves partielles renvoient, en tant que signes, aux preuves complètes où les similitudes et les connexions sont révélées.

2.3 Typologie

2.3.1 Le jugement analytique et synthétique

Bibliographie . : Ph. Thiry, *Notions de logique*, Paris / Bruxelles, 1998, 87s . Sous le titre "Contextualisation scientifique", l'auteur mentionne une classification des jugements qui a été préconisée notamment par I. Kant (1724/1804) - au service de sa critique. Nous réécrivons.

1. Analytique.

Un sujet A, si dans son contenu de compréhension il révèle B comme un dire lorsqu'il est " analysé " (disséqué), est un jugement " analytique ". Ainsi, selon Kant : "Tous les corps sont étendus". Raison : tous les corps (physiques) sont étendus en tant que situés dans l'espace.

Note : Sous la forme d'un raisonnement, on montre qu'à partir du sujet A, le dire B est déductible. Thiry donne comme modèles : " Le triangle a trois côtés " et " L'homme est un être pensant ". Les jugements analytiques ne dépendent pas de ce que Thiry appelle l'expérience " sensorielle ". Le proverbe n'apporte aucune information nouvelle sur le sujet … ce qui les fait appeler " tautologies ", c'est-à-dire que le proverbe ne fait que fournir d'autres mots pour le sujet. La question de savoir si l'axiome de contradiction "le" est une raison suffisante pour de tels énoncés est peut-être correcte dans la pensée de Kant, mais elle est sujette à critique : en logique naturelle, l'identité (surtout partielle) entre le sujet et le prédicat est la base. Ce qui ressort déjà du nom même de "tautologie".

2. Synthétique.

Kant distingue le "synthétique a posteriori (empirique)" et le "synthétique a priori (métaphysique)".

2.1. Empirique.

Synthèse" signifie ici "ajout du proverbe au sujet" et ceci sur la base et surtout "après" (a posteriori) l'expérience. Ainsi selon Kant : "Tous les corps sont lourds". Ce qui n'est vrai que si la définition du "corps" n'inclut pas la caractéristique "lourd" bien sûr. Empirique' signifie "par empirisme (expérience)". Thiry donne comme modèles : " La table est verte " et " Le chien dort ". Que le dicton B appartienne au sujet A, n'apparaît qu'à partir de données empiriques extérieures à la décomposition du contenu conceptuel donné.

2.2. Métaphysique.

Que du sujet A on puisse affirmer le dire B, devient possible mais pas sur la base de l'expérience sensible. Ce que Kant appelle "a priori", c'est-à-dire sur la base de ce qui est déjà donné et donc "avant" l'expérience. Kant donne comme modèles : "Toutes les droites sont les lignes les plus courtes entre deux points" ou "5 + 7 = 12" (mathématiques) et "Tout ce qui arrive, a une cause" (physique). En d'autres termes : les deux sciences fondamentales de la science exacte de l'époque sont pour une part très importante basées sur des jugements " métaphysiques ".

Le jugement de Thiry. Une telle classification "célèbre" est clairement discutable. Par exemple, " La terre est ronde " est un jugement analytique depuis Copernic (1473/1543) et l'héliocentrisme, car le trait " rond " fait partie de la définition physique de la " terre " depuis lors. Comme on le sait, l'héliocentrisme affirme que le soleil est au centre du système solaire et que les planètes tournent autour du soleil. Cependant, avant l'époque de Copernic, le point de vue géocentrique prévalait : on pensait que la terre était au centre et que les planètes tournaient autour de la Terre.

Le jugement : " La terre est ronde " pouvait jusqu'alors être considéré comme un jugement métaphysique (synthétique a priori).

On peut ajouter ce qui suit : Ferdinand Magellan (1480/1521) et ses compagnons de voyage ne pouvaient pas être accusés d'avoir tort si, après leur voyage autour du monde (1519/1521), qu'ils furent les premiers à accomplir, ils affirmaient : "La terre est ronde" et ce, sur la base de leur propre expérience particulièrement difficile - Magellan n'a pas survécu au voyage. Pour ses compagnons, en revanche, il s'agit d'un jugement empirique (synthétique a posteriori). De même pour un enfant, qui doit

encore découvrir par l'arithmétique que 5+7 est bien - et toujours - 12, cela semble plutôt un jugement empirique qu'un jugement métaphysique.

Thiry : En tout cas, la classification est une sorte de repère philosophique puisque de nombreux philosophes s'y plongent pour l'accepter ou la critiquer.

Note : L'ouvrage fondateur de Kant, *Kritik der reinen Vernunft* (1781-1, 1787-2), a pour tâche principale de répondre à la question : " Comment les jugements synthétiques a priori sont-ils possibles ? ". "Son contenu en tant que jugements généraux ne provient pas d'échantillons qui offrent des expériences sensorielles. Ainsi, ce contenu n'a qu'une seule origine, notre esprit humain qui, par la pensée, " impose " de tels jugements aux données sensorielles.

Mais comme nos données sont purement sensorielles et se limitent donc à ce qu'il appelle les phénomènes (le monde phénoménal), ce qu'il appelle "les choses en soi" échappent à ce qu'il suppose être caché dans, derrière, au-dessus des données sensorielles (les phénomènes). La connaissance des choses en soi serait ce qu'il appelle "une connaissance absolue". Les thèses de la métaphysique traditionnelle qui sont des jugements synthétiques a priori sont injustifiables par la raison.

Ainsi : "L'âme est une substance". Remarque : Une telle affirmation trahit le fait que Kant n'avait aucune expérience sacrée. Les religions traditionnelles - et dans leur sillage la métaphysique traditionnelle - ont soutenu, sur la base de l'expérience (par exemple les sorties de l'âme, le contact avec les âmes ancestrales), que l'âme est une "substance", même si elle dépasse et transcende l'expérience des sens de Kant. Les religions traditionnelles - par exemple la Bible - ont également soutenu, sur la base de l'expérience (Yahvé apparaissant à Abraham ou à Moïse, par exemple), que Dieu était une "substance" et existait, même si ces expériences de Dieu dépassaient ce que Kant appelait "les phénomènes" de la connaissance des sens.

Note : Dans ses Prolégomènes (1783), Kant utilise les termes "analytique" et "synthétique" dans un sens méthodologique. Une déduction - qui déduit une vérité particulière d'une vérité générale - y est dite "synthétique". Le raisonnement qui pose une exigence comme si elle était déjà donnée et examine ce "lemme" (solution provisoire) pour ses conditions de possibilité est appelé "analytique". La distinction de Platon entre " sunthesis "

(déduction) et " analusis " (réduction) est clairement reconnue. La pluralité des sens donnés à ces deux termes conduit à une confusion, car Kant appelle " analytique " un sujet dont on peut " déduire " le dire grâce à l'" analyse " du contenu conceptuel, et un dire qui peut être dit à partir du sujet grâce à l'expérience conduit à un jugement " synthétique " !

2.3.2 Axiome

Bibliographie : Ch. Lahr, *Cours*, 562/566 (*Les axiomes et les postulats*) ; A. Virieux-Reymond, *L'épistémologie*, Paris, 1966, 48/52 (*La méthode axiomatique*) ; I.M. Bochenski, *Philosophical methods in modern science*, Utr./Antw., 1961, 91/124 (*The axiomatic method*). Un "axiome" est un type de jugement. Nous précisons maintenant.

Définition. Si l'on donne un nombre fini de propositions (jugements) telles que la signification de toutes les autres propositions inférables à partir d'elles est déductible à l'intérieur d'un ensemble de propositions connectées, alors ce nombre fini de propositions de base est un axiome. Un "axiome" est l'une de ces propositions. Au sein d'une telle axiomatique, il existe un nombre fini de concepts - des concepts de base dont la signification n'apparaît qu'à partir des propositions qui peuvent être déduites d'eux.

Origine. A. Herreman, *Axiomatisation et formalisation (Mathématiques),* in : D. Lecourt, dir, *Dict. d 'histoire et philosophie des sciences*, PUF, 1999, 90/95, dit que l'axiomatisation des sciences dans l'Hellas antique est controversée : certains soutiennent que les Eléates Parménide (-540/…) et Zénon (-500/…) sont au berceau de la méthode utilisée dans Euclide.) sont au berceau de la méthode qui trouve son effet dans les Éléments d'Euclide (IVe/IIIe siècle) (pensez à la preuve par l'absurde) ; les autres prétendent que Platon et son académie ou les Analytiques d'Aristote en sont l'origine.

Le grand changement. La terminologie obsolète appelait "axiome" une phrase prédicative générale et "postulat" une phrase prédicative privée. L'axiome s'appliquait à tout le système des dérivations ; le postulat, plus riche en contenu mais plus pauvre en portée, s'appliquait à une partie de celui-ci. A. Virieux-Reymond, o.c., 49, dit que la terminologie récente érode la distinction d'Euclide entre axiome, postulat, et même hypothèse.

Formalisation. Le point de vue renouvelé (qui prévaut depuis le 19e siècle) interdit tout contenu intuitif (expérientiel) - appelé "interprétation sémantique" - dans un axiome (la phrase devient, pour ainsi dire, une "coquille vide"), de sorte que son contenu ne devient apparent que plus tard,

à partir de déductions au sein du système. C'est ce qu'on appelle "la méthode hypothético-déductive". Les phrases sont formulées selon un modèle mathématique. D'où le terme "calcul" (calcul logique).

Déduction. Lahr insiste : la déduction ne se fait pas par axiome mais par axiome. G : x = a + b. A : prouver que a < x et b < x. Si l'axiome est que chaque somme partielle est plus petite que sa somme totale, et que a et b sont des sommes partielles de la somme totale x, alors a < x et b < x. En d'autres termes : un axiome, grâce à sa signification sommaire préliminaire, contient une multiplicité de déductions dans le système qui en découle.

Note : Platoniquement, un axiome est un "lemme" dont la richesse en déductions est élaborée par l'"analyse" appropriée. Nous appelons cela avec O. Willmann "la méthode lemmatique - analytique". Le "lemme" est une "prolepsis", une prémisse, une hypothèse qui révèle sa signification par l'analyse. Nous disons habituellement "méthode analytique", mais de façon moins claire, car une analyse ne reste pas en suspens, mais élabore un fait - un lemme.

2.3.3 Le jugement de valeur

Bibliographie . : R. Nadeau, *Voc. techno et analyt. d 'épistémologie*, PUF, 1999, 350s .. A. Brunner, *Die Grundfragen der Philosophie*, Freiburg, 1949-3, 77.

Deux règles concernant le fondement ontologique sont nécessaires.

- **1**. "Omne ens est bonum" ("Tout ce qui est, est bon (précieux)"). Le sens correct est le suivant : avant de porter un jugement de valeur, définissez ce sur quoi porte le jugement de valeur. Cela correspond au jugement de valeur "caractérisant" que E. Nagel, The Structure of Science, New York, 1961, pose comme condition nécessaire à un jugement de valeur "estimant". Ce qui est présent concernant l'"être" (la réalité) décide de l'"être" possible de la valeur.

- **2**. " Tout ce qui est, est objet matériel susceptible d'une multiplicité d'objets formels " (10.4). L'" être " (la réalité) est essentiellement explicable et ce, à partir d'une multitude de perspectives (" objets formels "). Cela s'applique également au contenu de valeur de ce qui est.

"La valeur compte". La conclusion des deux points précédents est que la valeur - dans le langage scolastique antique "le bien" - "compte", c'est-à-dire qu'elle est ressentie, appréciée et estimée. Celui qui "sent, apprécie, évalue" la valeur, n'est cependant pas un automate mais un Moi avec une marge de manœuvre concernant la réalité et la valeur. Pourtant, ce je ne peut pas passer outre : "Ce qui va, va".

Le ***subjectivisme et le relativisme axiologiques***. L'"axiologie" est la mise en évidence de l'"axia", la valeur. Le subjectivisme de la valeur définit la valeur comme "Ce que quelqu'un tient pour précieux". En d'autres termes : le sujet valorisant décide si quelque chose a de la valeur ou non - Le relativisme de la valeur affirme que la valeur dépend des circonstances et n'est "en soi" fondamentalement rien. - La critique de Brunner. - Comment comprendre alors que le Moi en tant que sujet évaluateur puisse se tromper si la valeur existe entièrement grâce à ce Moi ? La valeur est dans l'erreur de la matière considérée comme différente - trouvée différente - de ce que le Moi a déclaré être. La valeur est donc "relative" dans le sens où le moi, le groupe, les circonstances (aspect situationnel) ressentent, apprécient, estiment et rendent ainsi justice à la valeur, mais ceci finalement en vertu de l'être objectif de la valeur.

Objets matériels et objets formels : une seule et même chose - par exemple un poison - est pour le spécialiste des serpents, en raison de l'immunisation, "certainement pas si grave", mais pour quelqu'un qui est mordu par un cobra dans la steppe africaine, il peut être "mortel" et donc "très grave". Le poison lui-même est l'objet matériel. Les différents jugements de valeur ne nient pas l'objet objectif, matériel, mais montrent la multiplicité des objets formels auxquels il est sensible - Ce n'est pas du "relativisme" qui nie "l'être en soi". C'est du " perspectivisme " selon lequel ce qui est " en soi " est soumis à des perspectives.

2.3.4 Les jugements de valeur.

Bibliographie . A.O. Bettermann, *Psychologie und Psychopathologie des Wertens*, Meisenheim am Glan, 1949. - La première partie nous intéresse particulièrement, car elle caractérise certaines des attitudes fondamentales de l'homme à l'égard des valeurs. La deuxième partie tente de définir les attitudes pathologiques.

1. L'appréciation naïve -- En particulier les enfants et les adultes "enfantins" apprécient sans "problèmes" et ceci avec une conviction qui apparaît comme "sûre d'elle". L'abandon à une ou plusieurs valeurs est manifeste -- "on est absorbé par elles". Il s'agit généralement de valeurs héréditaires.

2. Appréciation emphatique - L'emphase est une façon de parler, notamment en insistant sur les sentiments. L'abandon est également frappant ici car - selon l'auteur - la partie la plus intime de la personne, sans tenir compte de l'environnement, fait de la valeur le centre du "monde". Ainsi : le véritable amour ainsi que le véritable sacrifice de soi pour quelque chose et surtout pour quelqu'un. De même : la vraie religion (qui se manifeste entre autres par le culte). Au degré fort, l'appréciateur "ne voit rien d'autre" !

3. Valorisation - Valoriser, c'est évaluer quelque chose, quelque chose d'autre, en vue de quelque chose. Le prestige social, le profit, le besoin d'argent, par exemple, sont de premier ordre ; le reste "est au service de", est apprécié "en fonction de". Une telle appréciation n'est pas spontanée mais témoigne de l'esprit de calcul. - La société civilisée qui ne met pas au centre la personne en tant que personne mais " la position " dans cette société, " apprécie " beaucoup.

4. L'aliénation des valeurs - La personne est à l'écart de toute valeur. Déjà l'évaluation des valeurs porte une telle chose en germe. Ce qui devient particulièrement impossible dans cette attitude, c'est de s'abandonner à une valeur. Tout au plus, une sorte d'expérience psychique est atteinte "en réponse" à la valeur, - sous la forme de "l'esthétisme" (les valeurs esthétiques sont "subjectivées"), de la "critique" (les valeurs de vérité sont réduites à des conditions subjectives), de l'ironie - attitude sarcastique envers la vie (le monde, les êtres humains, la culture sont "regardés" comme par un étranger, avec une préférence pour ce que Bettermann appelle "l'humour" "mais qui en fait équivaut à ce qu'on appelle habituellement "ironie" et "sarcasme"").- L'homme, immergé dans les "masses modernes", l'est facilement car il appartient à ces masses mais "ne compte pas". Les intellectuels qui sont prêts pour le nihilisme culturel affichent l'aliénation des valeurs à leur manière élitiste. - Selon Bettermann, cependant, l'aliénation complète des valeurs ne se produit que chez les psychotiques.

Ce ***qui est étonnant*** - selon les critiques - c'est le fait que l'auteur met entre parenthèses l'essence même de la valeur - ce qu'est réellement la valeur et comment elle se distingue du reste de la réalité - aussi complètement que possible "pour des raisons méthodologiques". Car cette essence est constamment mise en avant ! Ses seuls jugements de valeur sur les attitudes fondamentales à l'égard des valeurs l'exigent. Si la "valeur" n'est pas quelque chose qui est saisie par l'esprit (la perspicacité intellectuelle, le sentiment et l'esprit) comme revendiquant, comme exigeant un engagement parce qu'elle

compte comme “quelque chose de plus élevé”, comment Bettermann pourrait-il décrire l’aliénation de valeur comme étant inférieure à la norme ?

Bettermann considère sa typologie comme un tableau des tempéraments. Il réagit constamment contre la typologie d’Ed. Spranger (1882/1863) qui a conçu une psychologie structurelle ‘verstehende’ dans le sillage de W. Dilthey (1833/1911). Spranger nous a laissé une typologie des formes de vie. Celle-ci se fonde sur les valeurs elles-mêmes en tant que contenu. “Dis-moi quelle valeur tu détiens, et je te dirai quelle âme tu as”. C’est ainsi que l’on peut résumer l’intuition fondamentale de Spranger : l’âme théorique, économique, esthétique, sociale, la volonté de puissance et l’âme religieuse sont les principales “formes de vie” que Spranger discerne en tant que réactions aux différents champs culturels. C’est ainsi qu’il fonde une psychologie culturelle. Remarque : une forme de vie tolère d’autres évaluations, mais en tant que subordonnées. Ainsi l’âme économique demande : “ Qu’est-ce que vous y gagnez ? “. Et donc, sur le plan religieux, le succès économique est le signe par excellence de la “ grâce divine “. Et les semblables sont avant tout “utiles”.

2.3.5 Le jugement éthique s’appuie sur des axiomes

Bibliographie : R. Barthes, *L’ aventure sémiologique*, Paris, 1985, 115 et 148. L’auteur parle d’une systémique (paire de concepts) de la rhétorique antique et médiévale qui est encore actuelle et que l’humaniste Jean de Salisbury (1115/1180) a conçue comme centrale.

Dans son *Metalogicus* (Sur la logique), il s’oppose à la séparation excessive entre la philosophie théorique (alors appelée “dialectique”) et la littératologie (alors appelée “rhétorique”). La dialectique, après tout, se limite à l’universel, alors que la rhétorique s’intéresse au singulier. Dans une histoire, par exemple, ou un drame, les personnes agissent dans des situations singulières - concrètes - qui comprennent une multitude de détails (temps, lieu et autres circonstances).

“Thèse / hypothèse”.

Ce système peut être compris dans le cadre de la rhétorique de l’époque.

- **1.** Thèse**.** Latin : positio, propositum. C’est le domaine de la dialectique, car une “thèse” est une proposition ou un jugement généralement valable. Par exemple : “Le tyran, s’il transgresse les limites, peut en conscience être tué” ou “L’homme, s’il ne veut pas s’éteindre, est obligé de se marier”. Remarque : on voit que les jugements “éthiques” ou “moraux” ont pour adage

“obligé / non obligé (permis) / non obligé (interdit)”. C’est la dialectique, la morale théorique.

- **2. l’**hypothèse**.** Latin : causa, negotium. La rhétorique s’exprime par des propositions situées (singulier - concret). Ainsi : “Ce dictateur ici et maintenant, puisqu’il transgresse le droit, peut en conscience être tué” ou “Cette fille ici et maintenant, si elle est en âge de se marier, doit se marier”. Dans ce dernier cas surtout, mais aussi dans celui d’un tyran, on sent qu’il y a un problème pratique de conscience. Très singulier : “Si pour un homme le mariage est un devoir et si Anneke est un homme, pour Anneke le mariage est un devoir” pose le problème du passage d’un jugement universel à un jugement singulier. Le bon sens protestera immédiatement : “ Que le mariage soit un devoir pour l’humanité dans son ensemble, oui ! Mais cela n’implique pas que le mariage soit un devoir pour un être humain singulier - concret - comme Anneke ! “.

La ***morale situationnelle***. R. Le Senne (1882/1954), s’appuyant sur sa philosophie spiritualiste de l’esprit, a posé le problème sous la forme d’une objection à ce qu’on appelle la “morale rationaliste” : “Le programme complet d’une éthique rationnelle (théorie morale) est promis plutôt qu’élaboré par la morale rationaliste parce que, comme la science déductive, elle aussi est confrontée à la diversité toujours un peu imprévisible de l’expérience” (Traité morale générale (1942)).

Ce que Le Senne dit ici sous une forme modérée - déduire un code de conduite réalisable en pratique uniquement à partir d’axiomes moraux purement généraux - c’est négliger l’imprévisibilité de la vie pratique. Mais une morale situationnelle extrême - entre autres influencée par l’existentialisme - va jusqu’à nier tout axiome général de comportement consciencieux. Cela conduit à une forme de comportement individualiste - subjectiviste.

Le ***jugement contextuel***. Le contextualisme en la matière présente les choses différemment :

(1) un problème de conscience ne peut que se poser et être résolu

(2) dans le cadre d’axiomes déjà acceptés

(3) qui, à son tour, ne peut être remis en question que par un appel à d’autres axiomes.

L’axiome d’un dictateur responsable est que dans certains cas, cela peut ou même doit être fait en toute conscience, mais une circonstance de la situation réelle - par exemple le fait que c’est trop impraticable à notre avis -

nous amène à nous rabattre sur un autre axiome, à savoir : “Il vaut mieux ne pas faire quelque chose qui est trop irréalisable”.

En d’autres termes : le contextualisme ne nie pas les axiomes mais prévoit des situations qui font que l’on se rabat sur d’autres axiomes. Nous reprenons la définition du contextualisme (éthique) de R. Nadeau, *Voc. technique et analytique de l’épistémologie*, PUF, 1999, 111.

Cette particule résumée : Kant préconisait une classification des jugements. Un jugement analytique, selon lui, n’apporte pas de nouvelles informations sur le sujet ; un jugement synthétique, oui. Les jugements synthétiques, selon lui, peuvent être empiriques ou métaphysiques. Les jugements empiriques sont basés sur l’expérience sensorielle. Les jugements métaphysiques précèdent l’expérience. Tout le monde n’est pas d’accord avec cette classification.

Un axiome est une proposition dans un ensemble de propositions ou d’axiomes connexes.

Les formalisations récentes interdisent toute interprétation sémantique dans une telle axiomatique de telle sorte que son contenu n’apparaisse que plus tard à partir des déductions au sein du système. C’est ce qu’on appelle “ la méthode hypothético-déductive “. “

Pour porter un jugement de valeur correct, il faut au préalable disposer de définitions correctes. Même dans ce cas, un objet matériel peut conduire à une multitude d’objets formels. Malgré le fait que les choses existent “en tant que telles”, elles sont toujours soumises à la perspectivité, à des jugements de valeur différents.

Dans de nombreux jugements de valeur, l’attitude fondamentale de l’être humain joue également un rôle. Cette attitude peut être naïve, emphatique ou moralisatrice. L’attitude de base peut également prendre une forme déformée : les gens se montrent alors - de manière presque psychotique - comme aliénés aux valeurs.

Spranger nous a laissé une typologie des formes de vie.

Le jugement éthique s’appuie sur des axiomes. La thèse ou proposition universellement valable peut être éclipsée par l’hypothèse dans des cas singulièrement concrets. La vie présente une variété d’expériences pas

toujours prévisible, de sorte qu'après une réflexion approfondie, on prévoit des situations dans lesquelles on se rabat sur d'autres axiomes que l'original. C'est ce qu'on appelle un jugement contextuel.

3. La théorie du raisonnement

3.1 Le raisonnement syllogistique

3.1.1 Syllogistique

Bibliographie . : Ch. Lahr, *Logique*, 5I5ss. Nous commençons par un paradigme comme type de base :

"Toutes les fleurs sont magnifiques.
Eh bien, c'est une fleur,
donc cette fleur est magnifique. "

Réécrivons ce syllogisme dans son intégralité. La formulation devient ainsi plus étendue, sa structure plus claire : ce qui est compris mais non-dit est également exprimé explicitement. Les lettres

Phrase 1 : "La collection de toutes les fleurs" appartient à "la collection de tout ce qui est" belle".
Phrase 2: Eh bien, "cette fleur" appartient à "la collection de toutes les fleurs",
Conclusion : donc "cette fleur" appartient à "la collection de tout ce qui est beau".

Cette réécriture permet de clarifier, par exemple, que la phrase : "Eh bien, c'est une fleur" situe cette fleur singulière ici et maintenant dans "la collection de toutes les fleurs", dont elle est un spécimen.

Structure de base :

Phrase 1 :	me appartient à M.	me < M
Phrase 2:	Eh bien, m m'appartient.	m < me
Conclusion	donc m appartient à M.	m < M

Syllogisme" signifie " raisonnement concluant". La forme de base d'un syllogisme consiste - si on le réduit à son noyau essentiel minimal - en trois termes incorporés dans trois jugements, de telle sorte que des deux prépositions ("prémisses") on puisse dériver une phrase post-positionnelle ("conclusion"), soit sans réserve (clause conclusive déductive), soit avec réserve (clause conclusive réductrice), de manière logiquement "valide". (cfr. 4.2)

Les trois termes sont :

- ***le terme "majeur"***, ou maior, symbole abrégé : "M" majuscule. Dans l'exemple réécrit, le terme majeur 'M' signifie "la collection de tout ce qui est beau". Il est appelé "majeur" parce qu'il a la plus grande taille. Il apparaît dans la première phrase et dans la conclusion comme un proverbe.

- ***Le terme "petit"*** ou mineur, symbole abrégé : la petite lettre "m" signifie "cette fleur". 'Mineur' il est appelé parce qu'il a la plus petite taille. Il apparaît comme sujet dans la deuxième phrase et dans la conclusion. Le terme majeur et le terme mineur réunis sont appelés "extrêmes", pour les caractériser par rapport au terme moyen ou commun.

- ***le moyen terme***, terme de comparaison ou medius, symbole abrégé : "me". Dans l'exemple : "la collection de toutes les fleurs". Le medius est sujet dans la première clause, et proverbe dans la deuxième clause. Il est comme un catalyseur reliant les clauses majeures et mineures et semble avoir disparu dans la conclusion.

On peut donc voir que la taille du grand terme M est plus grande que celle du moyen terme me. Et le moyen terme a à son tour une taille plus grande que le petit terme m. En effet, dans l'exemple, il y a beaucoup d'autres choses qui sont aussi belles que "la collection de toutes les fleurs". À cette dernière collection appartient également "cette fleur".

Les trois jugements comprennent, consécutivement :

- la première préposition (première phrase ou propositio maior, symbole abrégé : le "M" majuscule),
- la deuxième préposition (deuxième phrase ou propositio minor, symbole abrégé par le "m" minuscule), toutes deux appelées "prémisses".
- Enfin, il y a une troisième phrase, la phrase suivante, la conclusion.

L'utilisation de la lettre majuscule "M" pour désigner à la fois le concept et le jugement "Maior" peut prêter à confusion. Il en va de même pour le "m" minuscule, qui peut également désigner à la fois le concept et le jugement de "mineur". Le contexte dira si c'est le concept ou le jugement qui est visé. Toutefois, nous évitons d'utiliser les noms "M" et "m" pour les prémisses, mais nous utilisons les termes première phrase et deuxième phrase.

Les deux expressions prépositionnelles ont en commun le medius 'me'. On compare les termes majeurs et mineurs avec le medius pour voir si et comment ils s'accordent. Chacun des deux syntagmes prépositionnels a

également un terme commun avec la conclusion : soit m, soit M. On constate qu'un syllogisme dans les trois jugements comporte six places : 'M', 'me' et 'm' sont chacun articulés deux fois.

Toute l' ensemble en résumé: "L' ensemble de tout ce qui est beau" contient "le sous-ensemble de toutes les belles fleurs". Et "le sous-ensemble de toutes les belles fleurs" contient à son tour "cette fleur". De manière schématique : "M > me > m" ou encore : "m < me < M".

Le syllogisme peut bien sûr être formulé au singulier ("cette fleur"), ou en privé ("certaines fleurs") :

Phrase 1 : "Toutes les fleurs (universelles) sont belles.

Phrase 2 : Eh bien, ceci est une fleur (singulier) ; voici quelques fleurs (particulier) ;

Conclusion : Donc cette fleur est belle (singulier) ; ces fleurs individuelles sont belles (particulier)".

Les termes. Les logiciens médiévaux s'articulent comme suit .

- **1**) Trois et seulement trois termes sont indispensables (maior, medius, minor). S'il y a moins de termes, alors ce n'est plus un syllogisme, s'il y en a plus alors le syllogisme n'est plus valable ou il se résout en plusieurs syllogismes successifs.

Cette règle n'est pas non plus respectée lorsqu'un même terme a plus d'un sens ou d'une portée. Par exemple, dans le raisonnement suivant, le terme " manteau " est d'abord pensé comme non plié, puis comme plié, ce qui fait qu'il est utilisé deux fois dans un sens différent et invalide immédiatement le syllogisme :

"Je peux mettre mon manteau. Mon manteau peut aller dans le coffre, donc je peux aller dans le coffre. "

- **2)** L'étendue de la conclusion ne doit jamais dépasser celle des prémisses. En effet, on ne peut pas déduire de ce qui est moins ce qui est plus.

- **3**) Le moyen terme est exprimé une ou deux fois dans sa plénitude, sinon il crée plus de trois termes. Ainsi :

"Tous les lions sont (universellement) des animaux (une espèce ; particulier).

eh bien, tous les loups (universellement) sont des animaux (d'une espèce différente ;

particulier) ;

donc tous les lions (universels) sont des loups (universels)".

Nous mettons le sophisme entre parenthèses. Il a été dit :

"Tous les lions sont des animaux.

Eh bien, tous les animaux sont des loups

donc tous les lions sont des loups. "

alors la dérivation serait logiquement valide, car le terme intermédiaire "animaux" serait universel ("genre" et non "espèce"). La validité logique apparaît, par exemple, dans l'énoncé hypothétique : Si tous les lions sont des animaux, et si tous les animaux sont des loups, alors tous les lions sont des loups. En tant que logique appliquée, le raisonnement est évidemment faux car la deuxième phrase "tous les animaux sont des loups" est fausse.

- **4)** Le moyen terme ne doit jamais apparaître dans la post-phrase. En effet, il a son rôle dans les deux phrases prépositives.

Les termes des sentences. Ils sont les suivants .

- **5**. Aucun syntagme prépositionnel négateur ne peut être déduit de deux syntagmes prépositionnels négateurs.

En effet, quelle conclusion sensée pourrait-on tirer, par exemple, des prépositions : " Les roses ne sont pas des animaux, eh bien, les poires ne sont pas des roses, donc.... ".

- **6**. De deux phrases prépositionnelles affirmatives, aucune phrase post-positionnelle négatrice n'est inférable.

De "Toutes les fleurs sont belles, eh bien ceci est une fleur, donc ce n'est pas... ", on ne peut pas non plus tirer de conclusion.

- 7. La phrase suivante présente la même information (contenu cognitif) que la préposition la moins informative. En effet, la conclusion du syllogisme avec les belles fleurs dit seulement que 'cette fleur' est belle. Une préposition négative est moins informative qu'une préposition affirmative. Le jugement 'ces fleurs ne sont pas jaunes' nous en dit beaucoup moins que le jugement : 'ces fleurs sont jaunes'.

- Si un prédicat est négatif et le second affirmatif, la conclusion est négatif. A partir des prémisses : "Les poires ne sont pas des fleurs, donc cette poire est une poire... "la conclusion négative ne peut être que "donc, cette poire n'est pas une fleur". Une préposition privée contient moins d'informations qu'une préposition universelle. Si une préposition est privée

et la seconde universelle, la postposition est privée. Cela était très clair dans le syllogisme sur les belles fleurs.

- **8**. Aucune post-phrase ne peut être déduite de deux phrases prépositionnelles privées. Aucune information n'est disponible. L'intuition de base selon La Logique de Port-Royal se lit comme suit : "La préposition la plus volumineuse (première phrase) doit inclure la phrase suivante et la préposition la moins volumineuse (deuxième phrase) doit montrer qu'elle le fait".

Tel est un échantillon du syllogisme sophistiqué que nous a légué la scolastique (800/1450).

3.1.2 Si, alors - connexions

Bibliographie : G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung,* Stuttgart, I962, 59ff. En logistique, le "si, alors" est le lien décisif du raisonnement. Il n'est logique que dans la mesure où il représente l'identité (totale, partielle ou incongrue).

1. "Lorsque le temps est chaud, les métaux se dilatent". En soi, la relation est causale. Elle ne devient logique que si cette relation causale est aussi une forme d'identité.

2. "Si aujourd'hui c'est samedi, après-demain sera lundi". Remarque : comme aujourd'hui est le jour d'après-demain, il en est de même pour le samedi qui est le lundi. C'est logique, car l'ordre des jours de la semaine implique une telle dérivation : la règle générale (" Comme un cadeau… ") est partiellement identique à l'application (" Comme un cadeau… "), car une application est une instance d'un ensemble général.

Les ***phrases hypothétiques***. Logistiquement, il s'agit du raisonnement catégorique d'Aristote qui conduit à la logique des prédicats, et du raisonnement hypothétique de la Stoa qui conduit à la logique des énoncés. Logiquement, il y a une distinction -logistique entre ces deux calculs. Mais logiquement, cette distinction est sans raison. Car tous deux ne sont que des formes de langage différentes, liées au sujet, qui reflètent la même situation logique.

- Catégoriquement. Tous les humains sont mortels. Les Athéniens sont humains. Donc ils sont mortels.

- Hypothèse mixte. Si humain, alors mortel. Eh bien, les Athéniens sont humains. Donc ils sont mortels. Note : "Eh bien, les Athéniens sont des êtres humains" est une déclaration non logique.

- Purement hypothétique. Si humain, alors mortel. Si Athéniens, alors humains. Donc si Athéniens, alors mortels. Note : L'observation de tout à l'heure est maintenant hypothétique.

Être humain implique d'être mortel, être athénien implique d'être humain, donc être athénien implique d'être mortel. Remarque : de la même manière qu'un sous-ensemble correspond à un ensemble universel, le fait d'être athénien correspond au fait d'être humain et le fait d'être humain correspond au fait d'être mortel. L'identité partielle est la raison pour laquelle la formule "si, alors" est strictement logique.

La théorie du raisonnement.

Les éléments décisifs pour la validité logique sont 1. La quantité (distributive ou collective) (quantité distributive : singulier, privé ou universel, et quantité collective : partie, parties, tout) et 2. (affirmative ou négative) la qualité des jugements. Car ils décident de l'identité (dans sa forme totale, partielle ou absurde).

Formulation hypothétique.

La formulation hypothétique est logiquement la meilleure parce qu'elle met les syntagmes prépositionnels sous forme de présomption et, précisément pour cette raison, se limite à la stricte logique du raisonnement. Herbart (1776/1841) disait qu'en logique, le raisonnement totalement catégorique est hypothétique au sens propre.

La logique prête attention à l'identité (totale, partielle, absurde) et non à l'établissement des faits et donc à la vérité ou à la fausseté. C'est pourquoi la logique fait une distinction plus nette entre l'hypothétique mixte et l'hypothétique pure. Car le raisonnement hypothétique pur appartient à la logique pure, tandis que le raisonnement hypothétique mixte appartient à la logique appliquée (méthodologie), puisque la seconde préposition exprime une observation (voir ci-dessus).

Deux types de théories de la raison. L'histoire des théories du raisonnement montre deux types, l'aristotélicien qui, en tant que principe logique strict, prête attention à l'identité, et le philonien qui prête attention à la vérité et à la fausseté. La logique des prédicats " logicifie " l'aristotélicien ; la logique des énoncés " logicifie " le philonien. Selon Jacoby, c'est une erreur d'appeler la logistique "logique" car on confond ainsi deux systèmes strictement distincts.

Note : Les hypothèses sont des jugements imaginaires. Cela implique que les actes auxquels elles font référence sont " en soi ", non pas par eux-mêmes mais en vertu du fait qu'ils sont " posés ", posés arbitrairement comme étant en soi. " A étant B " signifie que A et B doivent être traités comme s'ils existaient identiquement en eux-mêmes indépendamment de leur " position ", même s'ils ne le sont pas en fait. De plus, il manque à cette affirmation la copule " est ", c'est-à-dire la prétention à la vérité. La fiction que quelque chose est réel n'est pas le jugement affirmatif que quelque chose est réel.

3.1.3 Combinatoire dans le syllogisme

Bibliographie . : Ch. Lahr, *Cours*, 520ss . - O. Willmann, *Abriss*, 88ss. Combiner - du latin 'cum' + 'bini' (deux chacun) - c'est placer une multitude de données (à placer) dans une 'configuration' (un ensemble de lieux) (du moins dans notre cas ici).

Les syllogismes se divisent en un certain nombre de figures d'une part et un certain nombre de modes d'autre part.

Le syllogisme comporte quatre figures.

Si l'on prête attention à la place que le moyen terme ou medius peut occuper dans un syllogisme, on distingue quatre 'schemata' (Lat. : figurae), 'figures' possibles.

- le medius peut être Sujet dans la première phrase, et Prédicat dans la deuxième phrase.
- le medius peut être à la fois Prédicat dans la première et la deuxième phrase.
- Le medius peut être Sujet dans la première phrase et aussi dans la deuxième phrase.
- le medius peut être Prédicat dans la première phrase et Sujet dans la deuxième phrase.

Il est courant dans ces schémas de représenter le medius par... le "M" majuscule.

On l'a :

	Fig. 1	fig. 2.1	fig. 2.2	fig. 3
Phrase 1	M-	-M	M-	-M
Phrase 2	-M	-M	M-	M-
Conclusion	SP	SP	SP	SP

Les lettres "S" et "P" dans la conclusion représentent le sujet et le prédicat. Dans la conclusion, "quelque chose" de "quelque chose" est prononcé : "S est P". Les espaces vides "-" dans la première et la deuxième

phrase des différentes figures sont maintenant remplis par la lettre “S” ou “P”. S’ si l’expression contient le même terme que ‘S’ dans la conclusion. P” si l’expression contient le même terme que “P” dans la conclusion.

La configuration ci-dessus définit quatre schémas (lat. : figurae), “figures” possibles. Nous allons maintenant les compléter par quelques exemples.

1. Barbara :

MP Les fleurs (M) sont belles (P),
SM Eh bien, les bégonias (S) sont des fleurs (M),
SP les bégonias (S) sont donc beaux (P).

Celarent :

MP Les mammifères (M) ne sont pas des poissons (P),
SM Eh bien, les baleines (S) sont des mammifères (M),
SP donc les baleines (S) ne sont pas des poissons (P).

Darii :

MPA toutes les personnes (M) sont mentalement douées (P).
SM Eh bien, Jan (S) est un être humain (M).
SP donc Jan (S) est mentalement doué (P).

Ferio :

MP Toutes les personnes (M) ne sont pas incorporelles (P).
SM Eh bien, Jan (S) est un être humain (M).
SP Sso Jan (S) n’est pas matériel (P).

Note : Il s’agit du remplissage de base.

2.1. Cesare :

PM Tous les purs esprits (P) ne sont pas humains (M).
SM Eh bien, les Flamands (S) sont des personnes (M).
SP donc les Flamands (S) ne sont pas des esprits purs (P).

Camestres :

PM Tous les mortels (P) sont un corps animé (M).
SM Eh bien, tous les anges (S) ne sont pas des corps animés (M).
SP donc tous les anges (S) ne sont pas mortels (P).

2.2. Darapti :

MP Les sept Sages d'Hellas (M) sont consciencieux (P).
MS Les sept sages d'Hellas (M) sont des païens (S).
SP donc certains païens (S) sont consciencieux (P).

3. La quatrième figure est rejetée par Lahr, par exemple, mais est expliquée par Willmann comme suit. Elle est appelée 'galénique' parce que Galien de Pergame (129/199 ; aristotélicien et médecin) l'a introduite. Elle est une inversion - voir les désinences 1 et 4 ci-dessus - de la première, la figure de base. Willmann admet qu'elle n'a pratiquement aucune nouvelle perspicacité ('information') à offrir au nazi (et donne ainsi raison à des logiciens comme Lahr).

Nous donnons maintenant la manière dont Willmann remplit les première et quatrième figures.

MP Tous les animaux à sabots fendus (M) sont des mammifères (P).
SM Le bétail (S) est un animal aux sabots fendus (M).
SP Les bovins (S) sont donc des mammifères (P).

PM Tous les bovins (P) ont des sabots fendus (M).
MP Les animaux à sabots fendus (M) sont des mammifères (P).
SP Donc certains mammifères (S) sont des bovins (P).

Conclusion. La première figure - très estimée par Aristote (c'est un raisonnement) - est la figure à laquelle les figures 2.1. et 2.2. sont réductibles. La galénique est négligeable.

Le syllogisme a 64 modes.

Dans le schéma de 1.1.5., les quantités (toutes, quelques-unes, aucune) et les qualités (oui ou non) des jugements étaient exprimées de quatre manières. Nous avons déjà mentionné que les scolastiques ont dérivé A (tous) et I (certains) des voyelles du mot "affirmare", et O (certains pas) et E (aucun) des voyelles du mot "nego" :

- R : Toutes les fleurs sont belles. toutes (universel affirmatif).
- I : Certaines fleurs sont belles. certaines sont (particulier affirmatif).

- O : Certaines fleurs ne sont pas jolies. certaines pas (particulier négatif).
- E : Aucune fleur n'est belle. aucune (universel négatif).

Ainsi, dans la première phrase, on peut distinguer quatre modes. Mais cela est également vrai pour la deuxième phrase. Ainsi, la phrase 1, mode A, peut être combinée avec la deuxième phrase, également en mode A. Les deux prépositions ensemble donnent alors 'AA'. On pourrait tout aussi bien combiner A dans la première phrase avec I dans la deuxième phrase (AI) ou O dans la deuxième phrase (AO) , ou E dans la deuxième phrase (AE). On peut alors combiner la phrase 1, mode I, avec tous les modes de la deuxième phrase : IA, II, IO, IE... Les deux prépositions peuvent être remplies de 16 façons différentes. Mais il y a plus. De plus, la phrase postposée peut avoir un de ces quatre modes. Ainsi - théoriquement - nous arrivons à 16 x 4 ou 64 remplissages possibles et donc il y a 64 modes.

Le syllogisme comporte 256 types.

La combinaison continue des 4 figures avec les 64 modes donne 256 types de syllogisme. Valides, ils sont au nombre de 19. Appliqués sont 5 ou 6.

Nous illustrons cela avec le syllogisme valide suivant, appartenant à la figure 1, dans lequel la première phrase, la deuxième phrase et la conclusion sont universellement affirmatives. D'où la petite lettre "a" entre les phrases du syllogisme représentées schématiquement.

Phrase 1 MaP Toutes les fleurs (M) sont belles (P),
Phrase 2 SaM Eh bien, les bégonias (S) sont des fleurs (M),
Conclusion SaP donc les bégonias (S) sont beaux (P).

Général : Tout M est P (Map), donc tout S est M (SaM), donc tout S est P (SaP). Trois fois "a". Comme moyen mnémotechnique, les scolastiques ont donné à cette forme de syllogisme le nom de "Barbara". Ils ont regardé les voyelles du mot : trois fois un 'a' ; ce qui signifie que chacune des trois phrases du raisonnement est universellement affirmative.

Le chapitre sur la maxime pragmatique de Peirce (1.2.15) nous a déjà donné un exemple d'un tel "Barbara" - le syllogisme :

Phrase 1 MaP Tous les gens meurent.

Phrase 2	SaM	Henok et Elias étaient des personnes.
Conclusion	SaP	Henok et Elias meurent.

Le même chapitre nous a également donné un exemple de syllogisme selon la figure 1.

Phrase 1	MoP	Henok et Elias n'étaient pas mortels.
Phrase 2	MaS	Henok et Elias étaient des personnes.
Conclusion	SoP	Certaines personnes ne sont pas mortelles.

La lettre 'o' dans la phrase 1 et la conclusion indique la négation (nego). Schéma : certains M ne sont pas un P (Mop), et bien tout M est un S (5maS), donc certains S ne sont pas un P (Sop).

Les scolastiques ont appelé cette forme de syllogisme, avec des voyelles consécutives : o, a, o, Bocardo.

Enfin, considérons le troisième exemple de Peirce, qui appartient à la deuxième figure.

Phrase 1	PaM	Tous les humains sont mortels.
Phrase 2	SoM	Henok et Elias ne sont pas mortels.
conclusion	SoP	Henok et Elias n'étaient pas des personnes.

Schématique : Tout P est M, bien certains S ne sont pas M, donc certains S ne sont pas P. Les scolastiques ont appelé cette forme de syllogisme Baroco, les voyelles consécutives : a, o, o. Schématique : Tout P est M, donc certains S ne sont pas M, donc certains S ne sont pas P.

On peut aussi vérifier cette dénomination dans les syllogismes comme Darii, Ferio, Cesare, Camestres et Darapti, tous donnés ci-dessus. Il en existe de nombreux autres types. Les consonnes ont également une fonction dans cette dénomination, mais cela dépasse le cadre de ce texte.

Note : M. Hunyadi, *On peut enfin lire le grand Peirce en français*, in : Le Temps (Genève) 14.12.2002, 43, dit que Peirce (1839/1914) passe pour le plus grand logicien de son temps et qu'il a toujours été un grand admirateur de l'extrême akribeia (exactitude) des logiciens médiévaux dont il souhaitait poursuivre l'héritage. Hunyadi se réfère à Cl. Tiercelin / P. Thibaud, dir., *Charles Sanders Peirce, Pragmatisme et pragmatisme*, Paris, 2002.

Au fait, le " pragmatisme " est un pragmatisme (pensée qui juge les concepts par leurs résultats) qui attribue une valeur objective aux concepts (comme les conceptualistes médiévaux). Pierce était un conceptualiste suivant les traces des conceptualistes médiévaux.

3.1.4 Enthymeen (raison ou conséquence non dite)

L'humour d'un calendrier quotidien regorge d'enthymèmes. Qu'est-ce qui est exactement caché (soi-disant connu) dans : "Maman, quand as-tu rencontré papa pour la première fois ? "- "Deux ans après notre mariage, mon enfant."

La logique naturelle tolère de tels enthymèmes ; la logistique ne les tolère pas du tout, mais, pour éviter des répétitions inutiles, elle tolère une série d'enthymèmes qui lui sont propres. (1) Humour (2) ironie (3) sarcasme) dans les déclarations dit avec le non-dit y compris la connaissance de la personne concernée.

Enthumèma" (grec ancien : "ce qui est dans l'esprit") en logique a une pluralité de définitions. Nous nous arrêtons sur l'une d'entre elles. "Un syllogisme, si de celui-ci ou la raison (une des prépositions) ou l'inférence (la post-sentence) reste non dite, est un enthymème".

Exemple. P. Foulquié / R. Saint-Jean, *Dict. de la langue philosophique*, Paris, 1969-2,215 (Enthymème), le formule ainsi. La première phrase (maior) est omise : "Tu as menti. Tu ne mérites donc plus de confiance". La phrase 2 (minor) est omise : "Tous ceux qui ont menti ne méritent plus la confiance. Donc tu ne mérites plus la confiance". La conclusion est omise : "Tous ceux qui ont menti, ne méritent plus la confiance. Eh bien, tu as menti".

Explication.

(1) Ce qui est G (donné ou phénomène) avec la situation dans laquelle on raisonne n'a pas besoin d'être dit inutilement.

(2) Or, dans un syllogisme, il existe un lien entre la raison (les syntagmes prépositionnels, première phrase, deuxième phrase) et la conclusion tel que, dans une situation donnée, l'un des syntagmes peut être omis (structure synecdoque).

(3) Ainsi, sur la base d'une application du principe d'économie (principe de frugalité), il est préférable qu'une des phrases ne soit pas dite.

Note : Petrus Aureolus (+ 1322) est souvent mentionné en relation avec le principe d'économie qui stipule : "Entia non sunt multiplicanda praeter necessitatem". Mais ce nominaliste se réfère aux prémisses abstraites qui, à son avis, sont superflues.

Ici : "Ce qui peut être dit avec des mots suffisamment clairs n'a pas besoin d'être dit avec des mots superflus". C'est l'axiome de la logique naturelle du sens commun.

G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung*, Stuttgart, 1962, 53/55 (Relationslogik), attire l'attention sur le fait que les logisticiens, lorsqu'ils critiquent la logique naturelle concernant les relations, oublient précisément les enthymèmes. "Si aujourd'hui c'est dimanche, après-demain sera mardi". Les logisticiens prétendent que la logique naturelle ne peut pas en rendre compte dans son langage. Ce à quoi Jacoby répond : "Étant donné un ordre général des jours valable pour toutes les semaines "dimanche / lundi / mardi / mercredi / jeudi / vendredi / samedi". Or, aujourd'hui, c'est dimanche. Donc (étant donné l'ordre donné) après-demain est mardi". L'ordre donné (G) des jours de la semaine est non dit, (= enthymème).

Note : S. Gerritsen, "*Het verband ontgaat me" (Problèmes de compréhension avec des arguments supprimés)*, Amsterdam, 1999, traite largement du raisonnement enthymématique et de la réécriture des textes afin de faire ressortir le non-dit. L'auteur évoque ces problèmes depuis l'Antiquité.

3.1.5 Le rôle du moyen terme

Bibliographie . : G. Bolland, Hrsg., *Hegel's kleine Logik*, Leiden, 1899,257. Hegel résume la configuration (ensemble de lieux) d'un type de syllogisme : " Si deux choses sont égales à une troisième, elles sont égales entre elles. "Symbole abrégé : A et b ; la troisième est C.

Exemple. Fixons le terme majeur "vivipare" égal à P, le terme moyen "tous les mammifères" égal à M, le terme mineur "toutes les baleines" égal à S. Le terme majeur est le prédicat dans la première phrase et dans la conclusion. Le terme mineur est Sujet dans la seconde phrase et dans la conclusion. Le terme moyen est Sujet dans la seconde phrase et dans la conclusion.

Phrase 1	MaP	Tous les mammifères (M) sont vivipares (P)
Phrase 2	SaM	Eh bien, toutes les baleines (S) sont des mammifères (M).
Conclusion	SaP	Donc toutes les baleines (S) sont vivipares (P)

Le moyen terme (M) est nécessaire comme “catalyseur”. Le rôle du catalyseur en chimie est bien connu : il active la réaction chimique mais est affaibli lorsqu’elle est terminée. - Le moyen terme (M) est nécessaire comme catalyseur du processus de raisonnement dans la phrase 1 (sujet) et dans la phrase 2 (dire) mais il est affaibli dans la conclusion ! Cela devient encore plus visible si, au lieu de la configuration ci-dessus, on introduit une configuration linéaire et on la rend hypothétique : “Si M = P et S = M, alors S = P”. - Comme dit, M a disparu dans la formulation finale.

Le raisonnement quantitatif ou mathématique. C’est ainsi que Hegel formule la configuration de base, et Bolland l’explique. Un tel raisonnement - “Si S et P sont égaux à M, alors S est égal à P” - apparaît en mathématiques comme un axiome. Eh bien, cet axiome, ainsi que d’autres, est habituellement dit non prouvable, en fait il n’a même pas besoin de preuve. Pourtant, ils sont valides au sens de “applicables encore et encore”. Raison : ils sont - normalement (si un esprit suffisamment développé est présent) - aussi bons qu’immédiatement évidents ou directement donnés (“phénomène”). Toute forme normale de syllogisme, par exemple, place l’“axiome mathématique” en premier.

Bien sûr, Bolland situe la configuration ci-dessus (en schéma rectangulaire ou linéaire) dans la métaphysique de Hegel. Cependant, ce n’est pas ce qui nous intéresse ici. Ce qui nous intéresse ici, c’est que notre esprit humain travaille avec des configurations et leurs interprétations. Il possède quelque chose comme cela quelque part dans ses “profondeurs”, comme une sorte de “structures profondes” (comme disent les structuralistes), à un degré généralement inconscient. Elles deviennent conscientes dès que l’on s’engage explicitement dans la logique.

Note : Bien sûr, une configuration est présente dans un raisonnement comme :

Phrase 1	MaP	“Tout ce qui pense (M), est (P).
Phrase 2	SaM	Eh bien, je (S) pense (M).

Conclusion SaP Donc je (S) suis (P).

Cela ressemble à la célèbre affirmation de R. Descartes “Je pense, donc je suis”. Mais attention : selon Descartes, son affirmation n’est pas un raisonnement mais l’expression d’une perception intérieure directe ou “intuition” qui, bien qu’exprimée sous la forme d’un raisonnement (enthymématique, car la première préposition n’est pas là), donne lieu à une mauvaise compréhension de ce qu’il décrit réellement.

Cette partie résume. Un syllogisme est constitué de trois termes, le maior, le medius et le minor, traités en trois jugements, de telle sorte qu’à partir des deux syntagmes prépositionnels, un syntagme postpositionnel soit déductible logiquement “ valide “. Les termes et les phrases doivent répondre à certaines conditions.

Le raisonnement peut être formulé de manière catégorique ou hypothétique. La formulation hypothétique est logiquement la plus appropriée. La logique s’intéresse à l’identité et non à l’établissement des faits, et donc pas à la vérité ou à la fausseté.

La logique aristotélicienne recherche l’identité, la logique philologique la vérité et la fausseté.

Les syllogismes sont divisés en quatre figures, selon la place qu’occupe le moyen terme dans le syllogisme. En outre, chaque figure possède 64 modes : des expressions dans lesquelles la qualité et la quantité diffèrent. Chaque phrase du syllogisme peut être dite combinatoirement de quatre manières différentes. Cela signifie qu’une figure peut être combinée de 4^3 façons. Les quatre chiffres réunis donnent 64 x 4 ou 256 combinaisons ou types possibles. La plupart d’entre elles, cependant, sont logiquement incorrectes. Seules 19 sont logiquement valables et 5 ou 6 types sont effectivement utilisés, ce qui relativise l’importance de la combinatoire.

Les noms des différents types ont été choisis pour refléter leurs caractéristiques.

Parfois, une phrase est subsumée dans un raisonnement logique et peut être omise.

Le terme médian d'un syllogisme a un rôle de liaison entre le majeur et le mineur et a disparu dans la conclusion.

3.2 Trois régimes de base

3.2.1 Raisonnement (déduction / réduction)

Premier schéma. Avec I. M. Bochenski, Les méthodes philosophiques dans la science moderne, Utr./ Antw., 1961, 93/95, nous distinguons - dans le sillage de 1. Lukasiewicz (1878/1956) - la déduction et la réduction (platoniques : " sunthesis " et " analusis "). Nous expliquons.

Déduction. Schéma. "Si A, alors B. Eh bien, A. Donc B."
Rempli. Si tous (cas), alors au moins un, éventuellement tous (cas).
Eh bien, tous (les cas).
Donc au moins un, peut-être tous (les cas).

Réduction. Schéma. "Si A, alors B. Donc A."
Rempli. Si tous (cas), alors au moins un, éventuellement tous (cas).
Eh bien, au moins un, peut-être tous (les cas).
Donc tous les (cas).

Déduction. On raisonne à partir de tous les cas (ce qui est sommatif) vers au moins un, sinon tous les cas. Un raisonnement déductif est une dérivation nécessaire ("Si tous, alors sûrement au moins un d'entre eux"). On dit que la déduction est "prédictive" ("predictive"). En effet : si (selon, par exemple, une loi physique dans des circonstances normales) toute l'eau au niveau de la mer bout à 100° C, alors il est prévisible que cette eau et cette autre eau bouillent à cette température.

La réduction. Il est double, généralisant et généralisant.

- Généraliser. Si (selon l'observation, l'échantillon) cette eau et cette autre bouillonnent à 100° C, puis toute l'eau (ce qui est une induction sommaire ou sommative), alors il semble probable que le reste (et donc toute l'eau) bouillira également à 100° C.

Le raisonnement passe d'un certain nombre de cas testés à tous les cas (possibles) qui peuvent en principe être testés. De l'induction sommative à l'induction amplificative (expansion de la connaissance, "extrapolation"). La base est la similarité.

- "***Entière"***. Pour expliquer cela, nous devons élargir le sujet de la phrase avec une conjonction.

Déductif : Tous les cas d'eau dans cet étang bouillant à 100° C.
Eh bien, cette eau vient de cet étang.
Il bout donc à 100° C.

Généralisation réductrice.
Cette eau bout à 100° C.
Eh bien, tous les cas d'eau dans ce bassin bouillant à 100° C.
Donc cette eau vient de cet étang.

On raisonne sur "cette eau à 100° C", y compris "tous les cas d'eau à 100° C dans cet étang" et on émet l'hypothèse que cette eau provient de cet étang en vertu d'une seule et même caractéristique - l'ébullition à 100° C. Les deux points d'ébullition sont testés (induction sommative). Ce qui n'est pas vérifié, c'est le fait que, pour être valable, cet étang doit être considéré comme la seule entité dans laquelle il y a de l'eau. En d'autres termes, la réduction " globalisée " est hypothétique et attend des informations complémentaires. On l'a : la déduction est prédictive avec certitude, la réduction n'offre qu'une supposition.

Note : De G et A (= demandé) à S (solution). Dans la déduction comme dans la réduction, les deux prépositions sont le donné (G). Le demandé (recherché) est une dérivation (conclusion) au moins hypothétiquement (de préférence nécessairement) valide qui se présente comme A dans le sous-terme "donc".

La phénoménologie comme base de la logique. I.M. Bochenski, o.c., 174v., est à la recherche d'une méthode philosophique "qui doit avoir pour fondement l'analyse phénoménologique". Nous le voyons clairement dans tous les cas lorsque nous définissons la "phénoménologie" comme "représentation du donné comme donné". La tâche du raisonnement (et donc de la logique) est de tirer une conclusion logiquement valide du donné (observé et représenté aussi correctement que possible). Or, il n'existe aucun raisonnement connu qui ne parte pas d'un donné. Ce qui signifie que la logique a toujours une base phénoménologique. En tant que - ce que Bochensky appelle - "connaissance indirecte", elle repose toujours sur la "connaissance directe", c'est-à-dire la description et la formulation phénoménologiques du donné. Les phrases prépositionnelles ne sont rien d'autre que de la "connaissance directe". La conclusion est une "connaissance indirecte".

Conclusion. Avant de raisonner, nous regardons attentivement pour d'abord comprendre correctement les données !

3.2.2 Raisonnement : quelques formules

O.Willmann, Abriss, 93 ans, mentionne de vieux proverbes dont la valeur est toujours valable.

1. Modus ponens (mode propositionnel ou affirmatif) et ***Modus tollens*** (mode de négation)

Modus ponens. Si A, alors B. Eh bien, A. Donc B. Étant donné la paire qui compose une phrase conditionnelle, à savoir "Condition, inférence" ("Si A, alors B"). Le raisonnement de confirmation dans un syllogisme hypothétique se lit comme suit : "De la confirmation de la condition découle la confirmation de l'inférence" .

En d'autres termes : "Si la préposition (condition) d'un raisonnement valide est vraie, alors le nazi (conclusion) est vrai et si en fait la préposition est vraie, alors le nazi est vrai". C'est la structure, par exemple, du syllogisme appelé "Barbara" (cf. 3.1.3.). Quelques exemples :

Si A, "Si toutes les fleurs sont belles et si les bégonias sont des fleurs,
que B. alors les bégonias sont magnifiques.
Eh bien, A, Eh bien, toutes les fleurs sont belles et les bégonias sont des fleurs,
Donc les bégonias sont magnifiques. "

Ou encore :

Si A, "Si tout ce qui a de l'esprit, possède immédiatement de la volonté, et si tous les hommes possèdent de l' esprit,
que B. alors tous les hommes possèdent immédiatement de la volonté.
Eh bien, A, Eh bien, tout ce qui a de l'esprit, possède à la fois la volonté et tous les
hommes possèdent de l'esprit,
donc B. donc tous les hommes possèdent à la fois la liberté de volonté".

Maintenant, ce n'est pas hypothétique mais catégorique :

Phrase 1 MaP Ce qui possède l'esprit (M) possède la liberté de volonté (P),

Phrase 2 SaM Eh bien,, tous les hommes(S) possèdent un esprit (M),

Conclusion SaP donc toutes les personnes (S) possèdent la liberté de volonté (P).

Cela semble être l'évidence même, et pourtant, Wikipédia, l'encyclopédie libre sur internet, cite (en 2011) comme exemple de modus ponens :

Sent. 1 Si la démocratie est la meilleure forme de gouvernement, alors tout le monde devrait voter.

Sent. 2 La démocratie est la meilleure forme de gouvernement.

Conclure. Tout le monde devrait voter.

Cet exemple est présenté comme un syllogisme et expliqué comme suit : " Le raisonnement comporte deux prémisses. La première est l'affirmation "si-alors" ou conditionnelle, à savoir que A implique B. La deuxième prémisse est que A est vrai. De ces deux prémisses, on déduit que B est vrai".

Or ce qui est donné dans la phrase 1 de cet exemple n'est pas du tout une préposition, mais lui-même un syllogisme incomplet dont la phrase 2 n'est pas mentionnée et dont la conclusion est que tout le monde devrait aller voter. Il n'est pas logiquement déductible de l'hypothèse que la démocratie est la meilleure forme de gouvernement que tout le monde devrait voter. Cela présuppose que tout le monde choisit la démocratie. Mais cette prémisse est cachée.

Ce qui devrait alors passer pour la deuxième phrase ("la démocratie est la meilleure forme de gouvernement"), est une répétition de la première partie de la première phrase, mais maintenant formulée de manière catégorique. La tromperie est encore accrue par le fait que les termes "démocratie" et "tout le monde devrait voter" sont liés dans leur signification et que nous avons affaire à une tautologie.

Le raisonnement, entièrement et hypothétiquement articulé, est le suivant :

Si A, Si la meilleure forme de gouvernement est le suffrage universel et si chacun choisit la meilleure forme de gouvernement,

alors B alors tout le monde choisit le suffrage universel.

Et dans sa suite catégorique :

Bien A Bien, le suffrage universel est la meilleure forme de gouvernement.

et chacun choisit la meilleure forme de gouvernement,

Donc B Donc tout le monde élit tout le monde au suffrage universel.

En syllogisme. (Barbara)

Map	Phrase 1	La meilleure forme d'État est le suffrage universel.
SaM	Phrase 2	Chacun choisit la meilleure forme d'état.
SaP	Conclusion	Donc tout le monde élit le suffrage universel.

Illustrez la faille logique du raisonnement de Wikipédia par un exemple similaire, et également défectueux :

Si les fleurs sont belles, alors "X" est beau.

Les fleurs sont belles.

Donc "X" est beau.

Ce qui est "X" est caché. On ne peut pas déduire du fait que les fleurs sont belles que "X" est beau. La situation est différente si l'on ajoute que "X" fait référence à une fleur, par exemple un bégonia. Nous obtenons alors la formulation hypothétique du syllogisme telle que mentionnée au début de ce chapitre.

Il est surprenant que le texte de Wikipedia combine une partie de la formulation hypothétique avec une partie de la formulation catégorique, en un syllogisme apparent, et ainsi, au lieu de clarifier le thème de manière logique, crée en fait une confusion.

Modus tollens. Si A, alors B. Eh bien, pas B. Donc pas A. Le mode de raisonnement négateur dans un syllogisme hypothétique est : "De la négation de l'inférence découle la négation de la condition". "Si la préposition est vraie, alors la conclusion est vraie et si en fait l'inférence (conclusion) n'est pas vraie, alors la condition (préposition) est également fausse". C'est la structure du syllogisme dit " célarien " (cf. 3.1.3.) :

Si A,	" Si les légumineuses ne sont pas des composites, et si les
	Le tournesol est un papillon,
que B.	alors le tournesol n'est pas un composite.
Eh bien, pas B,	le tournesol est un composite,
donc pas A.	donc le tournesol n'est pas un papillon".

Formulé de manière catégorique :

Phrase 1 MeP Les composites (M) ne sont pas des légumineuses (P),

Phrase 2 SaM Le tournesol (S) est un composite (M),

Conclusion SeP donc le tournesol (S) n'est pas une légumineuse (P).

Si A, "Si les mammifères ne sont pas des poissons et si les baleines sont des poissons

que B. alors les baleines ne sont pas des mammifères.

Eh bien, pas B. Les baleines sont des mammifères,

donc pas A. donc les baleines ne sont pas des poissons".

Formulé de manière catégorique :

Phrase 1 MeP Les mammifères (M) ne sont pas des poissons (P),

Phrase 2 SaM Les baleines (S) sont des mammifères (M),

conclusion SeP donc les baleines (S) ne sont pas des poissons (P).

Une fois encore, Wikipedia cite un exemple erroné dans lequel hypothétique et catégorique ont été confondus :

S'il y a un feu ici, il y a de l'oxygène ici.
Il n'y a pas d'oxygène ici.
Alors il n'y a pas de feu.

Du fait qu'il y a un feu, il n'est pas logique qu'il y ait de l'oxygène. Il faut donc une deuxième préposition qui affirme que le feu nécessite de l'oxygène. Exprimez le raisonnement de manière complète et comme Celarent :

Si A, Si la privation d'oxygène ne provoque pas d'incendie, et s'il y a un manque d'oxygène ici,

que B, Alors il n'y a pas de feu ici.

Eh bien, pas B Eh bien, le manque d'oxygène ne cause pas un incendie.

Et voici la privation d'oxygène

Donc pas de A Donc il n'y a pas de feu ici.

Sous forme de syllogisme :

MeP Phrase 1 Le manque d'oxygène (M) ne provoque pas d'incendie (P)

SaM Phrase 2 Ici, (S) est déficient en oxygène (M),

SaP conclusion Donc ici (S) n'est pas un feu (P).

2. Raisonnement disjonctif. Là encore, les formules structurelles s'appliquent.

Modus ponendo tollens. Si A est soit B soit C et si A est en fait C, alors A n'est pas B. Appliqué : "Si les virus sont soit inorganiques soit organiques et qu'ils sont en fait or-ganiques, alors ils ne sont pas inorganiques". Dans un syllogisme disjonctif ("soit … soit") l'affirmation d'un membre de la disjonction a pour inférence la négation de l'autre membre.

Modus tollendo ponens. Si A est soit B soit C et si en fait A n'est pas C, alors A est B. Dans un syllogisme disjonctif, la négation d'un membre de la disjonction a pour inférence l'affirmation de l'autre membre. "Si les bactéries sont soit végétales, soit animales et qu'en fait elles ne sont pas animales, alors elles sont végétales".

Par exemple, celui qui veut résoudre le problème suivant remarquera que celui-ci nécessite constamment un raisonnement disjoint. Étant donné trois boîtes de biscuits avec une étiquette sur chaque boîte. Les étiquettes indiquent : des biscuits au chocolat, des biscuits au sucre, et enfin un mélange des biscuits précédents. On sait en outre que l'étiquette de chaque boîte est fausse. On demande dans quelle(s) boîte(s) il faut prendre un biscuit pour que toutes les boîtes soient correctement étiquetées. Si l'on y réfléchit logiquement, on constate qu'un biscuit, pris dans la boîte contenant le mélange, suffit pour étiqueter correctement trois boîtes.

Voici quelques formules qui sont des formules structurelles. Nous les avons gardées dans la formulation hypothétique car, après tout, la logique en tant que logique et non l'épistémologie s'occupe de phrases hypothétiques. Structure " signifie ici " structure abstraite ou sommaire " telle qu'une richesse infinie d'" interprétations " est possible. Elles sont d'ailleurs proposées dans un langage abrégé en symboles, ce qui fait ressortir l'abstraction - le résumé.

3.2.3 Raisonnement (déduction / généralisation / généralisation)

Deuxième schéma. Nous donnons d'abord le raisonnement en trois parties tel que formulé par Ch. Peirce (1839/1914).

Déduction. Tous les haricots de ce sac sont blancs.
Eh bien, ce haricot vient de ce sac.
Donc ce haricot est blanc.

Induction. Ce haricot provient de ce sac.
Eh bien, ce haricot est blanc.
Donc tous les haricots de ce sac sont blancs.

Enlèvement. Ce haricot est blanc.
Eh bien, tous les haricots dans ce sac sont blancs.
Donc cet haricot est sorti de ce sac.

Note : Ce sont les termes de Peirce. Nous les remplaçons par d'autres termes.

Déduction. Toutes les poires de cet arbre sont mûres.
Eh bien, cette poire vient de cet arbre.
Donc cette poire est mûre.

Généralisation. Cette poire vient de cet arbre.
Eh bien, cette poire est mûre.
Donc toutes les poires de cet arbre sont mûres.

"Whole-ization" Cette poire est mûre.
Eh bien, toutes les poires de cet arbre sont mûres.
Donc cette poire vient de cet arbre.

Notes. Peirce lui-même confondait abduction et explication causale. Conséquence : il distinguait les "sciences inductives" et les "sciences abductives". F. Korichel / J. Sallantin, *Abduction*, in : D. Lecourt, dir., *Dict. d' histoire et philosophie des sciences*, PUF, 1999, 1/4, développe la véritable nature de l' " abduction ". Trompés par la confusion de Peirce entre abduction et explication causale, certains tentent d'expliquer son abduction comme une sorte de déduction (Hempel) ; d'autres essaient d'y voir une application de la théorie des probabilités (Gärdenfors) car l'abduction de Peirce contient une supposition (variant de la probabilité faible à la probabilité forte). D'autres

encore introduisent une sorte de " théorie de la révision ". Conclusion : une confusion sans fin.

Notre définition. La généralisation et le généralisme sont tous deux des raisonnements hypothétiques.

On peut comparer une préposition telle que "Toutes les poires sont mûres" avec notre préposition "Toutes les poires sur cet arbre sont mûres". La différence réside dans le sujet qui, avec "toutes les poires", reste dans la similarité, alors qu'avec "toutes les poires sur cet arbre", il inclut à la fois la similarité et la cohérence. La cohérence causale de Peirce n'est qu'un type de cohérence. L'"abduction", comme il le dit dans son exemple, est générale. L'explication qu'il en donne ne l'est pas ! Cela prouve une fois de plus que les concepts de base de la logique sont vraiment fondamentaux.

Hypothèse. Il est étonnant qu'un Hempel puisse tenter de voir une déduction dans l'abduction de Peirce. La généralisation est hypothétique car ce n'est pas parce que cette poire est mûre que toutes les (autres) poires de l'arbre sont mûres. La généralisation est hypothétique parce que, tant qu'il n'est pas établi que dans tout l'environnement ("l'univers en question" disent certains) il n'y a qu'un seul arbre, on ne peut pas être sûr que cette seule poire est la sienne ! En ce sens, la définition de l'abduction par la théorie des probabilités va dans le bon sens, mais elle ne rend pas compte de l'essence même de la 'globalisation'.

Applicabilité. Donnez-nous un exemple.

Déduction. Toutes les données de notre expérience sont matérielles.

Eh bien, ce fait, fait partie de notre expérience.

Donc c'est matériel.

Réduction

1. La généralisation. Ce fait, fait partie de notre expérience.

(induction) C'est matériel.

Ainsi, toutes les données de notre expérience sont matérielles.

2. La "globalisation". Ce fait est matériel.

(abduction ou Eh bien, toutes les données de notre expérience sont matérielles.

Hypothèse) Ce fait, fait donc partie de notre expérience.

Ainsi, par exemple, une sorte de matérialisme juge. Ainsi tout système de pensée, dès qu'il exprime ses axiomes, peut être testé à l'aune de notre triade, car tout système de pensée comprend des inférences (à partir d'axiomes en premier lieu), des généralisations (à partir d'un échantillonnage inductif), et des généralisations (à partir de la localisation des données dans un ensemble quelconque).

1.2.4 Le concept de modalité logique.

Le mot "modalité" a plus d'un sens dans la langue. Sa caractéristique commune est la " réserve " (" stipulation ", " restriction "). Modalité psychologique. - La police recherche l'auteur d'un crime et le trouve. A la question : " Étiez-vous à Haarlem dans la rue principale hier ? "l'homme répond : "Je n'y étais certainement pas". La réserve est la suivante : "Tant que vous ne le prouverez pas noir sur blanc, je n'avouerai pas la vérité". D'ailleurs : tout mensonge comporte cette restriction ! Juridique : Donc dans un texte comme : "L'accord (l'acte juridique, etc.) est valable jusqu'à présent ("sous réserve de")". La restriction peut être un accord supplémentaire ou simplement une condition.

Note : 1. une phrase au conditionnel est toujours présente (parlée ou non). 2. Dans le langage hégélien, le terme " modalité " signifie quelque chose comme " apparence " ou " forme ". Ainsi, Hegel voit l'idée globale (l'essence de la réalité totale) au cours de tout ce qui a été, est et sera toujours (plus concrètement : au cours de l'histoire de l'univers et de la culture) devenir histoire dans ses nombreuses "modalités" (formes). Hegel appelle "phénoménologie" la description de ce processus global.

Modalités logiques. G. Jacoby, *Die Anspruche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung*, Stuttgart, 1962, 61/64, dit que, strictement parlant, la logique naturelle ne connaît que le différentiel suivant : Nécessaire / non nécessaire (possible) / nécessaire non (impossible). Nous expliquons brièvement.

1. Dans le jugement. "A est (nécessairement) A" (A est nécessairement totalement identique à lui-même). "A et B sont (non-nécessairement, éventuellement) identiques" (A et B sont éventuellement partiellement identiques ou analogues). "A et non-A ne sont (nécessairement) pas identiques" (A et non-A sont contradicteurs ou inconsistants). Note : Nous rencontrons ici la triple structure de base de la logique identitaire (totalement identique/partiellement identique/ totalement non - identique).

2. Au sein du raisonnement. Ce que Platon appelle “sunthesis” (déduction) et “analusis” (réduction) diffère selon le point de vue modal.

- Déduction. Si A, alors B. Eh bien, A puis B.

Si A est la raison suffisante de B, alors, si A est donné, alors B est nécessairement donné.

- Réduction. Si A, alors B. Eh bien, alors A.

Si A est la raison suffisante de B et que B est donné, alors peut-être (éventuellement) A a été donné.

3.2.5 Déduction et réduction - division modale

La logique naturelle a trois modalités : nécessaire / non nécessaire / non nécessaire. Ainsi G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung,* Stuttgart, 1962. Maintenant, nous vérifions ceci en ce qui concerne la certitude du raisonnement.

- ***Déduction***. Paradigme. Si toutes les fleurs de cette plante sont blanches et que ces fleurs sont de cette plante, alors ces fleurs sont blanches.

Proportionnel. Comme une collection universelle se tient à sa collection privée, ainsi toutes les fleurs de cette plante se tiennent à ces fleurs de cette plante. Notez que le terme “privé” doit être compris ici dans le sens logique de “précisément un ou plusieurs ou même tous”.

La dérivation (concept de base), si d’un ensemble universel à un de ses ensembles privés (concept ajouté), est nécessaire et donc déductive (‘apriori’) (concept défini).

- ***Réduction de la similarité.*** Paradigme. Si ces fleurs proviennent de cette plante et que ces fleurs sont blanches, alors toutes les fleurs de cette plante sont blanches.

Généralisation avec réserve, à savoir “à moins que le reste des fleurs de cette plante ne soient pas toutes blanches”. Proportionnelle. Comme une collection privée est proportionnelle à sa collection universelle, ces fleurs sont proportionnelles à toutes les fleurs de sa collection.

La dérivation (notion de base), tant que l’ensemble (induction sommative) n’est pas testé (en blanc) (notion ajoutée), est non nécessaire et donc réductrice (‘a posteriori’) et immédiatement réfutable (notion définie).

- ***Réduction de la cohérence.*** Paradigme. Si ces fleurs sont blanches et que toutes les fleurs de cette plante sont blanches, alors ces fleurs blanches proviennent de cette plante.

”Globalisation” avec réserve, c’est-à-dire “tant que le contexte global, c’est-à-dire en dehors de cette plante, n’a pas été testé pour la présence d’autres plantes à fleurs blanches”.

Proportionnel. Comme une partie est proportionnelle à son tout, ces fleurs blanches sont proportionnelles au tout dont elles font partie.

La dérivation (concept de base), tant que tout l’environnement (induction sommative) n’a pas été testé pour la présence d’autres plantes à fleurs blanches (concept ajouté), n’est pas nécessaire et donc réductive (“a posteriori”) et immédiatement réfutable (concept défini).

Rôle cognitif (portée informative). Dans la déduction, une induction sommative supplémentaire en vue de la modalité “nécessaire” est superflue car tout ce qui est appelé “universel” est sommatif par définition. Dans la réduction, cependant, une induction sommative supplémentaire (test de ce qui n’est pas examiné (le reste de l’ensemble ; le reste du contexte)) en vue de la modalité “nécessaire” est une nécessité. La déduction, bien que nécessairement valide et donc certaine (c’est sa valeur), n’apprend rien en réalité. La réduction, bien que non nécessaire et donc incertaine mais probable, incite à l’essai total et en même temps à l’apprentissage (c’est sa valeur).

Il apparaît immédiatement que l’induction aristotélicienne ou sommative concernant l’universalité et la nécessité de la dérivation est déterminante.

3.2.6 L’induction en tant que généralisation ou en tant que “globalisation”.

L’induction - ‘epagogè’, inductio - est un raisonnement qui, à partir d’au moins un échantillon, soit d’une collection (au moins un spécimen), soit d’un système (au moins une partie), conclut à une propriété commune qui peut être confirmée ou infirmée par d’autres échantillons. En ce sens, il s’agit d’un raisonnement réducteur car il aboutit à une hypothèse.

1. La généralisation. La base est la similarité. Induction sommative : une méthode d’apprentissage réussit avec un groupe d’apprenants. Induction amplificative : ceteris paribus (dans des circonstances identiques), elle réussira probablement avec d’autres groupes. C’est l’hypothèse. Induction sommative : l’inspecteur interroge 4 élèves sur 24. Différentiel : 2 bons ; 1 moins bon ; 1 mauvais. Induction élargissant les connaissances : il peut généraliser selon ce différentiel à l’ensemble des 24. Ce qui est une hypothèse.

2. La "globalisation".

Base : cohésion. Induction sommative : un économiste étudie la vie économique sur le Meir à Anvers. Induction amplificative : il s'intéresse à l'ensemble de la ville d'Anvers. Malgré des lacunes, il obtient un aperçu de l'ensemble de l'économie anversoise, mais cela reste très hypothétique. Induction sommative : dans un laboratoire médical, on analyse l'échantillon de sang d'un patient. Induction amplificative : on obtient quelques informations sur l'ensemble de la situation sanitaire de la personne en question, mais avec des réserves.

Recherche historique.

Bibliographie : I.M. Bochenski, Les *méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utrecht / Anvers, 1961, 169v. (L'explication historique). L'histoire en tant que science de l'explication (de la raison) pratique un type de généralisation, à savoir la globalisation diachronique. Prenons l'origine de la révolution française. Nous appelons ce fait "C". Comme le dit Bochenski, on demande une explication génétique : " Comment C est-il apparu ? ". Raccourcissement du symbole : "Si A (la raison), alors C". Ce serait une sorte d'explication causale. Mais l'histoire humaine n'est pas aussi simple, car l'homme est un être d'interprétation. Donc : "Si A et B (interprétation), alors C". Si l'on connaît les conditions de la principauté et leur interprétation par les contemporains (par exemple les Encyclopédistes) (G), alors on comprend l'origine de la Révolution française (A). Il s'agit là d'un schéma scientifique humain.

Il y a induction dès qu'on prend au moins un échantillon. Par exemple, on examine une à une les interprétations des Encyclopédistes (ce qui représente autant d'échantillons). En ce sens, la science de l'histoire est inductive. De manière plus large : si l'on examine d'autres révolutions pour leurs conditions d'origine, on fait de l'induction : à partir d'au moins un échantillon, on résume (induction sommative) et on généralise (induction amplificatrice).

Bochenski parle d'induction expérimentale dans le domaine de l'histoire. Cela signifierait que l'émergence de faits historiques serait étudiée par expérience - comme en physique par exemple - sur la base d'échantillons ! "L'expérience ne peut pas être utilisée puisqu'elle concerne des phénomènes individuels passés" (selon le proposant). La répétabilité tant vantée des phénomènes naturels n'existe pas dans le domaine de l'histoire humaine, qui consiste en des données uniques et non répétables. D'où la dépendance

radicale de l'historien vis-à-vis de sa documentation, qui risque le plus souvent de rendre incomplet le fait étudié.

3.2.7 Raisonnement (inclusion/exclusion/ inclusion partielle)

Troisième schéma. Aristote dans *l'Analytica* 1 : 1 : 4/6 donne une triade de syllogismes que nous expliquons maintenant, sur la base des interprétations de O. Willmann.

1. Confinement.

Le résumé dit "Tout M est P. Eh bien, tout S est M. Donc tout S est P".

S désigne un sous-ensemble de M et aussi de P. On reconnaît ici le barbarasyllogisme.

Phrase 1 MaP Toutes les langues substantiellement similaires (M) en termes
d'inflexion sont liés (P).
Phrase. 2 SaM Eh bien, le latin, le grec, le sanskrit, l'allemand concernent
Inflexion dans des langues sensiblement similaires
Concl. SaP Ces quatre langues sont donc liées.

Note : Les scolastiques ne prêtent pas attention à l'étendue de cette inclusion comme ci-dessus, mais à son contenu : "Nota notae est nota rei ipsius". Traduit, "Une caractéristique d'une caractéristique (de l'affaire) est une caractéristique de l'affaire elle-même".

2. Exclusion.

Le schéma abstrait : "Aucun M n'est P, eh bien tous les S sont M, donc aucun S n'est P". On reconnaît ici le celarentsyllogisme (cfr. 3.1.3.).

Phrase 1 MeP Aucune dérivation (M) déclare un accord sur l'inflexion (P).
Phrase 2 SaM Eh bien, le latin, le grec, le sanskrit et l' allemand (S) sont cohérents
dans leur inflexion (P).
Concl. SeP Donc aucune dérivation (S) ne déclare une telle conformité sur
inflexion entre ces quatre langues (P).

Note : La scolastique exprime au lieu de la portée comme au-dessus du contenu : "Nota repugnans notae repugnat rei ipsi". Traduit : " Un attribut

qui n'appartient pas à un attribut du cas, n'appartient pas au cas lui-même ".

3. Confinement partiel.

Le schéma abstrait : Tout M est P, bien tout M est un S, donc certains S sont P. On reconnaît le Daraptisyllogisme (cfr. 3.1.3).

Phrase 1	MaP	Chaque renoncule (M) a des fleurs jaunes (P),
Phrase 2	MaS	Eh bien, chaque renoncule (M) est une plante (S),
Concl.	SiP	donc certaines plantes (S) ont des fleurs jaunes (P).

Ou encore :

Phrase. 1	MaP	Les baleines (M) vivent dans l'eau (P),
Phrase. 2	MaS	Eh bien, les baleines (M) sont des mammifères (S),
Concl.	SiP	donc certains mammifères (S) vivent dans l'eau (P).

Note : Les scolastiques formulent le contenu au lieu de la portée : "Quae conveniunt in uno tertio, conveniunt inter se. Quae repugnant in uno tertio, repugnant inter se". Traduit : "Ce qui correspond à l'égard d'un tiers, correspond également entre eux. Ce qui n'est pas conforme à l'égard d'un tiers, ne l'est pas à son égard". Le mot "quoi" signifie "caractéristiques". En effet : une sous-conclusion inclut également une autre sous-conclusion de sorte que la phrase suivante peut se lire : "Donc certains mammifères (S) vivent dans l'eau (P)".

4. Le syllogisme galénique. Willmann mentionne un quatrième type de bouchon (3.1.1). Il provient de Galenus de Pergame (129/201), un aristotélicien. Le schéma abstrait : "Tous les A sont B. Eh bien, tous les B sont C. Donc certains C sont A". On peut comparer avec le schéma d'inclusion sous le numéro 1 ci-dessus : "Tous les A sont B. Eh bien, tous les C sont A. Donc tous les C sont B" .

Willman l'a rempli comme suit: Tous les bovins sont des animaux à sabots fendus. Eh bien, tous les animaux à sabots fendus sont des mammifères. Donc certains mammifères sont des bovins.

Jusqu'ici, nous avons examiné un morceau du syllogisme aristotélicien et sa continuation plus tard dans la scolastique. Nous voyons immédiatement que l'on peut raisonner sur la base d'unités conceptuelles - comparées entre elles - et sur la base de contenus conceptuels - comparés entre eux. Nous voyons immédiatement comment la méthode comparative domine tout le raisonnement : les concepts, s'ils sont comparés, conduisent à des jugements (d'un original prétend un modèle) ; deux jugements comme prépositions, s'ils sont comparés, conduisent à l'une ou l'autre des postpositions. La logique classique est donc l'analyse des concepts et des jugements comme propositions de raisonnement.

Ce chapitre a résumé :

- Un premier schéma distingue la déduction et la réduction. La déduction a pour schéma : "Si A, alors B. Eh bien, A, donc B". La déduction est nécessaire. La réduction : "Si A, alors B. Eh bien, B. Donc A". La réduction est double, généraliser et généraliser. La base de la généralisation est la similitude, la base de la généralisation est la cohérence. La logique a toujours une base phénoménologique. Les préfixes donnent une connaissance directe, les postfixes une connaissance indirecte.

Quelques formules structurelles :

Le Modus ponens. Si A, alors B. Eh bien, A. Donc B. Le syllogisme avec le nom 'Barbara' a cette structure.

Modus tollens. Si A, alors B. Eh bien, pas B. Donc pas A. C'est la structure du syllogisme dit "celarent".

Modus ponendo tollens. Si A est soit B soit C et si A est en fait C, alors A n'est pas B. Modus tollendo ponens. Si A est soit B, soit C et si en fait A n'est pas C, alors A est B.

- Un second schéma montre le triple raisonnement déduction, induction ou généralisation et abduction ou généralisation tel que formulé par Ch. Peirce. Peirce voyait à tort dans l'abduction uniquement une explication causale.

Les nombreuses significations du mot "modalité" ont pour caractéristique commune la "réservation". La logique a comme modalités : Nécessaire / non nécessaire / nécessairement non.

Dans le jugement, l'identité est totale, partielle ou inexistante. Le raisonnement a les modalités déductive et réductive. Dans le déductif, la dérivation est nécessaire, mais la réduction n'apporte rien de nouveau. Dans

la réduction par similarité, la dérivation n'est nécessaire qu'après avoir testé l'ensemble. La base est la similarité. Dans la réduction par cohérence, la dérivation n'est pas non plus nécessaire, tant que l'ensemble n'est pas vérifié. La base est la cohérence. Les deux réductions stimulent l'apprentissage. Ainsi, l'histoire est un type de généralisation dans le temps.

- Un troisième schéma donne une triade de syllogismes.

Le schéma d'inclusion, en tant que barbara-syllogisme, est : "Tout M est P. Alors tout S est M. Donc tout S est P". Le schéma d'exclusion, en tant que celarent-syllogisme est : "Aucun M n'est P, eh bien tous les S sont M, donc aucun S n'est P". Enfin, le schéma d'inclusion partielle est : "Tout M est P, eh bien alors tout M est un S, donc certains S sont P". Nous reconnaissons le daraph-syllogisme en ceci.

Enfin, Willmann mentionne "Tous les A sont B. Eh bien, tous les B sont C. Donc certains C sont A". On remarque qu'en logique classique la méthode comparative, avec son analyse des concepts et des jugements, domine tout le raisonnement.

3.3 Induction

3.3.1 Le concept d'induction de Platon

Bibl.st. : L. Brisson, éd., *Platon, Lettres*, Paris, 1987, 194ss . L'auteur rend la Septième Lettre avec le texte qui se lit comme suit . " Pour tout ce qui est, trois éléments doivent être présents pour que sa connaissance soit possible. Le quatrième est cette connaissance elle-même. Le cinquième est ce qui est l'objet de cette connaissance, et ce qui est réel d'une manière réelle. "Voici notre commentaire en deux parties.

1. La partie socratique. Les "trois aspects" sont l'"image" (comprenez : l'échantillon), le nom et la définition. Le nom. Par exemple : " cercle ". La définition. C'est le contenu conceptuel que le nom signifie : " Ce dont le bord est partout à égale distance du centre ". L'image. Par exemple, un enfant dessine avec son petit doigt dans le sable grec ensoleillé un "kuklos", une figure ronde. Socratiquement, ce cercle accidentel (non parfait) est un paradigme du "cercle" sans plus, car dans et par cette seule "image" (spécimen) notre esprit saisit le concept général de "cercle".

Note : " Platon s'était déjà familiarisé dans sa jeunesse avec Cratyle (Note : un héraclitéen) et la doctrine héraclitéenne qui affirme que "toutes les

choses perceptibles par les sens sont dans un état de flux incessant et que, par conséquent, aucune connaissance de ces choses n'est possible" et il s'y tint même plus tard. "(Aristote, Métaph. 1:6 (114)). Ce que l'enfant a dessiné naît ('genèse') et se décompose ('fthora'). Mais pas ce que la définition signifie, à savoir l'essence générale du cercle, comme Socrate l'avait enseigné à Platon. La connaissance elle-même. Le quatrième aspect est la connaissance elle-même qui comprend le nom, la définition et la copie.

2 . La partie platonique. L'objet propre de cette triple connaissance - que la connaissance inductive est à sa manière socratique - est " ce qui est réel de manière réelle ". "Alors que les paléo-pythagoriciens avaient mis en avant tout ce qui fut, est et sera jamais, comme " vrai " (comprendre : connaissable, rationnel) et " un " (comprendre : en toute multiplicité un), Platon ajoute à cette dualité que tout ce qui fut, est et sera jamais, est " être " (réalité) et " bon " (comprendre : sain, valable).

Idée. Ainsi, ce que signifie la définition, l'"idée" ou aussi l'"eidos", est la réalité effective qui est, par exemple, "le cercle" et qui se dépeint dans tous les cercles concrets - individuels possibles, aussi transitoires (émergents / périssables) soient-ils. De même que les paléo-pythagoriciens enseignaient que les choses sensibles sont des "mimèsis" (image, représentation, imitation, modèle) d'idées abstraites, Platon enseigne qu'elles sont de l'idée réellement réelle (et non trompeuse) une "methexis" (participation, participation, partage) et que ce qui est réellement réel, par exemple le cercle dessiné par l'enfant qui joue, "existe" dans et en même temps au-dessus de ce même cercle matériel comme son idée.

Voilà donc l'induction, comprise de façon platonicienne. Voilà donc immédiatement la théorie des idées de Platon.

"La nouveauté en cela était le nom de 'partage' (participation), car déjà les pythagoriciens affirmaient que les choses sont fondées sur l'imitation (l'imitation) des formes de nombres ('arithmoi' généralement traduit de manière trompeuse par 'nombres'), Platon a cependant changé le nom en partage (participation)". (Aristote, Métaph. 1:6 -114). Notons que " mimèsis " dans la langue antique est représentation mais alors représentation ou " imitation " ou " image " qui est en même temps " part ", " participation " comme la " part " de Platon est en même temps " représentation " ou " imitation " ou " image ".

Remarque : en grec ancien, le terme "arithmos" désigne à la fois un nombre (par exemple 2), une figure géométrique (dans le cas du 2, une ligne)

et, s'il est pythagoricien, un son musical. La traduction " forme du nombre " est donc beaucoup plus appropriée que notre " nombre ".

3.3.2 L'induction dialogique

Dans son Apologie, Platon d'Athènes (-427/-347) fait jouer à Socrate d'Athènes (-469/-399), son professeur, le rôle de l'accusé devant ses juges : Socrate réfute les accusations en argumentant ; en argumentant, il défend son propre choix de vie. En d'autres termes : il dialogue jusqu'au moment de sa condamnation à mort. Socrate a poursuivi son heuristique (méthode de définition) dans le but de sa maïeutique (éduquer les gens à définir par eux-mêmes) jusqu'à la fin de sa vie. C'est ce que l'on peut appeler le contenu principal des dialogues platoniciens.

Les dialogues de Platon. Il est le seul à avoir écrit la philosophie (qu'il appelait "dialectique") sous la forme de drames : avec les problèmes de la vie (de l'époque), il confronte des personnes vivantes qui sont obligées de faire des choix en vivant et surtout en discutant socratiquement. Dans chaque dialogue, les différentes opinions sur un thème principal s'affrontent. E. De Strycker, *Beknopte geschiedenis van de antieke filosofie*, Anvers, 1967, 88. Dans la deuxième partie, nous examinerons la valeur inductive d'un tel dialogue et le rôle de l'idée dans celui-ci.

Une mise à jour. Les théories actuelles sur la justice sociale sont extrêmement diverses. Libéralismes, collectivismes, critiques sociales, communautarismes, nationalismes, populismes, solidarismes - notez les pluriels - parlent tous de la même "idée", à savoir que tant l'ensemble de la société que toutes ses parties doivent recevoir "chacun son droit" à "la bonne vie" (comme le dit Platon).

Induction. L'induction est un échantillonnage de fond dans un thème global. En l'occurrence : la justice sociale. Les interlocuteurs, dans des œuvres comme L'État ou Les Lois (deux dialogues principaux), viennent à leur droit à la parole. Il s'agit - au passage - d'une méthode athénienne courante dans l'" agora " (assemblée populaire comme démocratie directe). Dans ses Historiai, Hérodote d'Halicarnasse (-484/-425) laisse méthodiquement les autres opinions s'exprimer en premier, puis présente la sienne. Cette méthode domine largement les dialogues de Platon : même si une personne - généralement Socrate - mène le débat, ce qu'elle dit est intimement lié à ce que disent les autres. Or, il est clair que l'idée de justice sociale, dès lors qu'elle est discutée à partir d'une pluralité de points de vue - parfois contradictoires - fait toujours apparaître une pluralité

d'échantillons. Même si certains points de vue sont si erronés, ils éclairent toujours le complexe (cohérence) qu'est la société en tant que lieu de justice sociale, d'un point de vue ou d'un autre. Cette induction contient naturellement des généralisations, mais il s'agit avant tout d'une "globalisation", c'est-à-dire du positionnement d'une partie dans le système de l'ensemble de la société. Chaque intervenant expose un aspect du complexe à titre d'échantillon.

L'idée. Dans ses dialogues, Platon part de situations "accidentelles", mais il ne se perd pas dans des propos anecdotiques et ramène toutes les opinions à un thème principal. Chez Platon, il s'agit d'une idée ou d'une autre. Qu'est-ce qu'une "idée" ? C'est toujours un résumé de données disparates - ici les parties avec leurs propres interprétations du droit social - un résumé qui comprend à la fois le général et le global. Il y a ceux qui nient l'idée platonicienne, mais pour en rester à nos théories sociales actuelles, il est évident que tous, aussi divers soient-ils comme partenaires de discussion, parlent du même thème.

Objet matériel / objets formels. La scolastique nous a laissé une paire de contradictions : les mêmes données matérielles (comprendre : non spécifiées) sont susceptibles d'une pluralité d'approches "formelles" (comprendre : perspectives) qui révèlent la richesse non révélée du thème non spécifié, c'est-à-dire directement donné, en morceaux et en morceaux (10.4). Ainsi, la justice sociale est un objet matériel (donné direct ou phénomène) se prêtant à une multitude d'échantillonnages formels, c'est-à-dire unilatéraux (dans le cas du droit social : échantillonnage unilatéral déterminé par des intérêts partiels). Quelle est donc l'idée dans ce cas ? Celle de la justice sociale globale. Une idée est un objet matériel global qui voit sa richesse se déployer dans l'histoire des objets formels qu'elle provoque chez les gens.

3.3.3 Induction biologique

Le terme "biologie" a été introduit par G.R. Treviranus dans son traité *Biologie oder Philosophie der lebenden Natur* (1802) et indépendamment par J.-B. Lamarck (1744/1829) également en 1802 dans son Hydrogéologie. Lamarck (1744/1829) également en 1802 dans son *Hydrogéologie*. Ceci pour donner un nom à tout ce qui est étude du vivant.

Bibliographie : Ch. Lahr, *Cours*, 604/624 (*Méthode des sciences biologiques*). Lahr désigne la "matière vivante" comme l'objet de la biologie. Il distingue ainsi ce type de matière de la matière inanimée, mais sans minimiser le caractère matériel - et donc physiquement aménageable - de la matière vivante. En effet, la méthode de la biologie est hautement physique. On peut y distinguer un certain nombre de couches.

1. Couche de sciences naturelles. -

L'anatomie, la physiologie, l'éthologie, - la pathologie (théorie des maladies) ont en effet un parti pris physique (y compris biochimique).

Modèle applicatif : Un vétérinaire, travaillant dans une ferme laitière avec de belles vaches, est confronté à une vache qui n'est "pas en forme". Le vétérinaire rompt avec la relation qu'il entretient avec l'animal pour le comprendre comme une personne formée scientifiquement. Conséquence : Examen des symptômes, questionnement de l'éleveur, anamnèse (examen du passé). Une fois qu'il a atteint ce stade, il peut prescrire un remède.

2. Couche biologique. -

La biologie est la science non pas de la "vie" ou de la "matière vivante" mais des individus vivants. Si la science étudie des "faits" (et des "lois"), un vétérinaire (comme un médecin) représente des êtres individuels.

2.1. Couche individuelle. -

Cette vache - "un animal très affectueux et doux", selon le fermier - n'est pas l'autre qui se trouve là. Un être vivant - certainement au niveau animal - est beaucoup plus individuel qu'une substance inanimée. Il est donc beaucoup plus imprévisible et complexe.

2.2. Couche typologique. -

La vache "affectueuse - douce" est également membre d'un type biologique ou d'une espèce. C'est un ruminant. (a) Sabots fendus, estomac multiple, molaires à couronne aplatie. (b) Griffes exclues, estomac unique, canines et molaires avec nodules sur la couronne (ce qui définit un prédateur). Induction d'analogie. - L'analogie est à la fois similitude (un ruminant et un prédateur sont tous deux des êtres vivants) et différence (un ruminant exclut certaines caractéristiques d'un prédateur). L'analogie est à la fois cohérence (les vaches vivent dans leurs propres groupes, parfois, comme en Afrique tropicale - à côté des prédateurs dans le même biotope) et écart (les ruminants évitent les prédateurs). En d'autres termes : l'induction et en tant que généralisation (similarité / différence) et en tant que

globalisation (cohésion / écart) conduit à la différenciation des espèces ou à la typologie.

Toute personne qui s'occupe réellement d'animaux, même si c'est sous la forme d'un animal de compagnie, (les gens du cirque avant tout) sera d'accord avec ce qui précède sur la base de son expérience - les animaux étant plus que de la "matière vivante" au sens matérialiste du terme.

Des ***faits mais aussi des "êtres"***. Selon Lahr, la biologie s'intéresse aux faits qui représentent les phénomènes de la vie, afin de pouvoir établir des lois, mais elle s'intéresse aussi aux êtres - les êtres vivants - dont les formes et les individus peuvent être résumés en "types". Dans ce dernier sens, la biologie comporte sa propre typologie. C'est ce dernier aspect qui nous intéresse ici et maintenant.

Note : Ethologie - (a) Dans un premier temps, l'"éthologie" remonte à 1. Stuart Mill (1806/1873) et W. Wundt (1832/1920) qui ont étudié de manière positive les habitudes des personnes au sein de sociétés historiquement évoluées. (b) Konrad Lorenz (1903/1989) et Nik. Tinbergen (1907/1988) et leurs contemporains en ont fait une sorte de science naturelle - dérivée de la zoologie - ayant pour objet les animaux et leur comportement dans leur environnement naturel. Cette étude fusionne avec d'autres sujets biologiques tels que la physiologie, l'écologie mais aussi la psychologie.

La dactylographie. Prenons un éleveur debout devant ses vaches. Il regarde l'une d'entre elles. Cet " être " vivant - le terme " être " est ici utilisé dans le sens d'" être individuel " - est d'abord un individu : "cette vache ici et maintenant" ! Il la distingue de toutes les autres sur la base de caractéristiques uniques, sa stature, sa couleur, le dessin de son pelage, son inclinaison à son égard, etc. Mais - dit Lahr - elle est aussi un type ou une espèce biologique, à savoir un ruminant. Il n'est pas question ici d'une loi, mais seulement d'un type. Une "loi" formule au moins deux phénomènes dans la mesure où ils obéissent à une séquence nécessaire. Un type est un lien entre l'inclusion d'un certain nombre de caractéristiques et l'exclusion d'un certain nombre d'autres caractéristiques. Ainsi, les ruminants et les prédateurs n'appartiennent pas au même type.

L'***induction***. Cette forme d'induction présente deux caractéristiques. 1. L'observation : moins l'expérimentation et 2. la généralisation : à savoir, d'une induction sommative (un certain nombre d'individus observés) on

conclut à une induction amplificative (généralisation à tous les spécimens du même type).

Téléologie. Lahr soutient que la structure inclusive et exclusive du type trouve sa raison d'être dans la finalité de la vie. Tant d'individus mutuellement indépendants, au milieu d'environnements si divers, survivent collectivement de génération en génération, transmettant le type.

Type idéal. Lahr se rend compte que le type va de pair avec des déviations plus ou moins grandes (dues, entre autres, à l'évolution). Cela l'amène à parler d'un type idéal, qui joue un rôle de synthèse au milieu des déviations.

Note : Lahr se réfère ici aux sciences comparatives comme base prééminente pour la découverte du type. Ainsi, la relation "organe / fonction" est centrale. Le ruminant est "découpé" comme par exemple un herbivore, ce qui renvoie à l'environnement dans lequel le ruminant évolue par nature.

3.3.4 Induction humaine (compréhension)

Bibliographie. *: Sciences de l'homme compréhensives*, in : G. Thinès / A. Lempereur, dir. *Dictionnaire général des sciences humaines*, Paris, 1975, 199/202. Il se peut que D. Lecourt, dir. *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences*, PUF, 1999, ne mentionne pas du tout W. Dilthey (1833/ 1911), en tout cas nous accordons à cette figure une place dans notre logique !

Joh. G. Droysen (1808/1884), l'historien de l'hellénisme, affirme que le "Verstehen" est la méthode stricte et autonome pour interpréter l'histoire. W. Dilthey, H. Rickert (1863/1936) et surtout M. Weber (1864/1920) approfondissent la méthode spécifiquement humaniste de Droysen.

Une première étape est la "compréhension" intuitive d'un phénomène singulier qui offre une explication probable, plausible et particulièrement évidente si le phénomène fe-n à comprendre est "zweckrational", c'est-à-dire une manipulation rationnelle des instruments.

Une interprétation scientifiquement valide, cependant, utilise un "Idealtypus". Dilthey dérive une telle théorie des types de la " vision organique du monde " de son professeur Fr. Ad. Trendelenburg (1802/1872), un aristotélicien. Le " type idéal " est une construction - c'est un idéal quasi-inaccessible - telle que les phénomènes culturels sont " compris " non pas en fonction de l'expérience vécue des individus mais en fonction d'une vue

d'ensemble sommaire d'un tout culturel. Deux ouvrages de Dilthey se distinguent à cet égard *: Einleitung in die Geisteswissenschaften* (1883) et *ldeen über eine beschreibende und zergliedernde Psychologie* (1894).

Herméneutique. C'est le nom de la méthode qui permet de comprendre la vie de l'âme humaine. L'autre être humain fait l'expérience de quelque chose. C'est l'"Erlebnis" (l'expérience). Il le manifeste. C'est l'"Ausdruck" (expression). Ces expressions sont des "signes" qui rendent perceptible la vie intérieure de l'âme (esprit) : connaître son prochain par ces expressions est "Verständnis". (H. Di-wald, Wilhelm Dilthey (Erkenntnistheorie und Philosophie der Geschichte), Göttingen, 1963, 153/170 (Der Ausdruck als Mittelglied zwischen Erlebnis und Verständnis). On le voit : une sorte de psychologie joue un rôle essentiel.

L'être humain s'exprime également dans des systèmes culturels qui dépassent l'individu et son expérience : il exprime son âme dans l'art, la science, la religion, le système juridique, etc. Ces expressions "objectives" sont également des objets de compréhension.

Typologie. Dilthey étudie les "êtres", l'être individuel, comme des réalisations de types. Il s'agit d'une forme d'induction, fondée sur des faits historiques auxquels on donne ainsi une " structure ". Il distingue ainsi trois conceptions fondamentales du monde en tant que types culturels : le naturalisme (l'âme se concentre sur la satisfaction de l'être humain en tant qu'être biologique au milieu des conditions de vie matérielles), l'idéalisme de la liberté (l'âme de l'être humain en tant qu'indépendante des conditions de vie matérielles par son esprit cherche un libre développement dans le travail créatif), l'idéalisme objectif (l'âme de l'être humain cherche un équilibre entre l'individu et le monde dans son ensemble en harmonie).

Philosophie de la vie. Pour Dilthey, la "vie" est le concept de base : " La vie est le fait fondamental qui doit être le point de départ du philosopher. Car c'est ce que nous connaissons de l'intérieur". Il est clair que cette vision herméneutique de l'homme en tant qu'être animé contraste fortement avec toute science humaine basée sur la physique (cf. 1.4, l'intuition de H. Bergon). Cela n'empêche pas Dilthey de donner à ces sciences humaines orientées physiquement une place, mais pas une place absolue bien sûr.

3.3.5 Probabilité sous forme de syllogisme

Bibliographie : Ch. Peirce, *Déduction, Induction et Hypothèse*, in : *Popular Science Monthly* 13 (1878) : 470/482. En termes simples, Peirce cherche à

clarifier le probable. Devant un différentiel : aucun - peu / la plupart - tous (complètement).

Barbara. DO. La plupart des haricots dans ce sac sont blancs.
Cette poignée de haricots provient de ce sac.
DE. La plupart des haricots de ce sac sont probablement blancs.

Déduction. A partir du DO que parmi les haricots de ce sac, la plupart sont blancs et que cette poignée provient de ce sac, on conclut que probablement la plupart des haricots de cette poignée sont blancs. Comme l'ensemble universel, il en est de même - probablement (car le DO comprend une composante statistique) - du sous-ensemble. Du plus au probablement plus.

Bocardo. DO. La plupart des haricots de cette poignée ne sont pas blancs.
Cette poignée vient de ce sac.
DE La plupart des haricots de ce sac ne sont probablement pas blancs.

Ou légèrement réarrangé :
DO Mais peu de haricots de cette poignée sont blancs.
Cette poignée vient de ce sac.
DE Il est probable que très peu de haricots dans ce sac sont blancs.

Réduction. Du G que dans cette poignée seuls quelques haricots sont blancs et qu'il provient de ce sac, on conclut que probablement aussi dans ce sac seuls quelques haricots sont blancs. Comme le sous-ensemble, comme l'ensemble universel. De peu à probablement très peu.

Baroco. DO La plupart des haricots de ce sac sont blancs.
La plupart des haricots de cette poignée ne sont pas blancs.
DE Cette poignée ne vient probablement pas de ce sac.

Ou légèrement réarrangé :
DO Mais peu de haricots de cette poignée sont blancs.
La plupart des haricots de ce sac sont blancs.
DE Cette poignée ne vient probablement pas de ce sac.

Réduction. Du fait que peu de haricots de cette poignée sont blancs et que la plupart des haricots de ce sac sont blancs, on en conclut que cette poignée ne provient probablement pas de ce sac.

Comparez : DO La plupart des haricots de cette poignée sont blancs.
La plupart des haricots de ce sac sont blancs.
DE. Il est fort probable que cette poignée provienne de ce sac.

Cela aussi est une réduction. Cette réduction ne conduit donc elle aussi qu'à une réflexion ultérieure probable, comme toute réduction d'ailleurs. Mais le pourcentage inverse dans le raisonnement de Baroco ci-dessus conduit à une probabilité négative accrue. Cependant, même cette phrase après coup n'est pas plus que probable, puisque la composante statistique joue le rôle de "chien - dans - des quilles".

On reconnaît la triade de Peirce : "déduction / réduction généralisante / réduction globalisante". Certains ont du mal à distinguer la globalisation de la généralisation. Cela est dû au fait que Peirce a pris comme modèle "ce sac" pour désigner le tout, mais prenez un autre modèle, et on voit clairement la différence.

DO. Toutes les fleurs de ce genêt sont jaunes.
Eh bien, cette poignée de fleurs vient de ce balai.
DE. Cette poignée de fleurs est donc jaune.
Ce qui est une déduction.

DO. Cette poignée de fleurs vient de ce genêt.
Eh bien, cette poignée de fleurs est jaune.
DE Toutes les fleurs de ce genêt sont donc jaunes.
Ce qui est une réduction généralisée.

DO. Cette poignée de fleurs est jaune.
Eh bien, toutes les fleurs de ce genêt sont jaunes.
DE Donc cette poignée de fleurs vient de ce balai.
Ce qui est une réduction globalisée.

Là où "ce sac", parce que la connexion entre les haricots qu'il contient et lui-même est purement locale, laisse place au doute, "ce balai", parce que la connexion entre ses fleurs et lui-même n'est pas purement locale mais

organique, indique indubitablement un tout (système) et est donc clairement la base de la "globalisation", et non de la généralisation.

Mais Peirce, qui avait principalement à l'esprit la cohérence causale - et non la cohérence générale - ne semble pas avoir vu cette nuance importante. Ce qui n'empêche pas sa triade de se révéler très révélatrice.

3.3.6 Induction statistique

Bibliographie. : w. Salmon, *Logic*, Englewood Cliffs (New Jersey), 1963, 55f. Une induction est dite " universelle " si elle est concluante sur 0 (aucun) ou 100 (tous) pour cent. Elle est dite "statistique" si elle donne une réponse, non pas sur 0% ou 100%, mais sur toutes les valeurs intermédiaires.

Syllogistique.

X % des spécimens d'un ensemble présentent la caractéristique

Eh bien, e en est un spécimen.

Ainsi, e présente X % de chances (la probabilité) de présenter le caractère k.

C'est un raisonnement déductif (de toutes les exemplaires à une seule).

Syllogistique. Tiré de Ch. Peirce.

Ces haricots proviennent de ce sac.

Eh bien, ces haricots sont blancs à 75% (induction sommative).

Donc tous les haricots de ce sac sont probablement blancs à 75%.

Ce qui est une induction amplificatrice ou expansive de connaissances.

C'est un raisonnement réducteur : de "ceci" (sous-ensemble) à "tout" (ensemble universel).

L'***échantillonnage***. L'induction consiste essentiellement à prélever des échantillons. Par exemple, dans les sondages d'opinion : à partir de 1000 personnes interrogées (induction sommative), on étend les informations obtenues à, par exemple, 6.000.000 de Flamands (induction amplificative). Il s'agit d'une méthode réductrice.

1. La portée d'un concept (aspect quantitatif). Plus le nombre d'échantillons est important, plus la généralisation est approximative. Notez le raisonnement a-fortiori : la raison de la probabilité ou du hasard augmente avec la multiplication des échantillons. Si, dans le sac de Peirce, seuls deux haricots sont testés pour leur couleur blanche, il s'agit d'une base très étroite.

2. Le contenu d'un concept (aspect qualitatif). Plus les échantillons sont aléatoires, plus ils seront objectifs (fidèles à la réalité). Encore une fois, faites attention au raisonnement a-fortiori : la raison de la chance d'interpréter correctement augmente. Les primitifs se moquent souvent des étrangers (comme les ethnologues en ont fait l'expérience plus d'une fois) : une raison de faire attention au contenu de l'échantillon ! La manière de poser les questions peut influencer la réponse : une raison de prêter attention à cet aspect du contenu de l'interview.

Une demande. Une liste circule d'hommes qui, baptisés et élevés dans la religion catholique, ont occupé de hautes fonctions politiques d'extrême droite : Hitler (Allemagne), Mussolini (Italie), Franco (Espagne), Salazar (Portugal), Pétain (France), Pilsoedski (Pologne), Horthy (Hongrie), Dollfusz (Autriche), SchuszniG (Autriche), Tiso (Slovénie), Degrelle (Belgique), Pavelich (Croatie). Voilà pour le G. Le A dit : " Quelle est la valeur probante de cet échantillon dans l'ensemble du monde catholique ? ".

Preuve de réponse.

1. Cet échantillon devrait certainement être complété ("méthode du contre-modèle") par une liste de catholiques qui ont également été baptisés et élevés dans la religion catholique et qui ont occupé de hautes fonctions politiques mais étaient des démocrates convaincus.

2. La pure énumération que constitue la liste ne mentionne pas les conditions temporelles favorables à l'extrême-droite, qui se manifesteraient si l'on interrogeait les non-catholiques sur leur choix politique au cours de la même période.

Conclusion. Il faut donc être prudent lorsqu'on tire des conclusions - surtout des généralisations sur l'ensemble du monde catholique - sur la base de la théorie de l'induction statistique. Ce qui reste, c'est qu'au cours d'une même période, tant de catholiques - baptisés/éduqués - sont arrivés au pouvoir en étant d'extrême droite, ce qui donne à réfléchir sur l'atmosphère qui régnait dans les milieux catholiques à cette époque. Un échantillon - aussi petit soit-il - donne toujours ses informations, - aussi limité soit-il.

3.3.7 Le concept d'induction de Hume

Bibliographie : J. Hacking, *L'émergence de la probabilité*, Paris, 2002. O.c., 23, Hacking déclare avec M. Poovey, *History of the Modem Fact*, Chicago, 1998 a.o. : "Le fait au sens moderne est un fait atomique, isolé, indépendant certes, mais qui peut néanmoins servir d"indicium' (désignation) et même de

preuve positive pour un autre fait isolé, indépendant". L'"autre fait isolé, indépendant" est e. a. un fait futur.

Critique. Dans tout ce qui a été, est et sera jamais, y a-t-il quelque chose d'atomique ? Existe-t-il ne serait-ce qu'un seul fait qui ne ressemble radicalement à rien ou qui n'est lié à rien ? La notion de "fait atomique" est au mieux une fiction. Toute relation (identité partielle) s'y superpose après coup, ce qui en fait une relation artificielle, et non une relation organique concrète.

Induction. C'est dans cette optique que Hacking situe D. Hume (1711/1778) avec son énoncé inductif : " Ce pain me nourrira-t-il ? ". Ou encore : " Comment sait-on que le soleil se lèvera demain ? ". De manière générale, comment peut-on prédire des événements futurs sur la base de déterminations passées ? On s'explique. Tout commence par des faits atomiques singuliers, resp. privés : plusieurs fois Hume s'est nourri de pain (ce qui est une induction sommative). Ces faits rendent " probables " les faits futurs (qui sont également singuliers, resp. privés) : " Ce pain, ici et maintenant, me nourrira-t-il ? ". Ce qui est une induction amplificatrice. *La Logique de Port-Royal* (1662) dit à ce propos : " On doit croire qu'un fait est probable si l'on donne les circonstances qui sont habituellement suivies du fait en question ". (Cité dans Hacking, o.c., 21).

Ainsi, si Hume peut s'attendre - par "habitude" - à ce que, tout comme dans le passé (induction constitutive de connaissance), le pain futur le nourrisse (induction expansive de connaissance), alors le terme "habitude" implique une ressemblance minimale avec le pain précédent et une cohérence minimale avec lui (par exemple, même méthode de cuisson, même boulangerie). Les faits atomiques ne peuvent pas être à la hauteur de cette probabilité, sauf si l'on introduit la similarité et la cohérence.

Signification.

Le pain précédent avait son identité totale essentielle avec lui-même. Le pain futur a aussi son identité totale (avec laquelle il coïncide avec lui-même). La différence entre les deux est en ce sens indéniable. Nier à l'un et à l'autre leur identité totale revient à les contredire, car ils sont essentiellement différents. Ce qui est vrai en même temps, c'est que les deux pains sont partiellement identiques : la similitude et la cohérence entre eux sont indéniables. Cela implique la valeur prédictive et en même temps la probabilité sur laquelle Hacking insiste tant.

Nouveauté.

Hacking soutient que la Renaissance a été la première à révéler cette probabilité.

Néanmoins, nous nous référons au terme grec ancien “to eikos” ou (pluriel) “ta eikota” avec Aristote (*Analytica priora* 2:27 ; Rhet. 1 : 2 : 15 e.g.). Il oppose un fait positif à une phrase exprimant le probable. Les termes en question sont déjà communs à Hérodote (Rist. 1 : 155) et à Thucydide (1 : 121 ; 4 : 17). Ils signifient “Il est probable”. Il est remarquable que le terme grec “eikos / eikota” signifie d’abord “similaire” (montrant une ressemblance) et dans cette trace “probable”. Immédiatement aussi “ raisonnable “ dans le sens de “ plausible “. Si l’on demandait à un Grec ancien : “ Ce pain me nourrira-t-il ? il répondrait - probablement - “ Eikotos “ (probable, plausible, avec raison oui). Chez Aristote, “Eikos” signifie également “ce qui est habituellement mais pas nécessairement toujours découvrable”. Ainsi, c’est “eikos” que les parents aiment leurs enfants, à quelques exceptions près ! La prévisibilité de la question “Ces parents aimeront-ils leurs enfants ? Pour Aristote, la prévisibilité de la question “ Ces parents aimeront-ils leurs enfants ? “ est “ eikos “ (oui, mais pas nécessairement toujours), ce qui implique que l’amour parental individuel pour les enfants pour des raisons passées (induction sommative) est “ eikos “, probable, mais jamais certain, bien qu’il soit certain que les parents aiment “ habituellement “ leurs enfants. On peut se demander si l’écart - selon les termes de Foucault - entre la cognition qui précède la Renaissance et la cognition qui voit la Renaissance émerger est aussi profond que Hacking semble l’affirmer.

3.3.8 Le raisonnement analogique

Bibliographie : J.F. Harris, Jr, *The Epistemic Status of Analogical Language*, in : *International Journal for Philosophy of Religion* (La Haye), 1 (1970) : 4 (Winter), 211/219. L’auteur affirme : “Ce n’est que lorsque l’on connaît quelque chose de littéral sur X que tout discours analogique sur X est justifié”. Il mentionne W. Quine, Word and Object, New York, 1960, 15 : “L’analogie dans son sens fondamental se réfère à des choses déjà connues au-delà de l’analogie”. Aussi W. Blackstone, *Religious Language and Analogical Predication*, in : *The Iliff Review* XVII : 2 (1960 : Printemps), 24, déclare : “Si concernant Dieu (ou tout autre objet) on doit savoir quelque chose par analogie, alors on doit savoir quelque chose de Dieu (ou de tout autre objet)”. Nous expliquons cela plus en détail.

Analogie.

- Johnny est le coq devant les enfants” (cf. 2.4) affirme que, comme le coq aux poulets, Johnny est aux enfants. Il y a un double rapport, mais l’accent

est mis sur la ressemblance des rapports (précédents) de sorte que le coq et Johnny sont échangés. Celui qui parle ainsi, le fait à partir d'une connaissance donnée des deux termes de comparaison.

- Le feu est la fumée" affirme que, comme la cause est l'effet, le feu est la fumée. Il y a deux fois un lien, mais l'accent est maintenant mis sur le lien (causalité), de sorte que le feu est partiellement identifié (causal) à la fumée. Celui qui parle ainsi, le fait à partir d'une connaissance donnée des deux termes de comparaison.

- Résumé.

Si G le rôle du coq et celui de Johnny, alors Johnny apparaît comme le coq des enfants. Si G est le rôle de la cause et celui du feu, alors le feu "est" (la cause de) la fumée. Le G signifie "le déjà connu". Ce n'est qu'alors que l'analogie avec la raison peut être utilisée.

- Raisonnement analogique.

Il s'agit d'une réduction de l'élargissement des connaissances. La terre est dans le système solaire une planète avec, par exemple, une atmosphère qui rend la vie possible. Mars est également une planète du même système solaire. Mars - à cet égard similaire à la Terre - aurait-elle aussi une atmosphère propice à la vie ? On passe d'une ressemblance donnée (G) à une ressemblance peut-être plus grande. Tant que Mars n'a pas été testée, elle reste une hypothèse.

"Dieu est la perspicacité infinie". Si Dieu et la perspicacité ainsi que l'infini ne sont pas déjà connus - G - la phrase est irresponsable. Celui qui parle ainsi le fait à partir d'une expérience de Dieu en tant qu'être infiniment élevé et d'une expérience de perspicacité avec les gens et avec Dieu.

- Raisonnement analogique.

"Dieu sauve l'homme dans le besoin". De même qu'un homme dans le besoin est aidé par son semblable en raison de sa capacité d'aide et de sa volonté, Dieu, qui dispose de la capacité d'aide et de la volonté d'une manière infiniment élevée, devrait-il aussi aider un homme dans le besoin ? Celui qui raisonne ainsi, le fait à partir d'un modèle humain (= analogie) et étend sa connaissance (G) déjà donnée de Dieu (comme capable d'aider et secourable à sa manière exaltée) - sur la base de la similitude avec le comportement humain - à la conclusion qui suit : "Dieu aiderait-il aussi dans les besoins des humains ? Cependant, tant que la personne qui raisonne ainsi n'a pas établi de manière effective et vérifiable que Dieu aide, le raisonnement reste une hypothèse.

Parler de Dieu. Harris voit trois types de discours théologique. Ceux qui parlent de Dieu en termes trop humains parlent “anthropomorphiquement” et le réduisent à quelque chose de créaturel. Ceux qui se taisent à son sujet dans “un saint silence” parce qu’il est trop élevé pour en parler (ce qui l’abaisserait à quelque chose d’inférieur à lui), ne parlent pas de manière responsable. Celui qui parle de Dieu de manière analogique reconnaît une ressemblance (et une cohérence) minimale et essentielle avec Dieu (ce qui revient toujours à parler de manière anthropomorphique), mais reconnaît aussi la différence (et l’écart) qui nous sépare de Dieu (qui a toujours quelque chose du saint silence).

Ce chapitre a résumé. Pour que la connaissance soit possible, l’image, le nom et la définition doivent être présents. Alors notre esprit comprend le concept général. Pour Platon, il y a aussi l’idée dans et en même temps au-dessus du concept. C’est l’induction platonicienne.

L’induction dialogique vise à éduquer les gens à penser de manière indépendante par le biais d’opinions différentes et d’une argumentation socratique.

L’induction consiste essentiellement à prélever des échantillons dans un thème global. Elle contient bien sûr des généralisations, mais il s’agit avant tout d’une “globalisation”, c’est-à-dire du positionnement d’une partie dans le système de la société dans son ensemble. Chaque intervenant expose un aspect du complexe en tant qu’échantillon. De cette manière, on arrive à une synthèse de données disparates : de nombreux objets matériels mènent à un objet formel.

L’induction biologique tente de résumer les faits biologiques en formes et types de créatures, ce qui rejoint la physiologie, l’écologie et la psychologie.

Cette forme d’induction observe et généralise.

Le “Verstehen” comme méthode d’interprétation de l’histoire commence par la “compréhension” intuitive d’un phénomène. Et cela nous amène à l’induction humaine. Une interprétation scientifiquement valable utilise cependant un “type idéal”, une construction qui permet de “comprendre” les phénomènes culturels non pas sur la base de la survie des individus mais sur la base d’une vue d’ensemble d’un ensemble culturel.

L’herméneutique est une méthode de compréhension de la vie de l’âme humaine. L’être humain exprime son expérience par des signes. Ces signes peuvent, par exemple, dans l’art, la religion, la science, etc., transcender

l'individu. Dilthey découvre chez l'homme certains types de vision du monde : le naturalisme, l'idéalisme de la liberté et l'idéalisme objectif. Avec la "vie" comme concept de base, la vision herméneutique de Dilthey s'oppose à tout humanisme orienté vers la physique.

En termes simples, Peirce a cherché à clarifier la "probabilité" dans un certain nombre de syllogismes déductifs et réducteurs.

L'induction est essentiellement un échantillonnage ; elle consiste à déduire une règle générale à partir de phénomènes observés. Elle peut être universelle ou statistique. Le prélèvement d'échantillons valides nécessite un champ conceptuel suffisamment large et un contenu conceptuel correctement défini.

Hume voit la réalité de manière "atomique", comme des faits séparés, et pose la question de savoir comment nous pouvons prédire des événements futurs sur la base de déterminations passées. C'est le concept d'induction de Hume. Étant donné les nombreuses similitudes et connexions dans la réalité, les faits atomiques relèvent plutôt de la fiction. Ce qui implique la valeur prédictive et en même temps la probabilité que les faits puissent se répéter dans le futur. La "probabilité", en tant que concept philosophique, était déjà connue des Grecs de l'Antiquité.

Le raisonnement analogique n'est possible que lorsque les deux termes, dans lesquels l'analogie est exprimée, sont connus. Un tel raisonnement analogique est une réduction d'expansion de la connaissance.

On raisonne à partir d'une ressemblance donnée vers une possible plus grande ressemblance. Tant que cela n'a pas été testé, cela reste une hypothèse.

Jusqu'ici, quelques formes et réflexions sur l'induction.

3.4 Systèmes d'autorité

3.4.1 L'argument d'autorité

Bibliographie. : W. Salmon, *Logic*, Englewood Cliffs (New Jersey), 1963,63/67 (*Argument From authority*). L'argument part de l'autorité factuelle dont jouissent des personnes (par exemple, des pop stars), des groupes (par exemple, la communauté des chercheurs scientifiques), des institutions (par exemple, des églises), des textes (par exemple, le magazine

scientifique Nature), etc. Interrogé : " Sur quels fondements l'autorité est-elle fondée ? " .

1. "X affirme p. Donc p est vrai". C'est ainsi que raisonne la personne qui accepte l'autorité.

2. "La majorité (peut-être la grande, oui, vaste majorité) des affirmations de X ont été établies comme vraies. Eh bien, X affirme p. Donc p est (probablement, très probablement, oui, très probablement) vrai".

De l'induction sommative à l'induction amplificative. Celui qui accepte l'autorité raisonne à partir d'assertions établies comme vraies vers des assertions établissables, non vérifiées. La revendication d'infaillibilité repose ou tombe sur cette double base, l'une étant vraie, l'autre probable et susceptible d'être vraie.

L'autorité est donc fondée sur la compréhension de quelqu'un d'autre. Prenons un physicien. Ce dernier, dans la mesure où il est réellement un physicien, possède dans son esprit une compréhension avec un contenu et une portée. Dans ce cas, il s'agit d'une compréhension de la "nature" (c'est-à-dire, dans une conception courante, de la "matière", pour autant qu'elle soit accessible à une approche exacte (expérimentale - mathématique)). Il en est ainsi depuis l'époque de Galilée et d'autres au début des temps modernes : les phénomènes de la nature - les faits physiques - ne se montrent que dans la mesure où ils présentent un être expérimental et mathématiquement formulable. Le concept physique comprend immédiatement un certain nombre de faits, de lois, d'axiomes, de théories, établis ou non par un physicien lui-même. Ainsi l'axiome "Toute matière est déterminée" est un sous-concept dans l'esprit du physicien. Ainsi, il existe (dans le sens physique de "expérimentalement - mathématiquement testable") des "particules" (électrons par exemple). Ainsi, par exemple, la loi de la gravitation est respectée. Tout cela a été testé autant que possible, c'est-à-dire qu'on a constaté que la nature et ses éléments sont vrais. Cette compréhension testée est la raison de l'autorité du physicien. Cette compréhension testée est dans son esprit.

Portée limitée. Notons que, dès que le physicien, fût-il un Einstein ou un Planck, dépasse la portée de sa compréhension éprouvée de la nature telle que définie par le physicien d'aujourd'hui comme son objet, immédiatement son contenu conceptuel ne fait plus référence à la portée conceptuelle

appropriée. Il peut immédiatement se retrouver bloqué dans l'incompréhension !

A y regarder de plus près, l'argument d'autorité est une question de logique conceptuelle qui attribue à chaque contenu conceptuel - dans la mesure où il a été testé, bien sûr - une portée conceptuelle bien définie.

3.4.2 Foi

Beaucoup de choses ont été écrites sur la foi. Si nous essayons de tout mettre en ordre, nous n'irons pas très loin : les définitions et les théories dans ce domaine sont tellement divergentes et imbriquées ! Nous nous limiterons à ce qui suit.

Notre paradigme. "Maaike croit qu'il y a une brise dehors". Les philosophes du langage depuis B. Russell (1872/1970) voient dans un tel énoncé une "attitude propositionnelle" à l'œuvre, c'est-à-dire une attitude envers une "proposition" (une phrase ou un énoncé). En bref : "X (Maaike) croit que P (il y a de la brise dehors)". A partir de là, on cherche les conditions de vérité. Ce sujet fait l'objet de discussions depuis 1950. Nous nous limitons à ce qui suit.

Types de preuves. J. de Vries, *Gewissheit*, in : W. Brugger, Hrsg, *Philosophisches Wörterbuch,* Freiburg, 1961-1, 121f, distingue les certitudes selon les types probatoires. Immédiatement, on peut distinguer trois types de croyance (conviction).

- **1.1** ***Certitude objective.*** Il y a une présence immédiate (directe) du fait qui se manifeste (phénomène) : Maaike est restée dehors un moment et a ressenti la brise elle-même. Ici, nous avons testé la réalité comme raison (condition de vérité) de la croyance. Il n'y a pas non plus de moyen terme entre Maaike et la brise.

- **1.2.** ***Certitude objective***. Il y a une présence intermédiaire (indirecte) du fait qui se manifeste par un terme intermédiaire : Maaike voit les feuilles du tilleul s'incliner vers l'est, mais doucement. Maaike fait elle-même l'expérience des feuilles inclinées. Elle en conclut - "qu'il y a une brise dehors". Il y a une relation transitive perceptible : de Maaike aux feuilles inclinées jusqu'à la brise.

Note : La cohérence et la ressemblance jouent ici un rôle décisif : les feuilles inclinées sont liées à la brise et la brise d'aujourd'hui ressemble aux brises précédentes.

- **2) *Certitude subjective***. Le fait n'est ni directement ni indirectement évident. Maaike "le pense simplement parce qu'elle aime les brises légères". Par conséquent, elle "croit" qu'"il y a une brise dehors". En réalité, on dit : "Maaike souhaite qu'il y ait une brise dehors".

Une autre classification. Lahr, *Cours*, 682/683, le voit comme suit .

- **1.** sens circonstanciel. "Je prends le train parce que ce type de transport est le moins cher. Je le crois". Lahr réduit cela à une "opinion".

- **2. les** significations philosophiques. Il en distingue deux types.

- **2.1**. Le sens large. De nombreux philosophes - par exemple J. Stuart Mill - appellent toute croyance " foi ". Lahr y attache moins d'importance.

- 2.2. Le sens étroit. A y regarder de plus près, le sens étroit de Lahr se résume à ce qui a été dit plus haut sur la forme objective mais indirecte des évidences et surtout sur la forme subjective des " évidences " : " Maaike elle-même ne fait pas l'expérience directe du donné mais le 'croit' sur la base (= raison) d'un contact indirect ou d'un motif purement subjectif. "

Autorité et témoignage. Le moyen terme peut être autorité. Ainsi : "Des scientifiques ont publié dans Science que le clonage reproductif chez les macaques rhésus est tout simplement irréalisable. C'est du moins l'expérience de l'Université de Pittsburg (USA)". L'autorité, c'est-à-dire la compréhension correcte de tel ou tel domaine (scope), est ici le moyen terme entre celui qui croit ce que disent les scientifiques et ce qu'ils affirment, c'est-à-dire "que le clonage reproductif chez les macaques rhésus est tout simplement irréalisable (...)". Il en va de même pour le témoignage au sens ordinaire : la crédibilité de la personne qui témoigne est le point d'équilibre entre celui qui croit et ce que dit le témoin. Donc, au tribunal et constamment dans la vie quotidienne : on "croit" !

C'est comme S. Augustin l'a dit un jour : "Il y a beaucoup de choses que nous "croyons" jour après jour, parce que nous n'avons pas directement rencontré et expérimenté les données nous-mêmes". C'est tellement vrai que cela s'applique également aux scientifiques : ils "croient" la plupart de ce qu'ils affirment, grâce à d'autres scientifiques qui ont eux-mêmes testé les données.

3.4.3 Consensus gentium

Bibliographie : G. Bolland, Hrsg., *Hegel's kleine Logik*, Leiden, 1899, 107/109. Cicéron (-106/-43) cite la conviction unanime des peuples ("consensus gentium") comme preuve valable de Dieu. En raisonnant de la sorte, on développe un argument d'autorité. Examinons comment Hegel - en 1830 (*Enzyklopedie der philosophischen Wissenschaften*) - traite cette question.

- **1) Le** passage de la thèse selon laquelle un contenu connaissable - par exemple "Dieu existe" - se trouve dans toute conscience, à la thèse selon laquelle ce contenu se trouve nécessairement dans la nature de la conscience elle-même, est évident. La critique de Hegel. Ce n'est que lorsque la nature de la conscience n'est pas elle-même mise à l'épreuve du particulier et de l'accidentel, que l'unanimité de tous à l'égard d'un contenu caractéristique peut faire passer un préjugé - c'est-à-dire que ce préjugé appartient à la nature de la conscience elle-même - pour quelque chose qui fait autorité. Entre-temps, le consensus gentium ne prouve pas suffisamment que ce qui se montre généralement présent est nécessairement présent.

- 2.1. Car, même si une telle chose était une preuve satisfaisante, on l'a abandonnée comme preuve en faveur de la foi en Dieu, sous prétexte qu'il y a des individus et des peuples chez qui la foi en Dieu est absente.

- 2.2. Si la croyance commune était un critère de vérité (Note : un moyen de juger le caractère de la vérité), alors toute superstition généralement acceptée et toute idolâtrie généralement acceptée compteraient comme vérité. Pour l'Indien, la vache, le singe ou le brahmane, le lama, est un dieu, non par raisonnement et syllogismes mais il le croit.

- 2.3. Enfin, la croyance moyenne en l'existence de Dieu se limite au fait qu'il est là, sans aucune idée de ce qu'il est. Ce dernier point serait un véritable aperçu et un raisonnement. Avec le point de vue "qu'il est là", Dieu en tant qu'objet de religion se réduit explicitement à "Dieu sans plus", comprenez "le vague transcendantal", et le contenu de la religion est réduit à son minimum.

S'il fallait vraiment se contenter de préserver l'existence d'un dieu, ou même d'établir la foi sous cette forme réduite, on ne pourrait que s'étonner de "die Armut der Zeit" (la pauvreté de notre époque), qui considère la compréhension religieuse la plus douteuse comme un gain, et qui est allée

jusqu'à se replier dans son église sur l'autel même qui se trouvait autrefois à Athènes et qui était dédié "au dieu inconnu".

Note : Comme vous pouvez le constater, Hegel n'accorde pas une grande valeur à une unité de but commune. Que vaut la conscience commune, "vernünftig" (rationnellement, comme l'entend Hegel) ? Elle peut être une superficialité commune !

Il ressort également de sa critique que le concept de Dieu est un concept très important dans l'interprétation de Hegel : il est perplexe face à "die Armut der Zeit", son époque, concernant le concept de Dieu. Bien qu'il soit un fait que Hegel repense le concept de Dieu transmis (principalement à partir de la Bible) d'une manière très " vernünftige " (rationnelle) (il semble parfois légèrement panthéiste) et s'éloigne ainsi du christianisme traditionnel à cet égard, il conserve toujours un concept élevé de " Dieu ".

Ce qui nous intéresse dans ce texte de Hegel, c'est tout d'abord la forme de l'argument d'autorité qu'est le consensus gentium.

3.4.4 La mentalité est une taxonomie de groupe

Nous prenons deux "faits divers", des échantillons, parmi des milliers.

Bibliographie. : S. A., Meurtre (*L'honneur n'excuse pas tout*), in : *Journal de Genève / Gazette de Lausanne* 23.08.1996. Le 10.01.93, un Albanais vivant en Suisse assassine l'amant de sa femme, mais sans parvenir à la tuer. Trois mois plus tard, le propre père de la jeune femme tue son petit-fils et blesse sa fille et sa petite-fille.

Cela devient une affaire judiciaire. Le grand-père répond : "Je n'ai fait qu'appliquer le code d'honneur de ma communauté. En fait, je n'ai pas tué sans raison. Ce que j'ai fait, comme il l'a expliqué au tribunal, c'est agir passionnément en raison de l'état d'esprit violent résultant du devoir de vengeance".

Bibliographie : T. van Dijk, *Mœurs turques*, in : HP De Tijd 20.02.96. La règle de conduite est la suivante. Le membre de la famille pour lequel la peine de prison s'avère être la moins défavorable se voit confier la tâche de venger le crime, c'est-à-dire de "réparer le mal". Par exemple : si le père est mort et que le fils aîné est marié, le fils cadet se venge sur "le fou" qui en voulait à sa mère.

L'auteur : "Surtout lorsqu'il s'agit d'actes punissables en Turquie également, mais qui sont commis pour rétablir l'honneur de la femme, de la famille, de la sœur, de l'auteur lui-même, et pour lesquels il y a de l'admiration dans son propre cercle". Note : Une telle "mentalité" est une forme de moralité héroïque et le vengeur se considère donc comme un "héros" aux yeux du groupe.

Axiomatique-déductive. Une mentalité est - logiquement parlant - une axiomatique, c'est-à-dire les présupposés d'un système qui est accepté inconditionnellement comme un "code de comportement et d'honneur". Les membres du groupe en déduisent leur comportement.

Axiome. "Une personne dont l'honneur a été violé ne peut retrouver son prestige au sein de la communauté turque que si cet honneur est restauré". Cette restauration de l'honneur prend les formes suivantes .

Déductions.
"Cela inclut de tuer le violeur de votre soeur. "
2. "Un fils doit tuer sa mère si elle va avec d'autres hommes".

Conclusion. Étant donné l'axiome moral - la mentalité - au sein d'un groupe comme argument d'autorité, après un outrage impliquant le déshonneur des personnes impliquées, la réparation légale - la "vengeance" - est prévisible !

En dehors de l'"environnement" des Albanais ou des Turcs, par exemple, cela apparaît comme irresponsable, voire "irrationnel", compte tenu des autres axiomes, par exemple chrétiens, modernes ou postmodernes. En revanche, dans le cadre de l'"environnement", elle apparaît comme "responsable" et "moralement bonne". L'utilisation du langage est en partie déterminée par des axiomes privés.

Comme le disait *La Logique de Port-Royal* : les gens - la plupart du temps - raisonnent correctement mais à partir d'axiomes qui sont parfois discutables ou soumis à un examen critique, et la plupart du temps les gens ne sont pas conscients de la finitude de leur environnement et de ses hypothèses.

3.4.5 mentalité des blancs

Bibliographie : L. Debraine, *Pour soulager sa conscience la France restitue la ''Vénus hottentote'',* in : Le Temps (Genève) 25.02.2002, 28. Sawtsje est

née en 1789 sur les rives de la Gamtoos (Afrique du Sud). Avec ses frères et sœurs, elle a été réduite en esclavage dans des fermes.

C'est ainsi qu'elle se retrouve chez un fermier près du Cap en 1807, où elle devient dépendante du tabac et du gin.

'Hottentotvenus'. Selon J-C. Tamisier, *Dictionnaire des peuples*, 1998, 55/56 (Bochiman), les Bushmen constituent la population primitive d'Afrique du Sud. Il y a environ deux mille ans, ils ont été chassés vers le désert du Kalahari (Namibie, Botswana, Afrique du Sud) par les peuples khoisan et bantou. Mais les Khoisan (Khan) forment également un groupe linguistique réparti sur une série de tribus. Les Boers appelaient ceux qui parlaient de cette façon, les "Hottentots" ("bègues") ; c'est pourquoi Sawtsje était appelé "les Hottentotsvenus".

Stéatopygie. Avec ses compagnons de tribu, Sawtsje montrait des cuisses très voyantes et des lèvres étendues ('stéatopygie'). On pense ici aux venus préhistoriques. En 1810, un chirurgien britannique la persuada de se rendre à Londres pour y exposer son corps contre rémunération. Elle pensait ainsi "être appréciée comme une personne blanche".

En exposition. Désormais, on l'appelle "Saartjie Baartman". Pendant quatre ans, elle est traînée en Angleterre, malgré les protestations des abolitionnistes (qui luttaient pour l'abolition de toutes sortes d'inégalités). D'ailleurs, en 1811, elle est même baptisée "Sarah Baartman" ! Mais le succès des expositions en termes de rires et de moqueries s'estompe.

Dans la France éclairée. Elle est vendue à Paris à un homme qui expose des ours et des singes. Son intelligence fut examinée : il s'avéra que Sarah avait une excellente mémoire et parlait couramment le sud-africain et l'anglais, et apprenait le français. Dans la nuit du 29.12. 1815, Sarah est morte d'une violente crise de fièvre, exacerbée par une forte dose d'alcool.

Les Lumières françaises. G. Cuvier (1769/1832) et son collègue penseur G. Saint-Hilaire (1772/ 1844) ont constaté que Sarah s'est rapprochée des singes. L. Debraine remarque alors "que cela confirmait leurs deux théories racistes". Cuvier, le fondateur de la paléontologie, a fait un moulage du corps de Sarah mais a enlevé le cerveau, les organes génitaux et le squelette. Son autopsie est consignée en seize pages, dont neuf sont consacrées à la "description" précise du sexe, des seins et des cuisses de Sarah.

Le rétablissement de l'honneur. Les abolitionnistes y parviennent, mais avec beaucoup de retard. En 2002, la France a renvoyé le corps de Sawtsje en Afrique du Sud - "pour mettre sa conscience en ordre" (selon Debraine) !

Cette année-là, plus de sept mille personnes ont fait un adieu solennel à Sawtsje avec des chants et des danses, des poèmes et des rites qui soulignaient la dignité humaine et l'identité de cette femme "sauvage". Dans la vallée de la Gamtoos, où elle est née, elle repose désormais "loin des barbares européens".

3.4.6 Méthode de la droiture (Ch. Peirce)

Ch. Peirce distingue l'"orthodoxie" dans la méthode de l'autorité (voir 1.2.) : (1) il y a une classe de personnes "qui savent" et (2) il y a une autre classe qui accepte comme vrai ce que disent ceux qui savent et qui sont donc "orthodoxes", c'est-à-dire qui vivent en accord et en obéissance avec ceux qui font autorité. Il ne faut pas confondre "juste" et "droit" (qui est un état mental dans lequel on exprime honnêtement ses pensées intérieures). Nous illustrons cela avec les paragraphes suivants.

Bibliographie : I Margolis, *Ces savants excommuniés*, in : *Courrier International* 195 (28.07.1994, 34. Le texte français est une traduction d'un texte du Sunday Times).

1. Les faits. "Avant que leur théorie ne soit acceptée, L. Pasteur (1822/1895 ; fondateur de la microbiologie) et A. Einstein (1879/1955 ; fondateur de la théorie de la relativité) étaient considérés comme de "dangereux déviants". Th. Edison (1847/1931 ; célèbre pour son effet Edison) a été accusé de tromperie lorsqu'il a montré sa lampe électrique. Les frères Wilbur Wright (1857/1912) et Orville Wright (1871/1948) ont été incrédules pendant deux ans après leur vol révolutionnaire, car "la science avait prouvé qu'une machine, si elle pesait plus que l'air, ne pouvait pas voler". "Lorsque Alfr. Wegener (1880/1930 ; géologue) a avancé la théorie de la dérive du continent, il a été ridiculisé. (…)".

2. Heretic. BBC 2, dans une série télévisée intitulée " Heretic ", a posé la question suivante : " Comment des institutions respectées doivent-elles réagir lorsque des scientifiques de renom proclament des théories révolutionnaires ? ". La série montrait six " hérétiques " qui découvraient accidentellement une nouvelle vérité " contre l'opinion établie " et étaient donc expulsés de la communauté scientifique.

Réponses de scientifiques reconnus. Nous en citons deux.

1. L. Wolpert (prof. de biologie médicale) : “La série de la BBC est une série absurde. La façon dont les émissions ont été présentées me fait délirer de rage. (…). Je me suis catégoriquement opposé (…)”.

2. J. Maddox (physicien ; rédacteur en chef à l’époque de Nature, la revue qui fait autorité) :

“R. Sheldrake qui, dans son ouvrage A New Science of Life, récite les champs morphogénétiques comme une hypothèse, remplace la science par la magie. Une telle chose peut être condamnée dans les mêmes termes que ceux des papes qui ont condamné Galilée. Et pour la même raison : c’est une hérésie”.

Il est plus qu’étonnant d’entendre un tel langage ! Mais il trahit une mentalité chez les “initiés” des milieux scientifiques. C’est comme si un Maddox n’avait pas avancé d’un iota depuis la condamnation de Galilée. Note : Maddox lui-même affirme clairement que Sheldrake présente sa notion de “champ morphogénétique” comme une hypothèse, comme une vérité non encore établie. La notion de “champ morphogénétique” implique ce qui suit. Une fois qu’un être biologique, quelque part sur la terre, a pu franchir une frontière et introduire quelque chose de nouveau, on remarque qu’ailleurs sur le globe, des créatures de la même espèce montrent le même franchissement de frontières sans contact physique direct avec le pionnier. Le fait qu’il ne s’agisse encore que d’une hypothèse aurait dû inciter Maddox à la prudence.

Ce chapitre résume. Ceux qui acceptent l’autorité raisonnent à partir d’affirmations établies et jugées vraies vers des affirmations établissables et non vérifiées. On passe de l’induction sommative à l’induction amplificative. Ainsi, le physicien possède le concept de “nature” qui a un contenu et une portée et qui a été testé autant que possible.

En ce qui concerne la foi, il existe une variété de définitions et de propositions. Les philosophes du langage parlent d’une “attitude propositionnelle”, dont on recherche les conditions de vérité. On peut distinguer trois types de foi. Il y a la certitude objective et directement expérimentée, la certitude indirectement expérimentée et la certitude subjective. D’autres classifications font référence à des “opinions” et à des “croyances” définies de manière plus large ou plus étroite. La crédibilité de ceux qui témoignent est le point médian entre la personne qui croit et ce que dit le témoin. Il y a beaucoup de choses que nous “croyons” chaque jour.

La croyance unanime est parfois utilisée comme un argument d'autorité. Cependant, non vérifiée, elle peut être un préjugé.

Une conviction unanime peut également se retrouver, par exemple, dans une taxonomie de groupe : c'est-à-dire les présupposés d'un système qui est accepté inconditionnellement comme un "code de comportement et d'honneur". Les membres du groupe en déduisent leur comportement.

En dehors du groupe, de tels axiomes peuvent être considérés comme irresponsables ou "irrationnels", mais au sein du groupe, ils sont "responsables" et "moralement bons". Bien que l'on raisonne généralement de manière valide, on n'est pas toujours conscient de la finitude de ses propres axiomes. Ainsi en est-il d'une "mentalité blanche" qui ne peut reconnaître la dignité d'une femme "sauvage" qu'à titre posthume. Il en va de même d'une mentalité "scientifique" bien définie qui, pour reprendre le terme de Peirce, rejette avec trop de justesse les nouvelles hypothèses et propositions.